



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



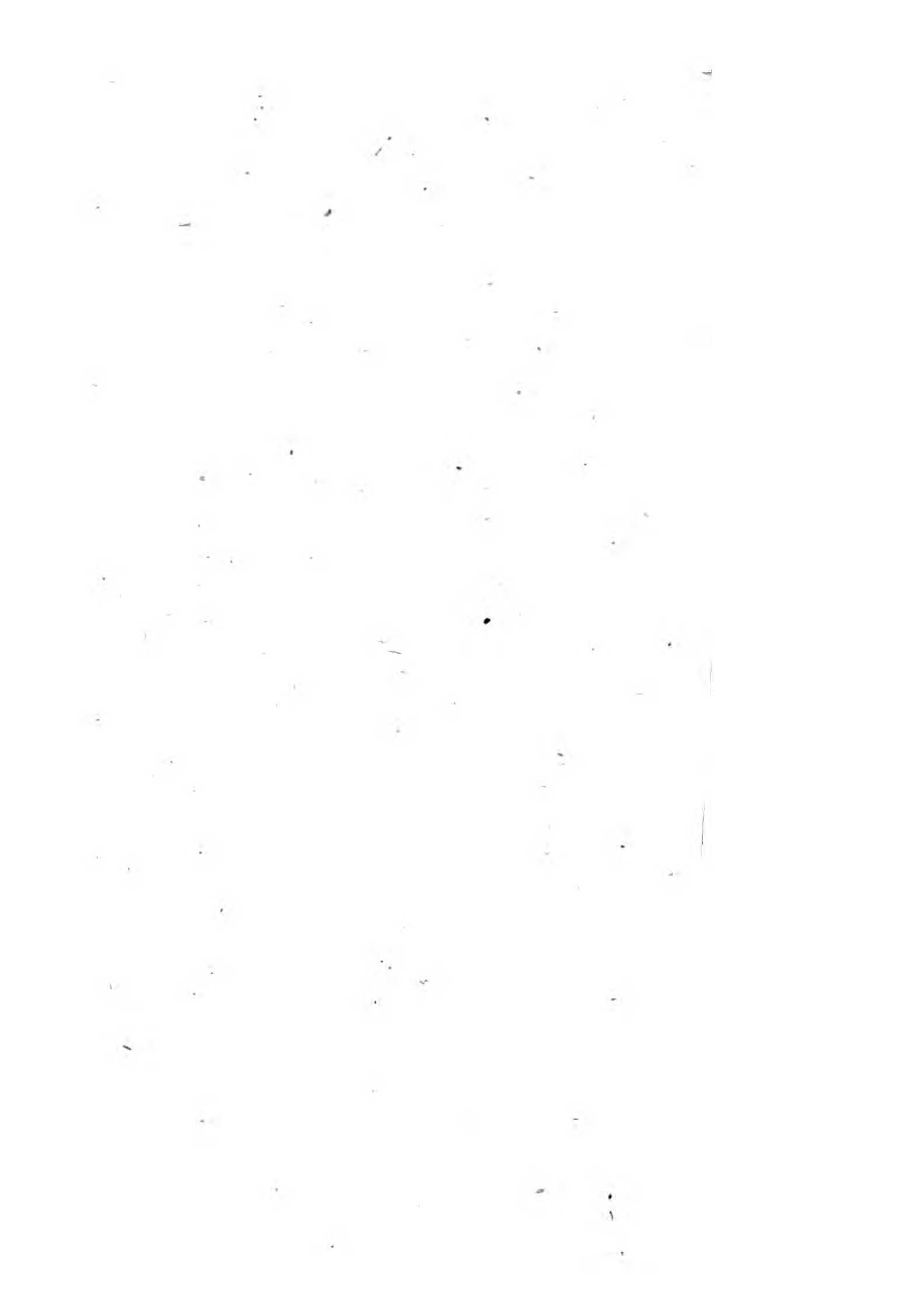
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

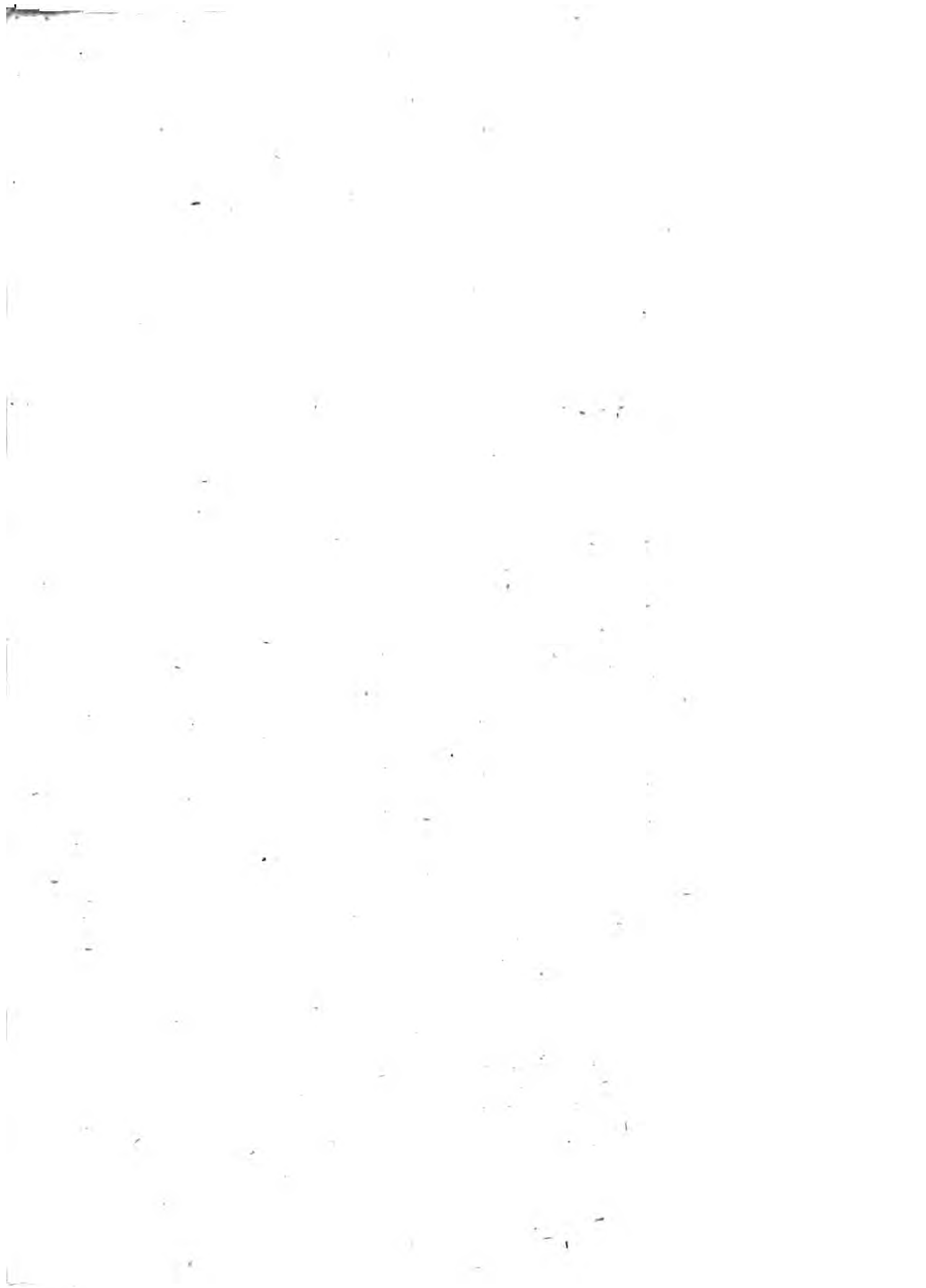




VI. 1785/1(29)

~~S. 71~~





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E V I N G T - N E U V I E M E.

29



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

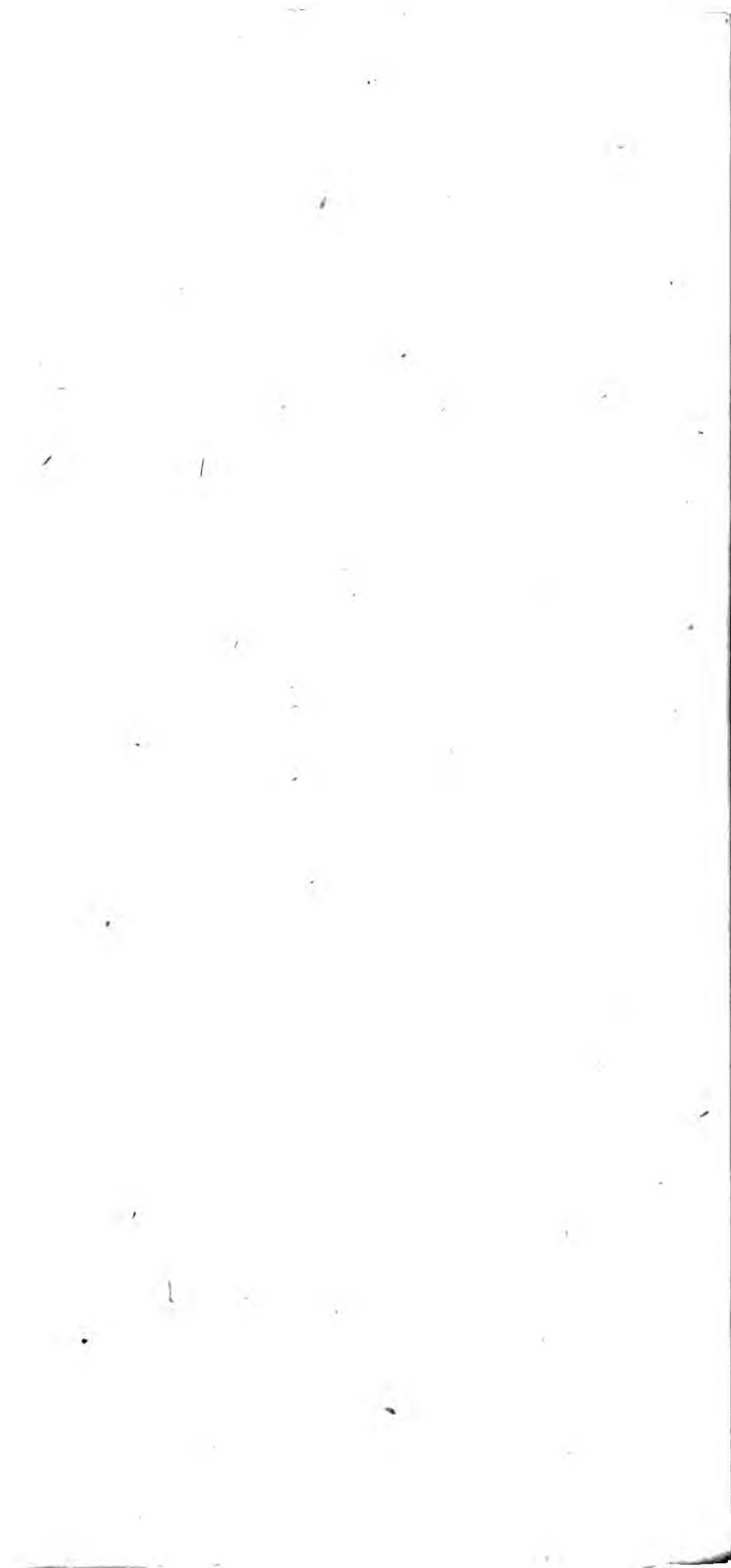
1 7 8 5.



ANNALS
DE L'EMPIRE
DEPUIS
CHARLEMAGNE.

Regum, Pontificum, Populorum, continet ætus.

*Annales de l'Empire. Tome II. * A*



ANNALES DE L'EMPIRE.

VENCESLAS,

TRENTE-QUATRIEME EMPEREUR.

LE règne de *Charles IV*, dont on se plaint 1379.
tant, et qu'on accuse encore, est un siècle d'or 1380.
en comparaison des temps de *Vencestas* son fils. 1381.

Il commence par dissiper les trésors de son 1382.
père dans des débauches à Francfort et à Aix-
la-chapelle, sans se mettre en peine de la
Bohême son patrimoine, ravagée par la
contagion.

Tous les seigneurs bohémiens se révoltent
contre lui au bout d'un an ; et il se voit réduit
tout d'un coup à n'oser attendre aucun secours
de l'Empire, et à faire venir contre ses sujets de
Bohême ces restes de brigands qu'on appelait
grandes compagnies, qui couraient alors l'Eu-
rope, cherchant des princes qui les employas-
sent. Ils ravagèrent la Bohême pour leur solde.
Dans le même temps, le schisme des deux
papes divise l'Europe. Ce funeste schisme coûte
d'abord la vie à l'infortunée *Jeanne de Naples*.

On se faisait encore alors un point de reli-
gion, comme de politique, de prendre parti

pour un pape quand il y en avait deux. Il eût été plus sage de n'en reconnaître aucun. *Jeanne* reine de Naples s'était déclarée malheureusement pour *Clément*, lorsqu'*Urbain* pouvait lui nuire. Elle était accusée d'avoir assassiné son premier mari *André de Hongrie*, et vivait alors tranquille avec *Othon de Brunsvick* son dernier époux.

Urbain, puissant encore en Italie, suscite contre elle *Charles de Durazzo*, sous prétexte de venger ce premier mari.

Charles de Durazzo arrive de Hongrie pour servir la colère du pape, qui lui promet la couronne. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ce *Charles de Durazzo* était adopté par la reine *Jeanne* déjà avancée en âge. Il était déclaré son héritier. Il aima mieux ôter la couronne et la vie à celle qui lui avait servi de mère, que d'attendre la couronne de la nature et du temps.

Othon de Brunsvick qui combat pour sa femme est fait prisonnier avec elle. *Charles de Durazzo* la fait étrangler. Naples, depuis *Charles d'Anjou*, était devenu le théâtre des attentats contre les têtes couronnées.

1333. Le trône impérial est alors le théâtre de
 1334. l'horreur et du mépris. Ce ne sont que des
 1385. réditions en Bohême contre *Venceslas*. Toute la
 1386. maison de Bavière se réunit pour lui déclarer

la guerre. C'est un crime par les lois , mais il n'y a plus de lois.

L'empereur ne peut conjurer cet orage qu'en rendant au comte palatin de Bavière les villes du haut Palatinat, dont *Charles IV* s'était saisi quand cet électeur avait été malheureux.

Il cède d'autres villes au duc de Bavière, comme Mulberg et Bernau. Toutes les villes du Rhin, de Suabe et de Franconie se liguent entre elles. Les princes voisins de la France en reçoivent des pensions. Il ne restait plus à *Venceslas* que le titre d'empereur.

Tandis qu'un empereur se déshonore, une 1387.
femme rend son nom immortel. *Marguerite de Valdemar*, reine de Danemarck et de Norvège, devient reine de Suède par des victoires et des suffrages. Cette grande révolution n'a de rapport avec l'Allemagne que parce que les princes de Meckelbourg, les comtes de Holstein, les villes de Hambourg et de Lubeck s'opposèrent inutilement à cette héroïne.

L'alliance des cantons suisses se fortifie alors, et toujours par la guerre. Le canton de Berne était depuis quelques années entré dans l'union. Le duc *Léopold d'Autriche* veut encore dompter ces peuples. Il les attaque et perd la bataille et la vie.

Les ligues des villes de Franconie, de Suabe 1388.
et du Rhin pouvaient former un peuple libre,

comme celui des Suiffes, furtout fous un règne anarchique tel que celui de *Venceslas*; mais trop de feigneurs, trop d'intérêts particuliers, et la nature de leur pays ouvert de tous côtés, ne leur permirent pas, comme aux Suiffes, de fe féparer de l'Empire.

1389. *Sigifmond*, frère de *Venceslas*, acquiert de la gloire en Hongrie. Il n'y était que l'époux de la reine que les Hongrois appelaient le *roi Marie*, titre qu'ils ont renouvelé depuis peu pour *Marie-Thérèse*, fille de *Charles VI*. *Marie* était jeune, et les états n'avaient point voulu que son mari gouvernât: ils avaient mieux aimé donner la régence à *Elisabeth de Bofnie* mère de leur roi *Marie*: de forte que *Sigifmond* ne fe trouvait que l'époux d'une princeffe en tutelle, à laquelle on donnait le titre de roi.

Les Etats de Hongrie font mécontents de la régence, et on ne fonge pas feulement à fe fervir de *Sigifmond*. On offre la couronne à ce *Charles de Durazzo* accoutumé à faire étrangler des reines. *Charles de Durazzo* arrive, et est couronné.

La régente et fa fille diffimulent, prennent leur temps et le font affaffiner à leurs yeux. Le ban ou palatin de Croatie fe constitue juge des deux reines, fait noyer la mère et enfermer la fille. C'est alors que *Sigifmond* fe montre digne de régner; il lève des troupes dans fon électorat

de Brandebourg et dans les Etats de son frère.
Il défait les Hongrois.

Le ban de Croatie vient lui ramener la reine sa femme, à laquelle il avait fait promettre de le continuer dans son gouvernement. *Sigismond*, couronné roi de Hongrie, ne crut pas devoir tenir la parole de sa femme, et fit écarteler le ban de Croatie dans la petite ville de Cinq-Eglises.

Pendant ces horreurs, le grand schisme de 1390. l'Eglise augmente; il pouvait être éteint après la mort d'*Urbain* en reconnaissant *Clément*; mais on élit à Rome un *Pierre Thomasselli*, que l'Allemagne ne reconnaît que parce que *Clément* est reconnu en France. Il exige des annates, c'est-à-dire la première année du revenu des bénéfices; l'Allemagne paie et murmure.

Il semble qu'on voulut se dédommager sur les juifs de l'argent qu'on payait au pape. Presque tout le commerce intérieur se faisait toujours par eux, malgré les villes anféatiques. On les croit si riches en Bohême, qu'on les y brûle, et qu'on les égorge. On en fait autant dans plusieurs villes, et surtout dans Spire.

Vencestas, qui rendait rarement des édits, en fait un pour annuler tout ce que l'on doit aux juifs. Il crut par-là ramener à lui la noblesse et les peuples.

Depuis 1391 jusqu'à 1397 La ville de Strasbourg est si puissante qu'elle soutient la guerre contre l'électeur palatin et contre son évêque, au sujet de quelques fiefs. On la met au ban de l'Empire ; elle en est quitte pour trente mille florins au profit de l'empereur.

Trois frères, tous trois ducs de Bavière, font un pacte de famille, par lequel un prince bava-rois ne pourra désormais vendre ou aliéner un fief qu'à son plus proche parent ; et pour le vendre à un étranger, il faudra le consente-ment de toute la maison : voilà une loi qu'on aurait pu inférer dans la bulle d'or, pour toutes les grandes maisons d'Allemagne.

Chaque ville, chaque prince pourvoit comme il peut à ses affaires.

Venceflas, renfermé dans Prague, ne commet que des actions de barbarie et de démence. Il y avait des temps où son esprit était entière-ment aliéné. C'est un effet que les excès du vin, et même des alimens, font sur beaucoup plus d'hommes qu'on ne pense.

Charles VI roi de France, dans ce temps-là même, était attaqué d'une maladie à peu près semblable. Elle lui ôtait souvent l'usage de la raison. Des anti-papes divisaient l'Eglise et l'Europe. Par qui le monde a-t-il été gouverné !

Venceslas, dans un de ses accès de fureur, avait jeté dans la Moldau et noyé le moine *Jean Népomucène*, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine sa femme. On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues accompagné du bourreau, et qu'il se faisait exécuter sur le champ ceux qui lui déplaisaient. C'était une bête féroce qu'il fallait enchaîner. Aussi les magistrats de Prague se saisirent de lui comme d'un malfaiteur ordinaire, et le mettent dans un cachot.

On lui permet des bains pour lui rendre la santé et la raison.

Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappe, accompagné d'une servante dont il fait sa maîtresse. Dès qu'il est en liberté, un parti se forme dans Prague en sa faveur. *Venceslas* fait mourir ceux qui l'avaient mis en prison; il anoblit le pêcheur, dont la famille subsiste encore.

Cependant les magistrats de Prague, traitant toujours *Venceslas* d'insensé et de furieux, l'obligent de s'enfuir de la ville.

C'était une occasion pour *Sigismond* son frère, roi de Hongrie, de venir se faire reconnaître roi de Bohême; il ne la manque pas; mais il ne peut se faire déclarer que régent. Il fait enfermer son frère dans le château de Prague; de là il l'envoie à Vienne en Autriche chez

le duc *Albert*, et retourne en Hongrie s'opposer aux Turcs, qui commençaient à étendre leurs conquêtes de ce côté.

Venceslas s'échappe encore de sa nouvelle prison ; il retourne à Prague ; et ce qui est rare, il y trouve des partisans.

Ce qui est encore plus rare, c'est que l'Allemagne ne se mêle en aucune façon des affaires de son empereur, ni quand il est à Prague et à Vienne dans un cachot, ni quand il revient régner chez lui en Bohême.

1398. Qui croirait que ce même *Venceslas*, au milieu des scandales et des vicissitudes d'une telle vie, propose au roi de France, *Charles VI*, de l'aller trouver à Reims en Champagne, pour étouffer les scandales du schisme ?

Les deux monarques se rendent en effet à Reims, dans un des intervalles de leur folie. On remarque que dans un festin que donnait le roi de France à l'empereur et au roi de Navarre, un patriarche d'Alexandrie, qui se trouva là, s'assit le premier à table. On remarque encore qu'un matin, qu'on alla chez *Venceslas* pour conférer avec lui des affaires de l'Eglise, on le trouva ivre.

Les universités alors avaient quelque crédit, parce qu'elles étaient nouvelles, et qu'il n'y avait plus d'autorité dans l'Eglise. Celle de

Paris avait proposé la première que les prétendans au pontificat se démissent, et qu'on élût un nouveau pape. Il s'agissait donc que le roi de France obtint la démission de son pape *Clément*, et que *Venceslas* engageât aussi le sien à en faire autant.

Aucun des prétendans ne voulut abdiquer. C'étaient les successeurs d'*Urbain* et de *Clément*. Le premier était ce *Thomasselli* qui, élu après la mort d'*Urbain*, avait pris le nom de *Boniface*; l'autre *Pedro de Luna*, *Pierre de la Lune*, aragonois, qui s'appelait *Benoît*.

Ce *Benoît* siégeait dans Avignon. La cour de France tint la parole donnée à l'empereur : on alla proposer à *Benoît* d'abdiquer; et, sur son refus, on le tint prisonnier cinq ans entiers dans son propre château d'Avignon.

Ainsi l'Eglise de France, en ne reconnaissant point de pape pendant ces cinq années, montrait que l'Eglise pouvait subsister sans pape, de même que les Eglises grecque, arménienne, cophte, anglicane, suédoise, danoise, écolaisse, augsbourgeoise, bernoise, zuricoise, génevoise, subsistent de nos jours.

Pour *Venceslas*, on disait qu'il aurait pu boire avec son pape, mais non négocier avec lui.

Il trouve pourtant une épouse, *Sophie de Bavière*, après avoir fait mourir la première à force de mauvais traitemens. On ne voit point 1399.

qu'après ce mariage il retombe dans ses fureurs ; il ne s'occupe plus qu'à amasser de l'argent comme *Charles IV* son père : il vend tout. Il vend enfin à *Galéas Visconti* tous les droits de l'Empire sur la Lombardie qu'il déclare, selon quelques auteurs, indépendante absolument de l'Empire, pour cent cinquante mille écus d'or. Aucune loi ne défendait aux empereurs de telles aliénations. S'il y en avait eu, *Visconti* n'aurait point hasardé une somme si considérable.

Les ministres de *Venceslas*, qui pillaient la Bohême, voulurent faire quelques exactions dans la Misnie. On s'en plaignit aux électeurs. Alors ces princes, qui n'avaient rien dit quand *Venceslas* était furieux, s'assemblent pour le déposer.

1400. Après quelques assemblées d'électeurs, de princes, de députés des villes, une diète solennelle se tient à Lanstein près de Maïence. Les trois électeurs ecclésiastiques avec le palatin, déposent juridiquement l'empereur en présence de plusieurs princes, qui assistent seulement comme témoins. Les électeurs, ayant seuls le droit d'élire, en tiraient la conclusion nécessaire qu'ils avaient seuls le droit de destituer. Ils révoquèrent ensuite les aliénations que l'empereur avait faites à prix d'argent : mais

Galéas Visconti n'en dominait pas moins depuis le Piémont jusqu'aux portes de Venise.

L'acte de la déposition de *Venceslas* est du 20 août au matin. Les électeurs, quelques jours après, choisissent pour empereur *Frédéric* duc de Brunsvick, qui est assassiné par un comte de Valdeck, dans le temps qu'il se prépare à son couronnement.

R O B E R T,

COMTE PALATIN DU RHIN,

TRENTE-CINQUIÈME EMPEREUR.

ROBERT, comte palatin du Rhin, est élu à 1400. Rens par les quatre mêmes électeurs. Son élection ne peut être du 22 août, comme on le dit, puisque *Venceslas* avait été déposé le 20, et qu'il avait fallu plus de deux jours pour choisir le duc de Brunsvick, préparer son couronnement, et l'assassiner.

Robert va se présenter en armes devant Francfort suivant l'usage, et y entre en triomphe au bout de six semaines et trois jours ; c'est le dernier exemple de cette coutume.

Quelques princes et quelques villes d'Allemagne tiennent encore pour *Venceslas*, comme 1401.

quelques Romains regrettèrent *Néron*. Les magistrats de la ville libre d'Aix-la-chapelle ferment les portes à *Robert* quand il veut s'y faire couronner. Il l'est à Cologne par l'archevêque.

Pour gagner les Allemands, il veut rendre à l'Empire le Milanais que *Venceslas* en avait détaché. Il fait une alliance avec les villes de Suisse et de Suabe, comme s'il n'était qu'un prince de l'Empire, et lève des troupes contre les Viscontis. La circonstance était favorable. Venise et Florence s'armaient contre la puissance redoutable du nouveau duc de Lombardie.

Etant dans le Tirol, il envoie un défi à *Galéas* : *A vous Jean Galéas, comte de Vérone, lequel lui répond : A vous Robert de Bavière, nous duc de Milan par la grace de DIEU et de Venceslas, &c. : puis il lui promet de le battre. Il lui tient parole au débouché des gorges des montagnes.*

Quelques princes qui avaient accompagné l'empereur, s'en retournent avec le peu de soldats qui leur restent; et *Robert* se retire enfin presque seul.

1402. *Jean Galéas* reste maître de toute la Lom-

1403. bardie, et protecteur de presque toutes les autres villes, malgré elles.

Il meurt, laissant, entre autres enfans, une fille mariée au duc d'Orléans, source de tant de guerres malheureuses.

A sa mort, l'un des papes, *Boniface*, qui n'est ni affermi dans Rome, ni reconnu dans la moitié de l'Europe, profite heureusement de la haine que les conquêtes de *Jean Galéas* avaient inspirée, et se saisit par des intrigues de Bologne, de Pérouse, de Ferrare, et de quelques villes de cet ancien héritage de la comtesse *Mathilde*, que le saint-siège réclame toujours.

Venceslas, éveillé de son sommeil léthargique, veut enfin défendre sa couronne impériale contre *Robert*. Les deux concurrens acceptent la médiation du roi de France *Charles VI*, et les électeurs le prient de venir juger à Cologne *Venceslas* et *Robert*, qui seraient présens, et s'en rapporteraient à lui.

Les électeurs demandaient vraisemblablement le jugement du roi de France, parce qu'il n'était pas en état de le donner. Les accès de sa maladie le rendaient incapable de gouverner ses propres Etats; pouvait-il venir décider entre deux empereurs?

Venceslas déposé comptait alors sur son frère *Sigismond*, roi de Hongrie. *Sigismond*, par un sort bizarre, est déposé lui-même, et mis en prison dans son propre royaume.

Les Hongrois choisissent *Ladislas*, roi de Naples, pour leur roi; et *Boniface*, qui ne fait pas encore s'il est pape, prétend que c'est lui qui donne la couronne de Hongrie à *Ladislas*; mais à peine *Ladislas* est-il sur les frontières de Hongrie, que Naples se révolte. Il y retourne pour éteindre la rébellion.

Qu'on se fasse ici un tableau de l'Europe. On verra deux papes qui la partagent; deux empereurs qui déchirent l'Allemagne; la discorde en Italie après la mort de *Visconti*; les Vénitiens s'emparant d'une partie de la Lombardie, Gènes d'une autre partie; Pise assujettie par Florence; en France, des troubles affreux sous un roi en démence; en Angleterre, des guerres civiles; les Maures tenant encore les plus belles provinces de l'Espagne; les Turs avançant vers la Grèce, et l'empire de Constantinople touchant à sa fin.

1404. *Robert* acquiert du moins quelques petits terrains qui arrondissent son palatinat. L'évêque de Strasbourg lui vend Offenbourg, Celle, et d'autres seigneuries. C'est presque tout ce que lui vaut son Empire.

Le duc d'Orléans, frère de *Charles VI*, achète le duché de Luxembourg de *Joffe* marquis de Moravie, à qui *Venceslas* l'a vendu. *Sigismond* avait vendu aussi le droit d'hommage. Par-là
le

le duché de Luxembourg et le duché du Milanais font regardés par leurs nouveaux possesseurs comme détachés de l'Empire.

Le nouveau duc de Luxembourg et le duc de Lorraine se font la guerre, sans que l'Empire y prenne part. Si les choses eussent continué encore quelques années sur ce pied, il n'y avait plus d'Empire ni de corps germanique. 1405.

Le marquis de Bade et le comte de Wirtemberg font impunément une ligue avec Strasbourg et les villes de Suabe contre l'autorité impériale. Le traité porte que, *si l'empereur ose toucher à un de leurs privilèges, tous ensemble lui feront la guerre.* 1406.

Les Suisses se fortifient toujours. Les seuls Bâlois ravagent les terres de la maison d'Autriche dans le Sundgau et dans l'Alsace.

Pendant que l'autorité impériale s'affaiblit, le schisme de l'Eglise continue. A peine un des anti-papes est mort, que son parti en fait un autre. Ces scandales eussent fait secouer le joug de Rome à tous les peuples, si on eût été plus éclairé et plus animé, et si les princes n'avaient pas toujours eu en tête d'avoir un pape dans leur parti, pour avoir de quoi opposer les armes de la religion à leurs ennemis. C'est-là le nœud de tant de ligues 1407.
1408.

qu'on a vues entre Rome et les rois ; de tant de contradictions ; de tant d'excommunications demandées en secret par les uns, et bravées par les autres.

Déjà l'Eglise pouvait craindre la science, l'esprit et les beaux arts ; ils avaient passé de la cour du roi de Naples, *Robert*, à Florence, où ils établissaient leur empire. L'émulation des universités naissantes commençait à débrouiller quelques chaos. La moitié de l'Italie était ennemie des papes. Cependant les Italiens, plus instruits alors que les autres nations, n'établirent jamais de secte contre l'Eglise. Ils faisaient souvent la guerre à la cour romaine, non à l'Eglise romaine. Les Albigeois et les Vaudois avaient commencé vers les frontières de la France. *Wiclef* s'éleva en Angleterre. *Jean Hus*, docteur de la nouvelle université de Prague, et confesseur de la reine de Bohême, femme de *Venceslas*, ayant lu les manuscrits de *Wiclef*, prêchait à Prague les opinions de cet Anglais. Rome ne s'était pas attendue que les premiers coups que lui porterait l'érudition, viendraient d'un pays qu'elle appela si longtemps barbare. La doctrine de *Jean Hus* consistait principalement à donner à l'Eglise les droits que le saint-siège prétendait pour lui seul.

Le temps était favorable. Il y avait déjà, depuis la naissance du schisme, une succession

d'anti-papes des deux côtés ; et il était assez difficile de favoir de quel côté était le Saint-Esprit.

Le trône de l'Eglise étant ainsi partagé en deux , chaque moitié en est rompue et sanglante. Il arrive la même chose à trente chaires épiscopales. Un évêque, approuvé par un pape conteste à main armée sa cathédrale à un autre évêque confirmé par un autre pape.

A Liège, par exemple , il y a deux évêques qui se font une guerre sanglante. *Jean de Bavière*, élu par une partie du chapitre, se bat contre un autre élu ; et comme les papes opposés ne pouvaient donner que des bulles, l'évêque *Jean de Bavière* appelle à son secours *Jean*, duc de Bourgogne, avec une armée. Enfin, pour favoir à qui demeurera la cathédrale de Liège, la ville est saccagée et presque réduite en cendres.

Tant de maux, auxquels on ne remédie, pour l'ordinaire, que quand ils sont extrêmes, avaient produit un concile à Pise, où quelques cardinaux retirés appelaient le reste de l'Eglise. Ce concile est depuis transféré à Constance.

S'il y avait une manière légale et canonique 1409.
de finir le schisme qui déchirait l'Europe chrétienne, c'était l'autorité du concile de Pise.

Deux anti-papes, successeurs d'anti-papes, prêtent leur nom à cette guerre civile et sacrée.

L'un est ce fier espagnol *Pierre Luna*; l'autre, *Corrario* vénitien.

Le concile de Pise les déclare tous deux indignes du trône pontifical. Vingt-quatre cardinaux, avec l'approbation du concile, élisent, le 17 juin 1409, *Philargi* né en Candie. *Philargi*, pape légitime, meurt au bout de dix mois. Tous les cardinaux qui se trouvaient alors à Rome, nomment d'un commun consentement *Balthazar Cossa*, qui prend le nom de *Jean XXIII*. Il avait été nourri à la fois dans l'Eglise et dans les armes, s'étant fait corsaire dès qu'il fut diacre. Il s'était signalé dans des courses sur les côtes de Naples en faveur d'*Urbain*. Il acheta depuis chèrement un chapeau de cardinal, et une maîtresse nommée *Catherine*, qu'il enleva à son mari. Il avait, à la tête d'une petite armée, repris Bologne sur les Viscontis. C'était un soldat sans mœurs; mais enfin c'était un pape canoniquement élu.

Le schisme paraissait donc fini par les lois de l'Eglise; mais la politique des princes le faisait durer; si on appelle politique cet esprit de jalousie, d'intrigue, de rapine, de crainte et d'espérance, qui brouille tout dans le monde.

Une diète était assemblée à Francfort en 1409. L'empereur *Robert* y présidait; les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne, y assistaient. Mais qu'arrive-t-il? L'empereur

soutenait une faction d'anti-pape ; la France, une autre. L'empereur et l'Empire croyaient que c'était à eux d'assembler les conciles. La diète de Francfort traitait le concile de Pise, assemblé sans les ordres de l'Empire, de conciliabule ; et on demandait un concile écuménique. Il était donc arrivé que le concile de Pise, en croyant tout terminer, avait laissé trois papes à l'Europe au lieu de deux.

Le pape canonique était *Jean XXIII*, nommé solennellement à Rome. Les deux autres étaient *Corrario* et *Pierre Luna* : *Corrario* errant de ville en ville, *Pierre Luna* enfermé dans Avignon par l'ordre de la cour de France, qui sans le reconnaître, conservait toujours ce fantôme, pour l'opposer aux autres dans le besoin.

Tandis que tant de papes agitent l'Europe, 1410.
il y a une guerre sanglante entre les chevaliers teutons, maîtres de la Prusse et de la Pologne, pour quelques bateaux de blé.

Ces chevaliers, institués d'abord pour servir des Allemands dans les hôpitaux, étaient devenus une milice, comme celle des mamelucs.

Les chevaliers sont battus, et perdent Thorn, Elbing, et plusieurs villes qui restent à la Pologne.

L'empereur *Robert* meurt, le 10 mai, à Oppenheim. *Venceslas* se dit toujours empereur sans en faire aucune fonction.

J O S S E ,

TRENTE-SIXIEME EMPEREUR.

1410. **V**ENCESLAS n'était plus empereur qu'à Prague pour les domestiques. *Sigismond* son frère, roi de Hongrie, demande l'Empire. *Josse* margrave de Brandebourg et de Moravie, son cousin, le demande aussi.

Non-seulement *Josse* dispute l'Empire à son cousin, mais il lui dispute aussi le Brandebourg.

L'électeur palatin *Louis*, fils aîné du dernier empereur *Robert*, l'archevêque de Trèves, et les ambassadeurs de *Sigismond*, dont on compte la voix en vertu du margraviat de Brandebourg, nomment *Sigismond* empereur à Francfort.

Maïence, Cologne, l'ambassadeur de Saxe, et un député de Brandebourg pour *Josse*, nomment ce *Josse* dans la même ville.

Venceslas proteste dans Prague contre ces deux élections. L'Allemagne a trois empereurs, comme l'Eglise a trois papes sans en avoir un.

S I G I S M O N D,

ROI DE BOHEME ET DE HONGRIE,
MARGRAVE DE BRANDEBOURG,

TRENTE-SEPTIEME EMPEREUR.

LA mort de *Joffe*, trois mois après son élec- 1411.
tion, délivre l'Allemagne d'une guerre civile
qu'il n'eût pu soutenir par lui-même, mais
qu'on eût faite en son nom.

Sigismond reste empereur de nom et d'effet.

Tous les électeurs confirment son élection
le 21 juillet.

Les villes n'avaient alors d'évêques que par
le fort des armes; car, dans les brigues pour
les élections, *Jean XXIII* approuvant un évê-
que, et *Corrario* un autre, la guerre civile s'en-
suivait; et c'est ce qui arrive à Cologne comme
à Liège. L'archevêque *Théodoric*, de la maison
de Mœurs, ne prit possession de son siège
qu'après une bataille sanglante où il avait
vaincu son compétiteur de la maison de Berg.

Les chevaliers teutoniques reprennent les
armes contre la Pologne. Ils étaient si redou-
tables, que *Sigismond* se ligue secrètement avec
la Pologne contre eux. La Pologne avait cédé
la Prusse aux chevaliers, & le grand-maître

devenait insensiblement un souverain considérable.

1412. *Sigismond* paraît s'embarasser peu du grand schisme d'Occident. Il se voyait roi de Hongrie, margrave de Brandebourg, et empereur. Il voulait assurer tout à sa postérité. Les Vénitiens, qui s'agrandissaient, avaient acquis une partie de la Dalmatie dans le temps des croisades; il les défait dans le Frioul, et joint cette partie à la Hongrie.

D'un autre côté, *Ladislas* ou *Lancelot*, ce roi de Hongrie chassé par *Sigismond*, se rend maître de Rome et de tout le pays jusqu'à Florence. Le pape *Jean XXIII* l'avait appelé d'abord, à l'exemple de ses prédécesseurs, pour le défendre, et il s'était donné un maître dangereux, de crainte d'en trouver un dans *Sigismond*. C'est cette démarche forcée de *Jean XXIII* qui lui coûta bientôt le trône pontifical.

1413. *Jean* transférait les restes du concile de Pise à Rome, pour extirper le schisme et confirmer son élection. Il devait être le plus fort à Rome. L'empereur fait convoquer le concile à Constance pour perdre le pape. On voit peu de papes italiens pris pour dupes. Celui-ci le fut à la fois par *Sigismond* et par le roi de Naples *Ladislas* ou *Lancelot*. Ce prince, maître de Rome, était devenu son ennemi, et l'empereur
l'était

l'était encore davantage. L'empereur écrit aux deux anti-papes, à *Pierre Luna* alors en Arragon, et à *Corrario* réfugié à Rimini ; mais ces deux papes fugitifs protestent contre son concile de Constance.

Lancelot meurt. Le pape, délivré d'un de ses maîtres, ne devait pas se mettre entre les mains de l'autre. Il va à Constance espérant la protection de *Frédéric* duc d'Autriche, héritier de la haine de la maison d'Autriche contre la maison de Luxembourg. Ce prince, à son tour protégé par le pape, accepte de lui le titre *in partibus* de général des troupes de l'Eglise, et même avec une pension de six mille florins d'or, aussi vaine que le généralat. Le pape s'unit encore avec le marquis de *Bade*, et quelques autres princes. Il entre enfin en pompe dans Constance, le 28 octobre, accompagné de neuf cardinaux.

Cependant *Sigismond* est couronné à Aix-la-chapelle, et tous les électeurs font au festin royal les fonctions de leurs dignités.

Sigismond arrive à Constance le jour de Noël, 1414. le duc de Saxe portant l'épée de l'Empire nue devant lui, le burgrave de Nuremberg, qu'il avait fait administrateur de Brandebourg, portant le sceptre. Le globe d'or était porté par le comte de *Cillei* son beau-père. Ce n'est pas une fonction électorale. Le pape l'attendait dans la

cathédrale. L'empereur y fait la fonction de diacre à la messe ; il y lit l'évangile ; mais point de pieds baifés, point d'étrier tenu, point de mule menée par la bride. Le pape lui présente une épée. Il y avait trois trônes dans l'église, un pour l'empereur, un pour le pape, un pour l'impératrice ; l'empereur était au milieu.

1415. *Jean XXIII* promet de céder le pontificat en cas que les anti-papes en fassent autant, et dans tous les cas où sa déposition sera utile au bien de l'Eglise. Cette dernière clause le perdait. Ou il était forcé à cette déclaration, ou le métier de pirate ne l'avait pas rendu un pape habile. *Sigismond* baïse les pieds de *Jean*, dès que *Jean* eut lu cette formule qui lui ôtait le pontificat.

Sigismond est aisément le maître du concile en l'entourant de soldats. Il y paraissait dans toute sa gloire. On y voyait les électeurs de Saxe, du Palatinat, de Maïence, l'administrateur de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Silésie, cent vingt-huit comtes, deux cents barons qui étaient alors quelque chose ; vingt-sept ambassadeurs y représentèrent leurs souverains. On y disputait de luxe, de magnificence : qu'on en juge par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'établir à Constance. On y compta cinq cents joueurs d'instrumens : et ce que les usages de ce temps-là rendent très-croyable, il y eut sept cents

dix-huit courtisanes sous la protection du magistrat de la ville.

Le pape s'enfuit déguisé en postillon sur les terres de *Jean d'Autriche*, comte de Tirol. Ce prince est obligé de livrer le pape et de demander pardon à genoux à l'empereur.

Tandis que le pape est prisonnier dans un château de ce duc d'Autriche son protecteur, on instruit son procès. On l'accuse de tous les crimes, on le dépose, le 29 mai; et par la sentence le concile se réserve le droit de le punir.

Le 6 juillet de la même année 1415, *Jean Hus*, confesseur de la reine de Bohême, docteur en théologie, est brûlé vif par sentence des pères du concile, malgré le sauf-conduit très-formel que *Sigismond* lui avait donné. Cet empereur le remet aux mains de l'électeur palatin, qui le conduisit au bûcher dans lequel il loua DIEU jusqu'à ce que la flamme étouffât sa voix.

Voici les propositions principales pour lesquelles on le condamna à ce supplice horrible.

» Qu'il n'y a qu'une Eglise catholique qui renferme dans son sein tous les prédestinés;

» que les seigneurs temporels doivent obliger les prêtres à observer la loi; qu'un mauvais pape n'est pas vicaire de JESUS-CHRIST.

» *Croyez-vous l'universel à parte rei?* lui dit un cardinal: *Je crois l'universel à parte mentis;*

» répondit *Jean Hus* : *Vous ne croyez donc pas*
 » *la présence réelle ?* s'écria le cardinal. »

Il est manifeste qu'on voulait que *Jean* fût brûlé , et il le fut.

1416. *Sigismond* après la condamnation du pape et de *Jean Hus* , occupé de la gloire d'extirper le schisme , obtient , à Narbonne , des rois de Castille , d'Arragon et de Navarre , leur renonciation à l'obédience de *Pierre de la Lune* , ou *Luna*.

Il va de là à Chambéri ériger la Savoie en duché , et en donne l'investiture à *Amédée VIII*.

Il va à Paris , se met à la place du roi dans le parlement , et y fait un chevalier. On dit que c'était trop , et que le parlement fut blâmé de l'avoir souffert. Pourquoi ? si le roi lui avait donné sa place , il devait trouver très-bon qu'il conférât un honneur qui n'est qu'un titre.

De Paris il va à Londres. Il trouve en abordant des seigneurs qui avancent vers lui dans l'eau l'épée à la main , pour lui faire honneur et pour l'avertir de ne pas agir en maître. C'était un aveu des droits que pouvait donner dans l'opinion des peuples ce grand nom de César.

Il disait qu'il était venu à Londres pour négocier la paix entre l'Angleterre et la France. C'était dans le temps le plus malheureux de la monarchie française , lorsque le roi anglais

Henri V voulait avoir la France par conquête et par héritage.

L'empereur, au lieu de faire cette paix, s'unit avec l'Angleterre contre la France malheureuse. Il l'est lui-même davantage en Hongrie. Les Turcs qui avaient renversé l'empire des califes et qui menaçaient Constantinople, ayant inondé la terre depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, dévastaient la Hongrie et l'Autriche; mais ce n'était encore que des incursions de brigands. On envoie des troupes contre eux quand ils se retirent.

Tandis que *Sigismond* voyage, le concile, après avoir brûlé *Jean Hus*, cherche une autre victime dans *Jérôme de Prague*. *Hiéronime* ou *Jérôme de Prague*, disciple de *Jean Hus*, qui lui était très-supérieur en esprit et en éloquence, fut brûlé quelque temps après son maître. Il harangua l'assemblée avec une éloquence d'autant plus touchante qu'elle était intrépide. Condamné, comme *Socrate*, par des ennemis fanatiques, il mourut avec la même grandeur d'ame.

Les papes avaient prétendu juger les princes et les dépouiller quand ils l'avaient pu; le concile sans pape crut avoir les mêmes droits. *Frédéric d'Autriche* avait, vers le Tirol, pris des villes que l'évêque de Trente réclamait, et il retenait l'évêque prisonnier. Le concile lui

ordonne de rendre l'évêque et les villes, sous peine d'être privé lui et ses enfans de tous leurs fiefs de l'Eglise et de l'Empire.

Ce *Frédéric d'Autriche*, souverain du Tirol, s'enfuit de Constance. Son frère *Ernest* lui prend le Tirol, et l'empereur met *Frédéric* au ban de l'Empire. Tout s'accorde sur la fin de l'année. *Frédéric* reprend son Tirol, et *Ernest* son frère s'en tient à la Stirie qui était son apanage. Mais les Suisses, qui s'étaient saisis de quelques villes de ce duc d'Autriche, les gardent et fortifient leur ligue.

1417. L'empereur retourne à Constance; il y donne avec la plus grande pompe l'investiture de Maïence, de la Saxe, de la Poméranie, de plusieurs principautés : investiture qu'il faut prendre à chaque mutation d'empereur ou de vassal.

Il vend son électorat de Brandebourg à *Frédéric de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, pour la somme de quatre cents mille florins d'or, que le burgrave avait amassée; somme très-considérable en ce temps-là. Quelques auteurs disent seulement cent mille, et sont plus croyables.

Sigismond se réserve, par le contrat, la faculté de racheter le Brandebourg pour la même somme, en cas qu'il ait des enfans.

Sentence de déposition prononcée dans le concile en présence de l'empereur contre le pape *Pierre Luna*, déclaré dans la sentence *parjure*, *perturbateur du repos public*, *hérétique*, *rejeté de DIEU*, et *opiniâtre*. La qualité d'opiniâtre était la seule qu'il méritât bien.

L'empereur propose au concile de réformer l'Eglise avant de créer un pape. Plusieurs prélats crient à l'hérétique, et on fait un pape sans réformer l'Eglise.

Vingt-trois cardinaux et trente-trois prélats du concile, députés des nations, s'assemblent dans un conclave. C'est le seul exemple que d'autres prélats, que des cardinaux aient eu droit de suffrage, depuis que le sacré collège s'était réservé à lui seul l'élection des papes; car *Grégoire VII* fut élu par l'acclamation du peuple.

On élit, le 11 novembre, *Othon Colonne*, qui change ce beau nom contre celui de *Martin*; c'est de tous les papes celui dont la consécration a été la plus auguste. Il fut conduit à l'église par l'empereur et l'électeur de Brandebourg qui tenaient les rênes de son cheval, suivis de cent princes, des ambassadeurs de tous les rois, et d'un concile entier.

Au milieu de ce vaste appareil d'un concile, 1418.
et parmi tant de soins apparens de rendre la
paix à l'Eglise, et à l'Empire sa dignité, quelle

fut la principale occupation de *Sigismond* ? celle d'amasser de l'argent.

Non content de vendre son électorat de Brandebourg, il s'était hâté, pendant la tenue du concile, de vendre à son profit quelques villes qu'il avait confisquées à *Frédéric d'Autriche*. L'accommodement fait, il fallait les restituer. Cet embarras et la disette continuelle d'argent où il était, mêlaient de l'avilissement à sa gloire.

Le nouveau pape *Martin V* déclare *Sigismond* roi des Romains, en suppléant aux défauts de formalité, qui se trouvèrent dans son élection à Francfort.

Le pape, ayant promis de travailler à la réformation de l'Eglise, publie quelques constitutions touchant les revenus de la chambre apostolique et les habits des clercs.

Il accorde à l'empereur le dixième de tous les biens ecclésiastiques d'Allemagne pendant un an, pour l'indemniser des frais du concile; et l'Allemagne en murmura.

Troubles apaisés cette année dans la Hollande, le Brabant et le Hainaut. Tout ce qui en résulte d'important pour l'histoire, c'est que *Sigismond* reconnaît que la province de Hainaut ne relève pas de l'Empire. Un autre empereur pouvait ensuite admettre le contraire. Le Hainaut avait autrefois, comme on a vu, relevé quelque temps d'un évêque de Liège.

Comme le droit féodal n'est point un droit naturel, que ce n'est point la possession d'une terre qu'on cultive, mais une prétention sur des terres cultivées par autrui, il a toujours été le sujet de mille disputes indécises.

De plus grands troubles s'élevaient en 1419. Bohème. Les cendres de *Jean Hus* et de *Jérôme de Prague* excitaient un incendie.

Les partisans de ces deux infortunés voulurent soutenir leur doctrine et venger leur mort. Le célèbre *Jean Ziska* se met à la tête des hussites, et tâche de profiter de la faiblesse de *Venceslas*, du fanatisme des Bohémiens, et de la haine qu'on commence à porter au clergé, pour se faire un parti puissant et s'établir une domination.

Venceslas meurt en Bohème presque ignoré. *Sigismond* a donc à la fois l'Empire, la Hongrie, la Bohème, la fuzeraineté de la Silésie; et s'il n'avait pas vendu son électorat de Brandebourg, il pouvait fonder la plus puissante maison d'Allemagne.

C'est contre ce puissant empereur que *Jean Ziska* se soutient, & lui fait la guerre dans ses Etats patrimoniaux. Les moines étaient le plus souvent les victimes de cette guerre; ils payaient de leur sang la cruauté des pères de Constance.

Jean Ziska fait soulever toute la Bohême. Pendant ce temps, il y a de grands troubles en Danemarck au sujet du duché de Slesvich. Le roi *Eric* s'empare de ce duché ; mais la guerre des huffites est bien plus importante et regarde de plus près l'Empire.

Sigismond assiège Prague ; *Jean Ziska* le met en déroute et lui fait lever le siège ; un prêtre marchait avec lui à la tête des huffites , un calice à la main , pour marquer qu'ils voulaient communier sous les deux espèces.

Un mois après , *Jean Ziska* bat encore l'empereur. Cette guerre dura seize années. Si l'empereur n'avait pas violé son sauf-conduit, tant de malheurs ne seraient pas arrivés.

1421. Il y avait long-temps qu'on ne faisait plus de croisades que contre les chrétiens. *Martin V* en fait prêcher une en Allemagne contre les huffites , au lieu de leur accorder la communion avec du vin.

Un évêque de Trèves marche à la tête d'une armée de croisés contre *Jean Ziska* qui, n'ayant pas avec lui plus de douze cents hommes, taille les croisés en pièces.

L'empereur marche encore vers Prague, et est encore battu.

1422. *Coribut*, prince de Lithuanie, vient se joindre à *Ziska*, dans l'espérance d'être roi de Bohême.

Ziska, qui méritait de l'être, menace d'abandonner Prague.

Le mot *Ziska* signifiait *borgne* en langue esclavonne, et on appelait ainsi ce guerrier, comme *Horatius* avait été nommé *Coclès*. Il méritait alors celui d'*aveugle*, ayant perdu les deux yeux; et ce *Jean l'aveugle* était bien un autre homme que l'autre *Jean l'aveugle* père de *Sigismond*. Il croyait, malgré la perte de ses yeux, pouvoir régner, puisqu'il pouvait combattre et être chef de parti.

L'empereur, chassé de la Bohême par les 1423.
vengeurs de *Jean Hus*, a recours à sa ressource ordinaire, celle de vendre des provinces. Il vend la Moravie à *Albert* duc d'Autriche; c'était vendre ce que les hussites possédaient alors.

Procope, surnommé *le rasé*, parce qu'il était prêtre, grand capitaine, devenu l'œil et le bras de *Jean Ziska*, défend la Moravie contre les Autrichiens.

Non - seulement *Ziska l'aveugle* se soutient 1424.
malgré l'empereur, mais encore malgré *Coribut* son défenseur, devenu son rival. Il défait *Coribut* après avoir vaincu l'empereur.

Sigismond pouvait au moins profiter de cette guerre civile entre ses ennemis; mais, dans ce temps-là même, il est occupé à des noces. Il

assiste avec pompe dans Presbourg au mariage d'un roi de Pologne , tandis que *Ziska* chasse son rival *Coribut* , et entre dans Prague en triomphe.

Ziska meurt d'une maladie contagieuse au milieu de son armée. Rien n'est plus connu que la disposition qu'on prétend qu'il fit de son corps en mourant. *Je veux qu'on me laisse en plein champ* , dit-il ; *j'aime mieux être mangé des oiseaux que des vers ; qu'on fasse un tambour de ma peau : on fera fuir nos ennemis au son de ce tambour.*

Son parti ne meurt point. Ce n'était pas *Ziska* , mais le fanatisme qui l'avait formé. *Procope le rasé* succède à son gouvernement et à sa réputation.

1425. La Bohème est divisée en plusieurs factions,
 1426. mais toutes réunies contre l'empereur , qui ne peut se refaire des ruines de sa patrie. *Coribut* revient , et est déclaré roi. *Procope* fait la guerre à cet usurpateur et à *Sigismond*. Enfin , l'Empire fournit une armée de près de cent mille hommes à l'empereur , et cette armée est entièrement défaite. On dit que les soldats de *Procope* , qu'on appelait les *Taborites* , se servirent , dans cette grande bataille , de haches à deux tranchans , et que cette nouveauté leur donna la victoire.

Pendant que l'empereur *Sigismond* est chassé 1427.
de la Bohême, et que les étincelles, sorties des
cendres de *Jean Hus*, embrasent ce pays, la
Moravie et l'Autriche, les guerres entre le roi
de Danemarck et le Holstein continuent.
Lubeck, Hambourg, Wismar, Stralsund, sont
déclarées contre lui. Quelle était donc l'auto-
rité de l'empereur *Sigismond*? il prenait le parti
du Danemarck; il écrivait à ces villes pour
leur faire mettre bas les armes, et elles ne
l'écoutaient pas.

Il semble avoir perdu son crédit comme empe-
reur, ainsi qu'en qualité de roi de Bohême.

Il fait marcher encore une armée dans son
pays, et cette armée est encore battue par
Procopé Coribut, qui se difait roi de Bohême,
est mis dans un couvent par son propre parti,
& l'empereur n'a plus de parti en Bohême.

On voit que *Sigismond* était très-mal secouru 1428.
de l'Empire, et qu'il ne pouvait armer les Hon-
grois. Il était chargé de titres & de malheurs.
Il ouvre enfin dans Presbourg des conférences
pour la paix avec ses sujets. Le parti nommé
des orphelins, qui était le plus puissant à Prague,
ne veut aucun accommodement, et répond
qu'un peuple libre n'a pas besoin de roi.

Procopé le rasé, à la tête de son régiment 1429.
de frères, (semblable à celui que *Cromwell* forma 1430.

depuis) suivi de ses orphelins , de ses tabo-rites , de ses prêtres , qui portaient un calice , et qui conduisaient les calistins , continue à battre par-tout les impériaux. La Misnie , la Lusace , la Silésie , la Moravie , l'Autriche , le Brandebourg , sont ravagés. Une grande révolution était à craindre. *Procope* se sert de retranchemens de bagages avec succès contre la cavalerie allemande. Ces retranchemens s'appellent des *Tabors*. Il marche avec ces tabors ; il pénètre aux confins de la Franconie.

Les princes de l'Empire ne peuvent s'opposer à ces irruptions ; ils étaient en guerre les uns contre les autres. Que faisait donc l'empereur ? il n'avait su que tenir un concile et laisser brûler deux prêtres.

Amurat II dévaste la Hongrie pendant ces troubles. L'empereur veut intéresser pour lui le duc de Lithuanie , et le créer roi ; il ne peut en venir à bout : les Polonais l'en empêchent.

1431. Il demande encore la paix aux huffites , il il ne peut l'obtenir ; et ses troupes sont encore battues deux fois. L'électeur de Brandebourg et le cardinal *Julien* , légat du pape , sont défaits la seconde fois à Risenberg d'une manière si complète , que *Procope* parut être le maître de l'Empire intimidé.

Enfin , les Hongrois , qu'*Amurat II* laisse respirer , marchent contre le vainqueur , et

fauvent l'Allemagne qu'ils avaient autrefois dévastée.

Les huffites, repouffés dans un endroit, font formidables dans tous les autres. Le cardinal *Julien*, ne pouvant faire la guerre, veut un concile, et propose d'y admettre des prêtres huffites.

Le concile s'ouvre à Bâle, le 23 mai.

Les pères donnent aux huffites des fauf- 1432.
conduits pour deux cents personnes.

Le concile de Bâle, tenu sous *Eugène IV*, n'était qu'une prolongation de plusieurs autres indiqués par le pape *Martin V*, tantôt à Pavie, tantôt à Sienne. Les pères commencent par déclarer que le pape n'a ni le droit de diffoudre leur assemblée, ni même celui de la transférer, et qu'il leur doit être soumis sous peine de punition. Les conciles se regardaient comme les états généraux de l'Europe, juges des papes et des rois. On avait détrôné *Jean XXIII* à Constance, on voulait à Bâle faire rendre compte à *Eugène IV*.

Eugène, qui se croyait au-dessus du concile, le diffout, mais en vain. Il s'y voit cité pour y comparaitre, plutôt que pour y présider; et *Sigismond* prend ce temps pour s'aller faire inutilement couronner en Lombardie, et ensuite à Rome.

Il trouve l'Italie puissante et divisée. *Philippe Visconti* régnait sur le Milanais et sur Gènes, malheureuse rivale de Venise, qui avait perdu sa liberté, et qui ne cherchait plus que des maîtres. Le duc de Milan et les Vénitiens se disputaient Vérone et quelques frontières. Les Florentins prenaient le parti de Venise. Lucques, Sienna étaient pour le duc de Milan. *Sigismond* est trop heureux d'être protégé par ce duc pour aller recevoir à Rome la vaine couronne d'empereur. Il prend ensuite le parti du concile contre le pape, comme il avait fait à Constance. Les pères déclarent sa sainteté contumace, et lui donnent soixante jours pour se reconnaître, après quoi on le déposera.

Les pères de Bâle voulaient imiter ceux de Constance. Mais les exemples trompent. *Eugène* était puissant à Rome, et les temps n'étaient pas les mêmes.

1433. Les députés de Bohême sont admis au concile. *Jean Hus* et *Jérôme* avaient été brûlés à Constance. Ses sectateurs sont respectés à Bâle: ils y obtiennent que leurs voix seront comptées. Les prêtres hussites qui s'y rendent, n'y marchent qu'à la suite de ce *Procope le rasé*, qui vient avec trois cents gentilshommes armés; et les pères disaient: *Voilà le vainqueur de l'Eglise et de l'Empire*. Le concile leur accorde la permission de boire en communiant, et on dispute
sur

sur le reste. L'empereur arrive à Bâle; il y voit tranquillement son vainqueur, et s'occupe du procès qu'on fait au pape.

Tandis qu'on argumente à Bâle, les huffites de Bohême, joints aux Polonais, attaquent les chevaliers teutons: et chaque parti croit faire une guerre sainte. Tous les ravages recommencent: les huffites se font la guerre entre eux.

Procope quitte le concile qu'il intimidait, pour aller se battre en Bohême contre la faction opposée. Il est tué dans un combat près de Prague.

La faction victorieuse fait ce que l'empereur n'aurait osé faire; elle condamne au feu un grand nombre de prisonniers. Ces hérétiques, armés si long-temps pour venger la cendre de leur apôtre, se livrent aux flammes les uns les autres.

Si les princes de l'Empire laissaient leur chef dans l'impuissance de se venger, ils ne négligeraient pas toujours le bien public. *Louis de Bavière*, duc d'Ingolstadt, ayant tyrannisé ses vassaux, abhorré de ses voisins, et n'étant pas assez puissant pour se défendre, est mis au ban de l'Empire; et il obtient sa grace en donnant de l'argent à *Sigismond*. 1434.

L'empereur était alors si pauvre qu'il accordait les plus grandes choses pour les plus petites sommes.

Le dernier de la branche électorale de Saxe, de l'ancienne maison d'Ascanie, meurt sans enfans. Plusieurs parens demandent la Saxe : et il n'en coûte que cent mille florins au marquis de Misnie, *Frédéric le belliqueux*, pour l'obtenir. C'est de ce marquis de Misnie, landgrave de Thuringe, que descend la maison de Saxe si étendue de nos jours.

1435. L'empereur, retiré en Hongrie, négocie avec ses sujets de Bohême. Les états lui fixent des conditions auxquelles il pourra être reconnu, et entre autres, ils demandent qu'il n'altère plus la monnaie. Cette clause fait sa honte, mais honte commune avec trop de princes de ces temps-là. Les peuples ne se sont soumis à des souverains ni pour être tyrannisés, ni pour être volés.

Enfin l'empereur ayant accepté les conditions, les Bohémiens se soumettent à lui et à l'Eglise. Voilà un vrai contrat passé entre le roi et son peuple.

1436. *Sigismond* rentre dans Prague et y reçoit un
 1437. nouvel hommage, comme tenant nouvellement la couronne du choix de la nation. Après avoir apaisé le reste des troubles, il fait reconnaître en Bohême le duc *Albert d'Autriche* son gendre pour héritier du royaume. C'est le dernier événement de sa vie, qui finit en décembre 1437.

ALBERT II D'AUTRICHE,

TRENTE-HUITIEME EMPEREUR.

IL parut alors que la maison d'Autriche pou- 1438.
 vait être déjà la plus puissante de l'Europe.
Albert II, gendre de *Sigismond*, se vit roi de
 Bohême et de Hongrie, duc d'Autriche, sou-
 verain de beaucoup d'autres pays, et empereur.
 Il n'était roi de Hongrie et de Bohême que par
 élection : mais quand le père et l'aïeul ont
 été élus, le petit-fils se fait aisément un droit
 héréditaire.

Le parti des hussites, qu'on nommait les
Calistins, élit pour roi *Casimir*, frère du roi
 de Pologne. Il faut combattre. L'armée de
 l'empereur commandée par *Albert l'Achille*, alors
 burgrave de Nuremberg, et depuis électeur de
 Brandebourg, assure par des victoires la cou-
 ronne de Bohême à *Albert II d'Autriche*.

Dans une grande diète à Nuremberg, on
 réforme l'ancien tribunal des aultreuges; remède
 inventé, comme on a vu, pour prévenir l'effu-
 sion de sang dans les querelles des seigneurs.
 L'offensé doit nommer trois princes pour arbi-
 tres; ils doivent être approuvés par les états de
 l'Empire, & juger dans l'année.

On divise l'Allemagne en quatre parties, nommées *cercles*, Bavière, Rhin, Suabe et Westphalie. Les terres électorales ne sont pas comprises dans ces quatre cercles, chaque électeur croyant de sa dignité de gouverner son Etat sans l'affujettir à ce règlement. Chaque cercle a un directeur et un duc ou général, et chaque membre du cercle est taxé à un contingent en hommes ou en argent pour la sûreté publique.

On abolit dans cette diète cette ancienne loi veimique qui subsistait encore en quelques endroits de la Westphalie; loi qui n'en mérite pas le nom, puisque c'était l'opposé de toutes les lois. Elle s'appelait le *jugement secret*, et consistait à condamner un homme à mort, sans qu'il en sût rien. Elle fut instituée, comme nous l'avons vu, par *Charlemagne* contre les Saxons.

Cette manière de juger, qui n'est qu'une manière d'affaffiner, a été pratiquée dans plusieurs Etats, et surtout à Venise, lorsqu'un danger pressant, ou qu'un intérêt d'Etat, supérieur aux lois, pouvait servir d'excuse à cette barbarie. Mais le décret de la diète abolit en vain cette loi exécrationnelle : le tribunal secret subsiste toujours. Les juges ne cessèrent point de nommer leurs assesseurs. Ils osèrent même citer l'empereur *Frédéric III*. Il n'y a point d'excès

à quoi ne puisse se porter une compagnie qui croit n'avoir point de compte à rendre. Cette cour infame ne fut pleinement détruite que par *Maximilien I.*

D'un côté, le concile de Bâle continue à 1439-
troubler l'Occident : de l'autre, les Turcs et les Tartares, qui se disputent l'Orient, portent leurs dévastations aux frontières de la Hongrie.

L'empereur grec *Jean Paléologue*, auquel il ne restait guère plus que Constantinople, croit en vain pouvoir obtenir du secours des chrétiens. Il s'humilie jusqu'à venir dans Rome soumettre l'Eglise grecque au pape.

Ce fut dans le concile de Ferrare, opposé par *Eugène IV* au concile de Bâle, que *Jean Paléologue* et son patriarche furent d'abord reçus. L'empereur grec et son clergé, dans leur soumission réelle, gardèrent en apparence la majesté de leur Empire, et la dignité de leur Eglise. Aucun de ces fugitifs ne baisa les pieds du pape ; ils avaient en horreur cette cérémonie, reçue par les empereurs d'Occident, qui se disaient souverains du pape. Cependant on avait, dans les premiers siècles, baisé les pieds des évêques grecs.

Paléologue et ses prélats suivent le pape, de Ferrare à Florence. Il y est solennellement décidé et convenu par les représentans des

Eglises latine et grecque , que le *saint Esprit* procède du Père et du Fils par la production d'inspiration ; que le Père communique tout au Fils , excepté la paternité ; et que le Fils a de toute éternité la vertu productive , par laquelle le *saint Esprit* procède du Fils comme du Père.

Le grand point intéressant et glorieux pour Rome était l'aveu de sa primatie. Le pape fut solennellement reconnu , le 6 juillet , pour le chef de l'Eglise universelle.

Cette union des Grecs et des Latins fut , à la vérité , défavouée bientôt après par toute l'Eglise grecque. La victoire du pape *Eugène* fut aussi vaine que les subtilités métaphysiques sur lesquelles on disputait.

Dans le même temps qu'il rend ce service aux Latins , et qu'il finit , autant qu'il est en lui , le schisme de l'Orient et de l'Occident , le concile de Bâle le dépose du pontificat , le déclare *rebelle , simoniaque , schismatique , hérétique et parjure*.

Il faut avouer que les pères de Bâle agirent quelquefois comme des factieux imprudens , et qu'*Eugène* se conduisit comme un homme habile. Mais c'était un grand exemple des inconféquences qui gouvernent le monde , que la religion chrétienne étant née et détruite en Judée , le chef de cette religion , souverain à Rome , fût jugé et condamné en Suisse.

On ne doit pas oublier que *Paléologue*, de retour à Constantinople, fut si odieux à son Eglise, pour l'avoir soumise à Rome, que son propre fils lui refusa la sépulture.

Cependant les Turcs avancement jusqu'à *Semendria* en Hongrie. Au milieu de ces alarmes, *Albert d'Autriche*, dont on attendait beaucoup, meurt le 27 octobre, laissant l'Empire affaibli, comme il l'avait trouvé, et l'Europe malheureuse.

FREDERIC D'AUTRICHE,

TROISIEME DU NOM,

TRENTE-NEUVIEME EMPEREUR.

ON s'assemble à Francfort, selon la coutume, pour le choix d'un roi des Romains. Les états de Bohême, qui étaient sans souverain, jouissent avec les autres électeurs du droit de suffrage; privilège qui n'a jamais été donné qu'à la Bohême. 1440.

Louis, landgrave de Hesse, refuse la couronne impériale. On en voit plusieurs exemples dans l'histoire. L'Empire passait depuis long-temps pour une épouse sans dot, qui avait besoin d'un mari très-riche.

Frédéric d'Autriche duc de Styrie, fils d'*Ernest*, qui était bien moins puissant que le landgrave de Hesse, n'est pas si difficile.

Dans la même année, *Albert*, duc de Bavière, refuse la couronne de Bohême qu'on lui offre : mais ce nouveau refus vient d'un motif qui doit servir d'exemple aux princes. La veuve de l'empereur roi de Bohême et de Hongrie, duc d'Autriche, venait d'accoucher d'un posthume nommé *Ladislas*. *Albert de Bavière* crut qu'on devait avoir égard au sang de ce pupille. Il regarda la Bohême comme l'héritage de cet enfant : il ne voulut pas le dépouiller. L'intérêt ne gouverne pas toujours les souverains : il y a aussi de l'honneur parmi eux ; et ils devraient songer que cet honneur, quand il est assuré, vaut mieux qu'une province incertaine.

A l'exemple du bavarois, l'empereur *Frédéric III* refuse aussi la couronne de Bohême. Voilà ce que fait l'exemple de la vertu. *Frédéric III* ne veut pas être moins généreux que le duc de Bavière. Il se charge de la tutelle de l'enfant *Ladislas*, qui devait, par le droit de naissance, posséder la haute Autriche, où est Vienne, et qui était appelé au trône de la Bohême et de la Hongrie par le choix des peuples, qui respectaient en lui le sang dont il sortait.

Concile

Concile de Freisingen, dans lequel on prive de la sépulture tous ceux qui seront morts en combattant dans un tournoi, ou qui ne se feront point confessés dans l'année. Ces décrets grossiers et ridicules n'ont jamais de force.

Grande diète à Maïence. L'anti-pape *Amédée* ^{1441.} de Savoie, *Felix*, créé par le concile de Bâle, envoie un légat à *latere* à cette diète; on lui fait quitter sa croix et la pourpre qu'*Amédée* lui a donnée. Cet *Amédée* était un homme bizarre qui, ayant renoncé à son duché de Savoie pour la vie molle d'ermite, quittait sa retraite de Ripaille pour être pape. Les pères du concile de Bâle l'avaient élu quoiqu'il fût séculier. Ils avaient en cela violé tous les usages; aussi ces pères n'étaient regardés à Rome que comme des féditieux. La diète de Maïence tient la balance entre les deux papes.

L'ordre teutonique gouverne si durement la Prusse, que les peuples se donnent à la Pologne.

L'empereur élève à sa cour le jeune *Ladislas* roi de Bohême, et le royaume est administré au nom de ce jeune prince, mais au milieu des contradictions et des troubles. Tous les électeurs et beaucoup de princes viennent assister au couronnement de l'empereur à Aix-la-chapelle. Chacun avait à sa suite une petite armée. Ils mettaient alors leur gloire à paraître avec

éclat dans ces jours de cérémonie ; ils la mettent aujourd'hui à n'y plus paraître.

Grand exemple de la liberté des peuples du Nord. *Eric*, roi du Danemarck et de Suède, désigne son neveu successeur de son royaume. Les Etats s'y opposent, en disant que, par les lois fondamentales, la couronne ne doit point être héréditaire. Leur loi fondamentale est bien différente aujourd'hui. Ils déposèrent leur vieux roi *Eric*, qui voulait être trop absolu, et ils appelèrent à la couronne, ou plutôt à la première magistrature du royaume, *Christophe de Bavière*.

1443. La politique, les lois, les usages, n'avaient
 1444. rien alors de ce qu'ils ont de nos jours. On voit dans ces années la France unie avec la maison d'Autriche contre les Suisses. Le dauphin, depuis *Louis XI*, marche contre les Suisses, dont la France devait défendre la liberté. Les auteurs parlent d'une grande victoire que le dauphin remporta près de Bâle; mais s'il avait gagné une si grande bataille, comment put-il n'obtenir qu'à peine la permission d'entrer dans Bâle avec ses domestiques? Ce qui est certain, c'est que les Suisses ne perdirent point la liberté pour laquelle ils combattaient, et que cette liberté se fortifia de jour en jour malgré leurs dissensions.

Ce n'était pas contre les Suisses qu'il fallait marcher alors ; c'était contre les Turcs. *Amurat II*, après avoir abdicqué l'empire, l'avait repris à la prière des janiffaires. Ce turc, qu'on peut compter parmi les philosophes, était compté parmi les héros. Il pouffait ses conquêtes en Hongrie. Le roi de Pologne, *Uladislas*, le second des *Jagellons*, venait d'être élu par les Hongrois, au mépris du jeune *Ladislas d'Autriche*, élevé toujours chez l'empereur. Il venait de conclure avec *Amurat* la paix la plus solennelle.

Amurat et *Uladislas* la jurèrent tous deux solennellement, l'un sur l'alcoran, et l'autre sur l'évangile.

Le cardinal *Julien Césarini*, légat du pape en Allemagne, homme fameux par ses poursuites contre les partisans de *Jean Hus*, par le concile de Bâle, auquel il avait d'abord présidé, par la croisade qu'il prêchait contre les Turcs, crut que c'était une action sainte de violer un ferment fait à des turcs. Cette piété lui parut d'autant plus convenable, que le sultan était alors occupé à réprimer des séditions en Asie. Il était du devoir des catholiques de ne pas tenir la foi aux hérétiques ; donc c'était une plus grande vertu d'être perfide envers les Musulmans qui ne croient qu'en DIEU. Le pape *Eugène IV*, pressé par le légat, ordonna au roi de Hongrie, *Ladislas*, d'être chrétiennement parjure.

Tous les chefs se laissèrent entraîner au torrent, et surtout *Jean Corvin Huniade*, ce fameux général des armées hongroises, qui combattit si souvent *Amurat* et *Mahomet II*. *Ladislas*, séduit par de fausses espérances et par une morale encore plus fautive, surprit les terres du sultan. Il le rencontra bientôt vers le Pont-Euxin, dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, et qui était autrefois la Mœsie. La bataille se donna près de la ville de Varnes.

Amurat portait dans son sein le traité de paix qu'on venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée, dans un moment où ses troupes pliaient, et pria DIEU, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux lois des nations. Le roi *Ladislas* fut percé de coups. Sa tête, coupée par un janiffaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée turque, et ce spectacle acheva la déroute.

Quelques-uns disent que le cardinal *Julien*, qui avait assisté à la bataille, voulant, dans sa fuite, passer une rivière, y fut abymé par le poids de l'or qu'il portait; d'autres disent que les Hongrois même le tuèrent. Il est certain qu'il périt dans cette journée.

1445. L'Allemagne devait s'opposer au progrès des Ottomans : mais alors même *Frédéric III*, qui avait appelé les Français à son secours contre les Suisses, voyant que ces défenseurs inondent

l'Alsace et le pays Meffin , veut chasser ces alliés dangereux.

Charles VII réclamait le droit de protection dans la ville de Toul, quoique cette ville fût impériale. Il exige au même titre des présens de Metz et de Verdun. Ce droit de protection sur ces villes dans leurs besoins est l'origine de la souveraineté qu'enfin les rois de France en ont obtenue.

On fait sur ces frontières une courte guerre aux Français, au lieu d'en faire aux Turcs une longue, vive et bien conduite.

La guerre ecclésiastique entre le concile de Bâle et le pape *Eugène IV* dure toujours. *Eugène* s'avise de déposer les archevêques de Cologne et de Trèves, parce qu'ils étaient partisans du concile de Bâle. Il n'avait nul droit de les déposer comme archevêques, encore moins comme électeurs. Mais que fait-il? il nomme à Cologne un neveu du duc de Bourgogne, il nomme à Trèves un frère naturel de ce prince; car jamais pape ne put disposer des Etats qu'en armant un prince contre un autre.

Les autres électeurs, les princes prennent le parti des deux évêques vainement déposés. Le pape l'avait prévu; il propose un tempérament, rétablit les deux évêques, il flatte les Allemands: et enfin l'Allemagne, qui se tenait neutre entre l'anti-pape et lui, reconnaît *Eugène* 1446.

pour seul pape légitime. Alors le concile de Bâle tombe dans le mépris, et bientôt après il se dissout insensiblement de lui-même.

1447. Concordat germanique. Ce concile avait du moins établi des réglemens utiles, que le corps germanique adopta dès-lors, et qu'il soutient encore aujourd'hui. Les élections, dans les églises cathédrales et abbatiales, sont rétablies.

Le pape ne nomme aux petits bénéfices que pendant six mois de l'année.

On ne paie rien à la chambre apostolique pour les petits bénéfices; plusieurs autres lois pareilles sont confirmées par le pape *Nicolas V*, qui par-là rend hommage à ce concile de Bâle, regardé à Rome comme un conciliabule.

1448. Le sultan *Amurat II* défait encore les Hongrois commandés par le fameux *Huniade*. L'Allemagne, à ces funestes nouvelles, ne s'arme point encore.

1449. L'Allemagne n'est occupée que de petites guerres. *Albert l'Achille*, électeur de Brandebourg, en a une contre la ville de Nuremberg qu'il voulait subjuguier; presque toutes les villes impériales prennent la défense de Nuremberg, et l'empereur reste spectateur tranquille de ces querelles. Il ne veut point donner le jeune *Ladistas* à la Bohême qui le redemande, et

laisse soupçonner qu'il veut garder le bien de son pupille.

Ce jeune *Ladislav* devait être à la fois roi de Bohême, duc d'une partie de l'Autriche, de la Moravie, de la Silésie. Ces biens auraient pu tenter enfin la vertu.

Amédée de Savoie cède enfin son pontificat, et redevient ermite à Ripaille.

La Bohême, la Hongrie, la haute Autriche demandent à la fois le jeune *Ladislav* pour souverain. 1450.
1451.
1452.

Un gentilhomme, nommé *Eifinger*, fait soulever l'Autriche en faveur de *Ladislav*. *Frédéric* s'excuse toujours sur ce que *Ladislav* n'est point majeur. Il envoie *Frédéric d'Autriche* son frère contre les séditeux, et prend ce temps-là pour se faire couronner en Italie.

Alfonse d'Arragon régnait alors à Naples, et prenait les intérêts de l'empereur, parce qu'il craignait les Vénitiens trop puissans. Ils étaient maîtres de Ravenne, de Bergame, de Brefcia, de Crême. Milan était au fils d'un payfan, devenu l'homme le plus considérable de l'Italie. C'était *François Sforze*, successeur des Viscontis. Florence était liguée avec le pape contre *Sforze*, le saint-siège avait recouvré Bologne. Tous les autres Etats appartenaient à divers seigneurs qui s'en étaient rendus maîtres. Les choses

demeurent en cet état pendant le voyage de *Frédéric III* en Italie. Ce voyage fut un des plus inutiles et des plus humilians qu'aucun empereur eût fait encore. Il fut attaqué par des voleurs sur le chemin de Rome. On lui prit une partie de son bagage ; il y courut risque de la vie. Quelle manière de venir être couronné César et chef du monde chrétien !

Il se fait à Rome une innovation unique jusqu'à ce jour. *Frédéric III* n'osait aller à Milan proposer qu'on lui donnât la couronne de Lombardie. *Nicolas V* la lui donne lui-même à Rome : et cela seul pouvait servir de titre aux papes pour créer des rois lombards, comme ils créaient des rois de Naples.

Le pape confirme à *Frédéric III* cette tutelle du jeune *Ladislas* roi de Bohême, de Hongrie, duc d'Autriche ; tutelle qu'on voulait lui enlever ; et excommunie ceux qui la lui disputent.

Cette bulle est tout ce que l'empereur remporte de Rome ; et avec cette bulle il est assiégé à Neustad en Autriche par ceux qu'il appelle rebelles, c'est-à-dire, par ceux qui lui redemandent son pupille *Ladislas*.

Enfin il rend le jeune *Ladislas* à ses peuples. On l'a beaucoup loué d'avoir été un tuteur fidèle, quoiqu'il n'eût rendu ce dépôt que forcé par les armes. Lui aurait-on fait une vertu de ne pas attenter à la vie de son pupille ?

Cette année est la mémorable époque de la prise de Constantinople par *Mahomet II*. Certes c'était alors qu'il eût fallu des croisades. Mais il n'est pas étonnant que les puissances chrétiennes qui, dans ces anciennes croisades même, avaient ravi Constantinople à ses maîtres légitimes, la laïssassent prendre enfin par les Ottomans. Les Vénitiens s'étaient dès long-temps emparés d'une partie de la Grèce. Les Turcs avaient tout le reste. Il ne restait de l'ancien empire que la seule ville impériale, assiégée par plus de deux cents mille hommes; et dans cette ville on disputait encore sur la religion. On agitait s'il était permis de prier en latin; si la lumière du Thabor était créée ou éternelle; si l'on pouvait se servir de pain azyme.

Le dernier empereur *Constantin* avait auprès de lui le cardinal *Isidore*, dont la seule présence irritait et décourageait les Grecs. *Nous aimons mieux*, disaient-ils, *voir ici le turban qu'un chapeau de cardinal.*

Tous les historiens, et même les plus modernes, répètent les anciens contes que firent alors les moines. *Mahomet*, selon eux, n'est qu'un barbare, qui met tout Constantinople à feu et à sang, et qui, amoureux d'une *Irène*, sa captive, lui coupe la tête pour complaire à ses janissaires. Tout cela est également faux. *Mahomet II* était mieux élevé, plus instruit, et savait plus

de langues qu'aucun prince de la chrétienté. Il n'y eut qu'une partie de la ville prise d'affaut par les janiffaires. Le vainqueur accorda généreusement une capitulation à l'autre partie, et l'observa fidèlement : et quant au meurtre de sa maîtresse, il faut être bien ignorant des usages des Turcs pour croire que les soldats se mêlent de ce qui se passe dans le lit d'un sultan.

On assemble une diète à Ratisbonne pour tâcher de s'opposer aux armes ottomanes : *Philippe*, duc de Bourgogne, vient à cette diète, et offre de marcher contre les Turcs si on le seconde. *Frédéric* ne se trouva pas seulement à Ratisbonne. C'est cette année, 1453, que l'Autriche est érigée en archiduché : le diplôme en fait foi.

1454. Le cardinal *Eneas Silvius*, qui fut depuis le pape *Pie II*, légat alors en Allemagne, sollicite tous les princes à défendre la chrétienté ; il s'adresse aux chevaliers teutoniques, et les fait souvenir de leurs vœux ; mais ils ne sont occupés qu'à combattre leurs sujets de la Poméranie et de la Prusse, qui secouent leur joug, et qui se donnent à la Pologne.

1455. Personne ne s'oppose donc aux conquêtes de *Mahomet II* ; et par une fatalité cruelle, presque tous les princes de l'Empire s'épuisaient alors

dans de petites guerres les uns contre les autres.

Le duché de Luxembourg était envahi par le duc de Saxe, et défendu par le duc de Bourgogne au fujet de vingt-deux mille florins.

Le jeune *Ladiflas*, roi de Hongrie et de Bohème, réclame ce duché. Il ne paraît pas que l'empereur prenne part à aucune de ces querelles. Le duché de Luxembourg resta enfin à la maison de Bourgogne.

Ce *Ladiflas*, qui pouvait être un très-grand prince, meurt haï et méprisé. Il s'était enfui à Vienne, quand les Turcs assiégeaient Belgrade. Il avait laissé au célèbre *Huniade* et au cordelier *Jean Capistran* la gloire de faire lever le siège. 1456. 1457.

L'empereur prend pour lui Vienne et la basse Autriche; le duc *Albert* son frère, la haute; & *Sigismond* leur cousin, la Carinthie.

Frédéric III veut en vain avoir la Hongrie; elle se donne à *Mathias*, fils du grand *Huniade* son défenseur. Il tente aussi de régner en Bohème, et les états élisent *George Podibrade* qui avait combattu pour eux. 1458.

Frédéric III n'oppose au fils de *Huniade* et au vaillant *Podibrade* que des artifices. Ces artifices font voir sa faiblesse; et cette faiblesse enhardit le duc de Bavière, le comte palatin, 1459.

l'électeur de Maïence , plusieurs princes , et jusqu'à son propre frère , à lui déclarer la guerre en faveur du roi de Bohême.

Il est battu à Eins par *Albert*, son frère ; il ne se tire d'affaire qu'en cédant quelques places de l'Autriche. Il était traité par toute l'Allemagne plutôt comme membre , que comme chef de l'Empire.

1460. Le nouveau pape *Eneas Silvius*, *Pie II*, avait convoqué à Mantoue une assemblée de princes chrétiens pour former une croisade contre *Mahomet II*; mais les malheurs de ces anciens armemens, lorsqu'ils avaient été faits sans raison , empêchèrent toujours qu'on n'en fit de nouveaux , lorsqu'ils étaient raisonnables.

L'Allemagne est toujours désunie. Un duc d'une partie de la Bavière , dont Landshut est la capitale , songe plutôt , par exemple , à soutenir d'anciens droits sur Donavert qu'au bien général de l'Europe. Et au contraire , dans l'enthousiasme des anciennes croisades , on eût vendu Donavert pour aller à Jérusalem.

Ce duc de Bavière , *Louis*, ligué contre tous les princes de sa maison avec *Ulric* comte de Virtemberg , a une armée de vingt mille hommes.

L'empereur soutint les droits de Donavert, ville dès long-temps impériale, contre les prétentions du duc. Il se sert du fameux *Albert*

l'Achille, électeur de Brandebourg, pour réprimer le duc de Bavière et sa ligue.

Autres troubles pour le comté de Holstein. Le roi de Danemarck, *Christiern*, s'en empare par droit de succession aussi-bien que de Slesvich, en donnant quelque argent aux autres héritiers, et fait hommage du Holstein à l'empereur.

Autres troubles beaucoup plus grands par 1461.
la querelle de la Bavière qui déchire l'Alle- 1462.
magne; autres encore par la discorde qui règne 1463.
entre l'empereur et son frère *Albert*, duc de la
haute Autriche. Il faut que l'empereur plie,
et qu'il cède, par accommodement, le gouver-
nement de son propre pays de l'Autriche vien-
noise ou basse Autriche. Mais, sur le délai d'un
paiement de quatorze mille ducats, la guerre
recommence entre les deux frères. Ils en vien-
nent à une bataille, et l'empereur est battu.

Son ami *Albert l'Achille* de Brandebourg est
aussi, malgré son surnom, battu par le duc de
Bavière. Tous ces troubles intestins anéantissent
la majesté de l'Empire, et rendent l'Allemagne
très-malheureuse.

Autre avilissement encore. Il régnait tou- 1464.
jours dans les nations un préjugé, que celui
qui était possesseur d'un certain gage, d'un cer-
tain signe, avait de grands droits à un royaume.

Dans le malheureux empire grec, un habit et des souliers d'écarlate suffisaient quelquefois pour faire un empereur. La couronne de fer de *Monza* donnait des droits sur la Lombardie ; la lance et l'épée de *Charlemagne*, quand des rivaux se disputaient l'Empire, attiraient un grand parti à celui qui s'était saisi de ces vieilles armes : en Hongrie, il fallait avoir une certaine couronne d'or. Cet ornement était dans le trésor de l'empereur *Frédéric*, qui ne l'avait jamais voulu rendre, en rendant aux Hongrois *Ladislas*, son pupille.

Mathias Huniade redemande sa couronne d'or à l'empereur, et lui déclare la guerre.

Frédéric III rend enfin ce *palladium* de la Hongrie. On fait un traité qui ne ressemble à aucun traité. *Mathias* reconnaît *Frédéric* pour père, et *Frédéric* appelle *Mathias* son fils ; et il est dit que, si ce prétendu fils meurt sans enfans et sans neveux, le prétendu père sera roi de Hongrie. Enfin le fils donne au père soixante mille écus.

1465. C'était alors le temps des petites-filles parmi les
 1466. puissances chrétiennes. Il y avait toujours deux partis en Bohême, les catholiques et les hussites. Le roi *George Podibrade*, au lieu d'imiter les *Scanderbeg* et les *Huniade*, favorise les hussites contre les catholiques en Silésie ; et le pape *Paul II* autorise la révolte des Silésiens par une

bulle. Ensuite il excommunie *Podibrade*, il le prive du royaume. Ces indignes querelles privent la chrétienté d'un puissant secours. *Mahomet II* n'avait point de muphti qui l'excommuniât.

Les catholiques de Bohême offrent la couronne de Bohême à l'empereur ; mais dans une diète à Nuremberg , la plupart des princes prennent le parti de *Podibrade* en présence du légat du pape ; et le duc *Louis de Bavière-Landshut* dit qu'au lieu de donner la Bohême à *Frédéric* , il faut donner à *Podibrade* la couronne de l'Empire. La diète ordonne qu'on entretiendra un corps de vingt mille hommes pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. L'Allemagne bien gouvernée eût pu en opposer trois cents mille.

Les chevaliers teutoniques , qui pouvaient imiter l'exemple de *Scanderbeg* , ne font la guerre que pour la Prusse : et enfin , par un traité solennel , ils se rendent feudataires de la Pologne. Le traité fut fait à Thorn , l'année précédente , et exécuté en 1467.

Le pape donne la Bohême à *Mathias Huniade* , 1468. ou *Corvin* , roi de Hongrie : c'est-à-dire , que le pape , dont le grand intérêt était d'opposer une digue au progrès des Turcs , surtout après la mort du grand *Scanderbeg* , excite une guerre

civile entre des chrétiens , et outrage l'empereur et l'Empire , en osant déposer un roi électeur : car le pape n'avait pas plus de droit de déposer un roi de Bohême que ce prince n'en avait de donner le siège de Rome.

Mathias Huniade perd du temps , des troupes et des négociations , pour s'emparer de la Bohême.

L'empereur fait avec mollesse le rôle de médiateur. Plusieurs princes d'Allemagne se font la guerre ; d'autres font des trêves. La ville de Constance s'allie avec les cantons suisses.

Un abbé de Saint-Gal unit le Tockembourg à sa riche abbaye , et il ne lui en coûte que quatorze mille florins. Les Liégeois ont une guerre malheureuse avec le duc de Bourgogne. Chaque prince est en crainte de ses voisins , il n'y a plus de centre : l'empereur ne fait rien.

1469. *Mathias Huniade* et *Podibrade* se disputent
 1470. toujours la Bohême. La mort subite de *Podibrade*
 1471. n'éteint point la guerre civile. Le parti hussite
 1472. élit *Ladislas* , roi de Pologne. Les catholiques
 tiennent pour *Mathias Huniade*.

La maison d'Autriche , qui devait être puissante sous *Frédéric III* , perd long-temps beaucoup plus qu'elle ne gagne. *Sigismond d'Autriche* , dernier prince de la branche du Tirol , vend au duc de Bourgogne , *Charles le téméraire* , le Brisgau , le Sundgau , le comté de Ferrete , qui
 lui

lui appartenait, pour quatre-vingts mille écus d'or. Rien n'est plus commun dans les quatorze et quinzième siècles que des Etats vendus à vil prix. C'était démembrer l'Empire, c'était augmenter la puissance d'un prince de France, qui alors possédait tous les Pays-Bas. On ne pouvait prévoir qu'un jour l'héritage de la maison de Bourgogne reviendrait à la maison d'Autriche. Les lois de l'Empire défendent ces aliénations, il y faut au moins le consentement de l'empereur; et on néglige même de le demander.

Dans le même temps, le duc *Charles de Bourgogne* achète, environ pour le même prix, le duché de Gueldres et le comté de Zutphen.

Ce duc de Bourgogne était le plus puissant de tous les princes qui n'étaient pas rois, et peu de rois étaient aussi puissans que lui. Il se trouvait à la fois vassal de l'empereur et du roi de France, mais très-redoutable à l'un et à l'autre.

Ce duc de Bourgogne, aussi entreprenant 1473.
que l'empereur l'était peu, inquiète tous ses 1474.
voisins, et presque tous à la fois. On ne pou-
vait mieux mériter le nom de *téméraire*.

Il veut envahir le palatinat. Il attaque la Lorraine et les Suisses. C'est alors que les rois de France traitent avec les Suisses pour la première fois. Il n'y avait encore que huit cantons

d'unis : Schwitz , Uri , Undervald , Lucerne , Zurich , Glaris , Zug & Berne.

Louis XI leur donne vingt mille francs par an , et quatre florins et demi par foldat tous les mois.

1475. C'est toujours la destinée des Turcs , que les chrétiens se déchirent entre eux , comme pour faciliter les conquêtes de l'empire ottoman. *Mahomet* , maître de l'Epire , du Péloponèse , du Négrepont , fait tout trembler. *Louis XI* ne songe qu'à sapper la grandeur du duc de Bourgogne dont il est jaloux ; les provinces d'Italie , qu'à se maintenir les unes contre les autres ; *Mathias Huniade* , qu'à disputer la Bohême au roi de Pologne ; et *Frédéric III* , qu'à amasser quelque argent dont il puisse un jour faire usage pour mieux établir sa puissance.

Mathias Huniade , après une bataille gagnée , se contente de la Silésie et de la Moravie ; il laisse la Bohême et la Lusace au roi de Pologne.

Charles le téméraire envahit la Lorraine ; il se trouve , par cette usurpation , maître d'un des plus beaux Etats de l'Europe , des portes de Lyon jusqu'à la mer de Hollande.

1476. Sa puissance ne le satisfait pas ; il veut renouveler l'ancien royaume de Bourgogne , et y enclaver les Suisses. Ces peuples se défendent contre lui , aussi-bien qu'ils ont fait contre les

Autrichiens ; ils le défont entièrement à la bataille de Grandson ou de Morat. Leurs piques et leurs espadons triomphent de la grosse artillerie et de la brillante gendarmerie de Bourgogne. Les Suisses étaient alors les seuls dans l'Europe qui combattissent pour la liberté. Les princes, les républiques mêmes, comme Venise, Florence, Gènes, n'avaient presque été en guerre que pour leur agrandissement. Jamais peuple ne défendit mieux cette liberté précieuse que les Suisses. Il ne leur a manqué que des historiens.

C'est à cette bataille de Morat que *Charles le téméraire* perdit ce beau diamant, qui passa depuis au duc de Florence. Un suisse, qui le trouva parmi les dépouilles, le vendit pour un écu.

Charles le téméraire périt enfin devant Nanci, 1477. trahi par le napolitain *Campo-Basso*, et tué, en fuyant après la bataille, par *Baufemont* gentilhomme lorrain.

Par sa mort, le duché de Bourgogne, l'Artois, le Charolais, Mâcon, Bar-sur-Seine, Lille, Douai, les villes sur la Somme, reviennent à *Louis XI* roi de France, comme des fiefs de la couronne ; mais la Flandre qu'on nomme impériale, avec tous les Pays-Bas et la Franche-Comté, appartenaient à la jeune princesse *Marie*, fille du dernier duc.

Ce que fit certainement de mieux *Frédéric III*, fut de marier son fils *Maximilien* avec cette riche héritière.

Maximilien épouse *Marie*, le 17 août, dans la ville de Gand, et *Louis XI*, qui avait pu la donner en mariage à son fils, lui fait la guerre. (1)

Ce droit féodal, qui n'est, dans son principe, que le droit du plus fort, et dans ses conséquences, qu'une source éternelle de discordes, allumait cette guerre contre la princesse. Le Hainaut devait-il revenir à la France? était-ce une province impériale? la France avait-elle des droits sur Cambrai? en avait-elle sur l'Artois? la Franche-Comté devait-elle être encore réputée province de l'Empire? était-elle de la succession de Bourgogne, ou reverfible à la couronne de France? *Maximilien* aurait bien voulu tout l'héritage. *Louis XI* voulait tout ce qui était à sa bienséance. C'est donc ce mariage qui est la véritable origine de tant de guerres malheureuses entre les maisons de France et d'Autriche; c'est parce qu'il n'y avait point

(1) M. de *Voltaire* suit ici l'opinion commune; mais il faut observer que la princesse était beaucoup plus âgée que le dauphin, et que les Flamands étaient si opposés à ce mariage, qu'ils condamnèrent à mort deux des principaux ministres de leur souveraine, soupçonnés de pencher pour la France, et les exécutèrent sous les yeux même de la princesse qui demandait leur grâce.

de loi reconnue, que tant de peuples ont été sacrifiés.

Louis XI s'empare d'abord des deux Bourgognes, et vers les Pays-Bas, de tout ce qu'il peut prendre dans l'Artois et dans le Hainaut.

Un prince d'Orange, de la maison de Châlons en Franche-Comté, tâche de conserver cette province à *Marie*. Cette princesse se défend dans les Pays-Bas, sans que son mari puisse lui fournir des secours d'Allemagne. *Maximilien* n'était encore que le mari indigent d'une héroïne souveraine. Il presse les princes allemands d'embrasser sa cause. Chacun songeait à la sienne propre. Un landgrave de Hesse enlevait un électeur de Cologne et le retenait en prison. Les chevaliers teutons prenaient Riga en Livonie. *Mathias Huniade* était prêt à s'accommoder avec *Mahomet II*. 1478.

Enfin *Maximilien*, aidé des seuls Liégeois, se met à la tête des armées de sa femme; on les appelle les armées flamandes, quoique la Flandre proprement dite, c'est-à-dire, le pays depuis Lille jusqu'à Gand, fût en partie aux Français. La princesse *Marie* eut une armée plus forte que le roi de France. 1479.

Maximilien défait les Français à la journée de Guinegaste au mois d'août. Cette bataille n'est 1480.

pas de celles qui décident du fort de toute une guerre.

On négocie. Le pape *Sixte IV* envoie un légat en Flandre. On fait une trêve de deux années. Où est, pendant tout ce temps, l'empereur *Frédéric III*? Il ne fait rien pour son fils ni pendant la guerre, ni pendant les négociations; mais il lui avait donné *Marie* de Bourgogne, et c'était beaucoup.

1481. Cependant les Turcs assiègent Rhodes; le fameux grand-maître d'*Aubusson*, à la tête de ses chevaliers, fait lever le siège au bout de trois mois.

Mais le bacha *Acomat* aborde dans le royaume de Naples avec cent cinquante galères. Il prend Otrante d'affaut. Tout le royaume est près d'être envahi. Rome tremble. L'indolence des princes chrétiens n'échappe à ce torrent que par la mort imprévue de *Mahomet II*. Et les Turcs abandonnent Otrante.

Accord bizarre de *Jean*, roi de Danemarck et de Suède, avec son frère *Frédéric*, duc de Holstein. Le roi et le duc doivent gouverner le Holstein fief de l'Empire, et Slesvich fief du Danemarck en commun. Tous les accords ont été des sources de guerres, mais celui-ci surtout.

Les cantons de Fribourg en Suisse et de Soleure se joignent aux huit autres. C'est un

très-léger événement par lui-même. Deux petites villes ne font rien dans l'histoire du monde ; mais devenues membres d'un corps toujours libre , cette liberté les met au-dessus des plus grandes provinces qui servent.

Marie de Bourgogne meurt. *Maximilien* gouverne ses Etats au nom du jeune *Philippe* son fils. Les villes des Pays-Bas ont toutes des privilèges. Ces privilèges causent presque toujours des dissensions entre le peuple qui veut les soutenir ; et le souverain qui veut les faire plier à ses volontés. *Maximilien* réduit la Zélande , Leyde , Utrecht , Nimègue. 1482.

Presque toutes les villes se soulèvent l'une après l'autre , mais sans concert , et sont sou- mises l'une après l'autre. Il reste toujours un levain de mécontentement. 1483. 1484. 1485.

On était si loin de s'unir contre les Turcs , que *Mathias Huniade* , roi de Hongrie , au lieu de profiter de la mort de *Mahomet II* pour les attaquer , attaque l'empereur. Quelle est la cause de cette guerre du prétendu fils contre le prétendu père ? il est difficile de la dire. Il veut s'emparer de l'Autriche. Quel droit y avait-il ? ses troupes battent les impériaux , il prend Vienne : voilà son seul droit. L'empereur paraît insensible à la perte de la Basse-Autriche ; il voyage pendant ce temps-là dans les Pays- 1486.

Bas , et de là il va à Francfort faire élire par tous les électeurs son fils *Maximilien* roi des Romains. On ne peut avoir moins de gloire personnelle, ni mieux préparer la grandeur de sa maison.

Maximilien est couronné à Aix-la-chapelle, le 9 avril , par l'archevêque de Cologne ; le pape *Innocent VIII* y donne son consentement, que les papes veulent toujours qu'on croie nécessaire.

L'empereur, qui a eu dans la diète de Francfort le crédit de faire son fils roi des Romains, n'a pas celui d'obtenir cinquante mille florins par mois pour recouvrer l'Autriche. C'est une de ces contradictions qu'on rencontre souvent dans l'histoire.

Ligue de Suabe pour prévenir les guerres particulières qui déchirent l'Allemagne, et qui l'affaiblissent. Ce fut d'abord un règlement de tous les princes à la diète de Francfort, une loi comminatoire qui met au ban de l'Empire tous ceux qui attaqueront leurs voisins. Ensuite tous les gentilshommes de Suabe s'associèrent pour venger les torts. Ce fut une vraie chevalerie. Ils allaient par troupes démolir des châteaux de brigands ; ils obligèrent même le duc *George de Bavière* à ne plus persécuter ses voisins. C'était la milice du bien public : elle ne dura pas.

L'empereur

L'empereur fait avec *Mathias Huniade* un traité qu'un vaincu seul peut faire. Il lui laisse la Basse-Autriche jusqu'à ce qu'il paie au vainqueur tous les frais de la guerre ; mais faisant toujours valoir son titre de père , et se réservant le droit de succéder à son fils adoptif dans le royaume de Hongrie. 1487.

Le roi des Romains , *Maximilien* , se trouve dans les Pays-Bas attaqué à la fois par les Français et par ses sujets. Les habitans de Bruges , sur lesquels il voulait établir quelques impôts contre les lois du pays , s'avisent tout d'un coup de le mettre en prison , et l'y tiennent quatre mois ; ils ne lui rendirent sa liberté qu'à condition qu'il ferait sortir le peu de troupes allemandes qu'il avait avec lui , et qu'il ferait la paix avec la France. 1488.

Comment se peut-il faire que le ministère du jeune *Charles VIII* , roi de France , ne profitât pas d'une si heureuse conjoncture ! Le ministère alors était faible.

Maximilien épouse secrètement en secondes noces , par procureur , la duchesse *Anne de Bretagne*. S'il l'eût épousée en effet , et qu'il en eût eu des enfans , la maison d'Autriche pressait la France par les deux bouts. Elle l'entourait à la fois par la Franche-Comté , l'Alsace , la Bretagne , et les Pays-Bas. 1489.

1490. *Mathias Corvin Huniade* étant mort , il faut voir si l'empereur *Frédéric*, son père adoptif, lui succédera en vertu des traités. *Frédéric* donne son droit à *Maximilien* son fils.

Mais *Béatrix*, veuve du dernier roi, fait jurer aux états qu'ils reconnaîtront celui qu'elle épousera ; elle se remarie aussitôt à *Ladislas Jagellon*, roi de Bohême ; et les Hongrois le couronnent.

Maximilien reprend du moins la Basse-Autriche , et porte la guerre en Hongrie.

1491. On renouvelle entre *Ladislas Jagellon* et *Maximilien* ce même traité que *Frédéric III* avait fait avec *Mathias*. *Maximilien* est reconnu héritier présomptif de *Ladislas Jagellon*, en Hongrie et en Bohême.

La destinée préparait ainsi de loin la Hongrie à obéir à la maison d'Autriche.

L'empereur dans ce temps de prospérité fait un acte de vigueur ; il met au ban de l'Empire *Albert de Bavière* duc de Munich, son gendre. C'est une chose étonnante que le nombre des princes de cette maison auxquels on a fait ce traitement. De quoi s'agissait-il ? d'une donation du Tirol, faite solennellement à ce duc de Bavière par *Sigismond d'Autriche* ; et cette donation ou vente secrète était regardée comme la dot de sa femme *Cunégonde*, propre fille de l'empereur *Frédéric III*.

L'empereur prétendait que le Tirol ne pouvait pas s'aliéner : tout l'Empire était partagé sur cette question, preuve indubitable qu'il n'y avait point de lois claires ; et c'est en effet ce qui manque le plus aux hommes.

Le ban de l'Empire, dans un tel cas, n'est qu'une déclaration de guerre ; mais on s'accommoda bientôt. Le Tirol resta à la maison d'Autriche : on fait quelques compensations à la Bavière, et le duc de Bavière rend Ratisbonne dont il s'était emparé depuis peu.

Ratisbonne était une ville impériale. Le duc de Bavière, fondé sur ses anciens droits, l'avait mise au rang de ses Etats ; elle est de nouveau déclarée ville impériale ; il resta seulement aux ducs de Bavière la moitié des droits de péages.

Le roi des Romains, *Maximilien*, qui com- 1492.
ptait établir paisiblement la grandeur de sa maison en mariant sa fille *Marguerite d'Autriche* à *Charles VIII*, roi de France, chez qui elle était élevée, et en épousant bientôt *Anne de Bretagne*, épousée déjà en son nom par procureur, apprend que sa femme est mariée en effet à *Charles VIII*, le 6 décembre 1491, et qu'on va lui renvoyer sa fille *Marguerite*. Les femmes ne sont plus des sujets de guerre entre les princes, mais les provinces le sont.

L'héritage de *Marie de Bourgogne* fomentait une discorde éternelle, comme l'héritage de *Mathilde* avait si long-temps troublé l'Italie.

Maximilien surprend Arras ; il conclut ensuite une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui cède la Franche-Comté en pure souveraineté, et l'Artois, le Charolais et Nogent, à condition d'hommage.

Ce n'est pas à *Maximilien* proprement qu'on cède ces pays, c'est à *Philippe*, son fils, comme représentant *Marie de Bourgogne*, sa mère.

Il faut avouer que nul roi des Romains ne commença sa carrière plus glorieusement que *Maximilien*. La victoire de Guinegaste sur les Français, l'Autriche reconquise, Arras prise et l'Artois gagné d'un coup de plume, le couvraient de gloire.

1493. *Frédéric III* meurt, le 19 août, âgé de soixante-dix-huit ans ; il en régna cinquante-trois. Nul règne d'empereur ne fut plus long ; mais ce ne fut pas le plus glorieux.

M A X I M I L I E N ,

Q U A R A N T I E M E E M P E R E U R .

VERS le temps de l'avènement de *Maximilien* à l'Empire, l'Europe commençait à prendre une face nouvelle. Les Turcs y possèdent déjà un vaste terrain : les Vénitiens, qui leur opposent à peine une barrière, conservaient encore Chypre, Candie, une partie de la Grèce, de la Dalmatie. Ils s'étendaient en Italie ; et la ville de Venise seule valait mieux que tous ses domaines. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce.

Les papes étaient redevenus souverains de Rome, mais souverains très-gênés dans cette capitale ; et la plupart des terres qu'on leur avait données, et qui avaient toujours été contestées, étaient perdues pour eux.

La maison de *Gonzague* était en possession de Mantoue, ville de la comtesse *Mathilde* ; et jamais le saint-siège n'a possédé ce fief de l'Empire. Parme et Plaifance qui ne leur avaient pas appartenu davantage, étaient entre les mains des *Sforzes* ducs de Milan. La maison d'*Este* régnait à Ferrare et à Modène. Les *Bentivoglio* avaient Bologne ; les *Bailloni*, Pérouse ; les *Polentini*, Ravenne ; les *Manfredi*, Faenza ; les

Rimario, Imola et Forli : presque tout ce qu'on appelle la Romagne et le patrimoine de *St Pierre* était possédé par des seigneurs particuliers, dont la plupart avaient obtenu aisément des diplomes de vicaires de l'Empire.

Les *Sforzes* depuis cinquante ans n'avaient pas même daigné prendre ce titre. Florence en avait un plus beau, celui de *libre*, sous l'administration, non sous la puissance des *Médicis*.

L'Etat de Savoie encore très-refferré, manquant d'argent et de commerce, était alors bien moins considéré que les Suisses.

Si des Alpes on jette la vue sur la France, on la voit commencer à renaître. Ses membres long-temps séparés se réunissent et font un corps puissant.

Le mariage d'*Anne de Bretagne* avec *Charles VIII* achève de fortifier ce royaume, accru sous *Louis XI* de la Bourgogne et de la Provence. Elle n'avait influé en rien dans l'Europe depuis la décadence de la race de *Charlemagne*.

L'Espagne, encore plus malheureuse qu'elle, pendant sept cents années, reprenait en même temps une vie nouvelle. *Isabelle* et *Ferdinand* venaient d'arracher aux Maures le royaume de Grenade, et portaient leurs vues sur Naples et Sicile.

Le Portugal a été occupé d'une entreprise et d'une gloire inouïe jusqu'alors. Il commençait à ouvrir une nouvelle route au commerce

du monde, en apprenant aux hommes à pénétrer aux Indes par l'Océan. Voilà les sources de tous les grands événemens qui ont depuis agité l'Europe entière.

Les Turcs, sous *Bajazet II*, moins terribles ^{1494.} que sous *Mahomet*, ne laissent pas de l'être encore. Ils font des incursions en Hongrie, et sur les terres de la maison d'Autriche ; mais ce ne sont que quelques vagues qui battent les rivages après une grande tempête. *Maximilien* va rassurer la Croatie & la Carniole.

Il épouse à Inspruck la nièce de *Ludovic Sforze*, ou *Louis le Maure*, usurpateur de Milan, empoisonneur de son pupille, héritier naturel. Ce n'était pas d'ailleurs une maison où la noblesse du sang pût illustrer les crimes. L'argent seul fit le mariage. *Maximilien* prit à la fois *Blanche de Sforze*, et donna l'investiture du Milanais à *Louis le maure*. L'Allemagne en fut indignée.

Dans le même temps, ce *Louis le maure* appelle aussi *Charles VIII* en Italie, et lui donne encore de l'argent. Un duc de Milan foudroyer à la fois un empereur et un roi de France !

Il les trompe tous deux. Il croit qu'il pourra partager avec *Charles VIII* la conquête de Naples, et il veut que pendant que *Charles VIII* fera en Italie, l'empereur tombe sur la France.

Ce commencement du seizième siècle est fameux par les intrigues les plus profondes, par les perfidies les plus noires. C'était un temps de crise pour l'Europe, et surtout pour l'Italie, où plusieurs petits princes voulaient regagner par le crime ce qui leur manquait en pouvoir.

1495. Nouvelle chambre impériale établie à Francfort. Le comte de Hohenzollern, aîné de la maison de Brandebourg, en est le premier président. C'est cette même chambre qui fut depuis transférée à Worms, à Nuremberg, à Augsbourg, à Ratisbonne, à Spire, et enfin à Vetzlar, où elle a des procès à juger qui durent depuis sa fondation.

Virtemberg érigé en duché.

Grande dispute pour savoir si le duché de Lorraine est un fief de l'Empire. Le duc René fait hommage et serment de fidélité comme duc de Lorraine et de Bar, en protestant qu'il ne relève que pour quelques fiefs. Qui doit avoir plus de poids, ou l'hommage ou la protestation ?

Pendant que *Charles VIII*, appelé en Italie par *Louis le maure* et par le pape *Alexandre IV*, traverse rapidement toute l'Italie en conquérant, et se rend maître du royaume de Naples sur un bâtard de la maison d'Arragon, ce même *Louis le maure*, ce même pape *Alexandre IV*, s'unissent avec *Maximilien* et les Vénitiens pour l'en

chasser. *Charles VIII* devait s'y attendre : il paraissait trop redoutable , et ne l'était pas assez.

Maximilien va en Italie dès que *Charles VIII* 1496. en est chassé. Il y trouve ce qu'on y a toujours vu , la haine contre les Français et contre les Allemands , la défiance et la division entre les puissances. Mais ce qui est à remarquer , c'est qu'il y arrive le plus faible. Il n'a que mille chevaux , et quatre ou cinq mille landskenets : il paraissait le pensionnaire de *Louis le maure*. Il écrit au duc de Savoie , au marquis de Saluces , au duc de Modène , feudataires de l'Empire , de venir le trouver et d'assister à son couronnement à Pavie. Tous ces seigneurs le refusent ; tous lui font sentir qu'il est venu trop mal accompagné ; et que l'Italie se croit indépendante.

Etait-ce la faute des empereurs , s'ils avaient en Italie si peu de crédit ? il paraît que non. Les princes , les diètes d'Allemagne ne leur fournissaient presque point de subsides. Ils tiraient peu de chose de leurs domaines. Les Pays-Bas n'appartenaient pas à *Maximilien* , mais à son fils. Le voyage d'Italie était ruineux.

Le droit féodal cause toujours des troubles. 1497.
Une diète de Worms ayant ordonné une taxe légère pour les besoins de l'Empire , la Frise

ne veut point payer cette taxe. Elle prétend toujours n'être point fief de l'Empire. *Maximilien* y envoie le duc de Saxe en qualité de gouverneur, pour réduire les Frisons, peuple pauvre et amoureux de sa liberté, reste (du moins en partie) des anciens Saxons qui avaient combattu *Charlemagne*. Ils se défendirent, mais non pas si heureusement que les Suisses.

1498. *Charles VIII* venait de mourir; et malgré les trêves, malgré les traités, *Maximilien* fait une irruption du côté de la Bourgogne; irruption inutile, après laquelle on fait encore de nouvelles trêves. *Maximilien* persistait toujours à réclamer pour son fils, *Philippe le beau*, toute la succession de *Marie de Bourgogne*.

Louis XII rend plusieurs places à ce jeune prince, qui prête hommage-lige au chancelier de France dans Arras, pour le Charolais, l'Artois et la Flandre; et l'on convient de part et d'autre qu'on se rapportera, pour le duché de Bourgogne, à la décision du parlement de Paris.

Maximilien négocie avec les Suisses, qu'on regardait comme invincibles chez eux.

Les dix cantons alliés font une ligue avec les Grisons. *Maximilien* espère les regagner par la douceur. Il leur écrit une lettre flatteuse. Les Suisses, dans leur assemblée de Zurich, s'écrient, *point de confiance en Maximilien*.

Les Autrichiens attaquent les Grisons. Les 1499.
SuisseS défont les Autrichiens , et soutiennent non-seulement leur liberté , mais celle de leurs alliés. Les Autrichiens sont encore défaits dans trois combats.

L'empereur fait enfin la paix avec les dix cantons comme avec un peuple libre.

La ville impériale de Bâle , Schaffouse , 1500.
Appenzel , entrent dans l'union suisse , laquelle est composée de treize cantons.

Conseil aulique projeté par *Maximilien*. C'est une image de l'ancien tribunal qui accompagnait autrefois les empereurs. Cette chambre est approuvée des états de l'Empire dans la diète d'Augsbourg. Il est libre d'y porter les causes , ainsi qu'à la chambre impériale : mais le conseil aulique ayant plus de pouvoir , fait mieux exécuter des arrêts , et devient un des grands soutiens de la puissance impériale. Cette chambre ne prit sa forme qu'en 1512.

L'Empire est divisé en dix cercles. Les terres électorales y sont comprises , ainsi que tout le reste de l'Empire. Et ce règlement n'eut encore force de loi que douze ans après , à la diète de Cologne.

Les directeurs de ces dix cercles sont d'abord nommés par l'empereur. Le cercle de Bourgogne , qui comprenait toutes les terres , et même toutes les prétentions de *Philippe d'Autriche* , est

dans les commencemens un cercle électif comme les neuf autres.

Naissance de *Charles-Quint* dans la ville de Gand , le 24 février , jour de *S^t Mathias* , ce qu'on a remarqué parce que ce jour lui fut toujours depuis favorable. Il eut d'abord le nom de duc de Luxembourg.

Dans la même année , la fortune de cet enfant se déclare. *Dom Michel* infant d'Espagne meurt , et l'infante *Jeanne* , mère du jeune prince , devient l'héritière présomptive de la monarchie.

C'est dans ce temps qu'on découvrait un nouveau monde , dont *Charles-Quint* devait un jour recueillir les fruits.

1501. *Maximilien* avait été vassal de la France pour une partie de la succession de Bourgogne. *Louis XII* demande d'être le sien pour le Milanais. Il venait de conquérir cette province sur *Louis le maure* , oncle et feudataire de l'empereur , sans que *Maximilien* eût paru s'inquiéter de la destinée d'un pays si cher à tous ses prédécesseurs.

Louis XII avait aussi conquis et partagé le royaume de Naples avec *Ferdinand* roi d'Arragon , sans que *Maximilien* s'en fût inquiété davantage.

Maximilien promet l'investiture de Milan , à condition que madame *Claude* , fille de *Louis XII*

et d'Anne de Bretagne, épousera le jeune Charles de Luxembourg. Il veut déclarer le Milanais fief féminin : il n'y a certainement ni fief féminin ni fief masculin par leur nature. Tout cela dépend de l'usage insensiblement établi, qu'une fille hérite ou n'hérite pas.

Louis XII devait bien regarder en effet le Milanais comme un fief féminin, puisqu'il n'y avait prétendu que par le droit de son aïeule Valentine Visconti.

Maximilien voulait qu'un jour le Milanais et la Bretagne dussent passer à son petit-fils : en ce cas, Louis XII n'eût vaincu et ne se fût marié que pour la maison d'Autriche.

L'archiduc Philippe et sa femme Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, vont se faire reconnaître héritiers du royaume d'Espagne. Philippe y prend le titre de prince des Asturies.

Maximilien ne voit que des grandeurs réelles pour sa postérité, et n'a guère que des titres pour lui-même ; car il n'a qu'une ombre de pouvoir en Italie, et la préséance en Allemagne. Ce n'est qu'à force de politique qu'il peut exécuter les moindres desseins.

Il tente de faire un électorat de l'Autriche : 1503.
il n'en peut venir à bout.

Les électeurs conviennent de s'assembler tous les deux ans pour maintenir leurs privilèges.

L'extinction des grands fiefs en France réveillait en Allemagne l'attention des princes.

Les papes commençaient à former une puissance temporelle, et *Maximilien* les laissait agir.

Urbin, Camerino, et quelques autres territoires, venaient d'être ravés à leurs nouveaux maîtres par un des bâtards du pape *Alexandre VI*. C'est ce fameux *César Borgia*, diacre, archevêque, prince séculier; il employa, pour envahir sept ou huit petites villes, plus d'art que les *Alexandre*, les *Gengis* et les *Tamerlan* n'en mirent à conquérir l'Asie. Son père le pape et lui réussirent par l'empoisonnement et le meurtre; et le bon roi *Louis XII* avait été long-temps lié avec ces deux hommes sanguinaires, parce qu'il avait besoin d'eux. Pour l'empereur, il semblait alors perdre de vue toute l'Italie.

La ville de Lubeck déclare la guerre au Danemarck. Il semblait que Lubeck voulût alors être dans le Nord ce que Venise était dans la mer adriatique. Comme il y avait beaucoup de troubles en Suède et en Danemarck, Lubeck ne fut pas écrasée.

1504. Les querelles du Danemarck et de la Suède n'appartiennent pas à l'histoire de l'Empire; mais il ne faut pas oublier que les Suédois ayant élu un administrateur, et que le roi de Danemarck, *Jean*, ne le trouvant pas bon, et ayant condamné les sénateurs de Suède comme

rebelles et parjures, envoya la sentence à l'empereur pour la faire confirmer.

Ce roi *Jean* avait été élu roi de Danemarck, de Suède et de Norvège ; et cependant il a besoin qu'un empereur, qui n'était pas puissant, approuve et confirme la sentence. C'est que le roi *Jean*, avec les trois couronnes, n'était pas puissant lui-même, et surtout en Suède dont il avait été chassé. Mais ces déférences dont on voit de temps en temps des exemples, marquent le respect qu'on avait toujours pour l'Empire. On s'adressait à lui quand on croyait en avoir besoin ; comme on s'adressa souvent au saint-siège pour fortifier des droits incertains. *Maximilien* ne manqua pas de faire valoir, au moins par des rescrits, l'autorité qu'on lui attribuait. Il manda aux états de Suède qu'ils eussent à obéir, qu'autrement il procéderait contre eux selon les droits de l'Empire.

Cette année vit naître une guerre civile entre la branche palatine et celle qui possède la Bavière. La branche palatine est condamnée d'abord dans une diète à Augsbourg. Cependant on n'en fait pas moins la guerre : triste constitution d'un Etat, quand les lois sont sans force. La branche palatine perd dans cette guerre plus d'un territoire.

On conclut à Blois un traité singulier entre les ambassadeurs de *Maximilien*, et son fils

Philippe d'une part , et le cardinal d'*Amboise* de l'autre , au nom de *Louis XII*.

Ce traité confirme l'alliance avec la maison d'Autriche ; alliance par laquelle *Louis XII* devait à la vérité être investi du duché de Milan , mais par laquelle , si *Louis XII* rompait le mariage de madame *Claude* avec l'archiduc *Charles de Luxembourg* , le prince aurait en dédommagement le duché de Bourgogne , le Milanais et le comté d'Asti ; comme aussi , en cas que la rupture vînt de la part de *Maximilien* ou de *Philippe* , prince d'Espagne , père du jeune archiduc , la maison d'Autriche céderait non-seulement ses prétentions sur le duché de Bourgogne , mais aussi l'Artois et le Charolais , et d'autres domaines. On a peine à croire qu'un tel traité fût sérieux. Si *Louis XII* mariait la princesse , il perdait la Bretagne ; s'il rompait le mariage , il perdait la Bourgogne. On ne pouvait excuser de telles promesses que par le dessein de ne les pas tenir. C'était sauver une imprudence par une honte. (2)

(2) *Anne de Bretagne* , femme de *Louis XII* , avait conservé de l'amitié pour *Maximilien* , qui l'avait défendue contre la France. Elle haïssait le comte d'*Angoulême* et sa mère ; et les conseillers bretons auraient voulu empêcher l'union de la Bretagne à la France , sachant bien qu'ils défendraient plus aisément les privilèges de la province , ou plutôt ceux de la noblesse , contre les rois d'Espagne que contre les rois de France. La faiblesse de *Louis XII* pour sa femme fut la seule cause de ce traité , que la politique fit violer bientôt.

La

La reine de Castille , *Isabelle* , meurt. Son 1505.
testament déshérite son gendre *Philippe* , père
de *Charles de Luxembourg* , et *Charles* ne doit
régner qu'à l'âge de vingt ans ; c'était pour
conserver à *Ferdinand d'Arragon* , son mari , le
royaume de Castille.

La mère de *Charles de Luxembourg* , *Jeanne* ,
fille d'*Isabelle* , héritière de la Castille , fut ,
comme on fait , surnommée *Jeanne la folle*. Elle
mérita dès-lors ce titre. Un ambassadeur d'Ar-
ragon vint à Bruxelles , et l'engagea à signer le
testament de sa mère.

Accord entre *Ferdinand d'Arragon* et *Philippe*. 1506.
Celui-ci consent à régner en commun avec sa
femme et *Ferdinand* ; on mettra le nom de
Ferdinand le premier dans les actes publics ,
ensuite le nom de *Jeanne* , et puis celui de
Philippe ; manière sùre de brouiller bientôt
trois personnes , aussi le furent-elles.

Les états de la France , d'intelligence avec
Louis XII et avec le cardinal d'*Amboise* , s'oppo-
sent au traité qui donnait madame *Claude* et
la Bretagne à la maison d'Autriche. On fait
épouser cette princesse à l'héritier présomptif de
la couronne , le comte d'Angoulême , depuis
François I. *Charles VIII* avait eu la femme
de *Maximilien* ; *François I* eut celle de *Charles-*
Quint.

Pendant qu'on fait tant de traités en-deçà des Alpes, que *Philippe* et *Jeanne* vont en Espagne, que *Maximilien* se ménage par-tout, et épie toujours l'héritage de la Hongrie, les papes poursuivent leur nouveau dessein de se faire une grande souveraineté par la force des armes. Les excommunications étaient des armes trop usées. Le pape *Alexandre VI* avait commencé; *Jules II* achève : il prend Bologne sur les *Bentivoglio*; et c'est *Louis XII*, ou plutôt le cardinal d'*Amboise* qui l'assiste dans cette entreprise. Il avait déjà réuni au domaine du saint-siège ce que *César Borgia* avait pris pour lui. *Alexandre VI* n'avait en effet agi que pour son fils; mais *Jules II* conquérait pour Rome.

Le roi titulaire d'Espagne, *Philippe*, meurt à Burgos. Il nomme en mourant *Louis XII* tuteur de son fils *Charles*. Ce testament n'est fondé que sur la haine qu'il avait pour *Ferdinand*, son beau-père; et malgré la rupture du mariage de madame *Claude*, il croyait *Louis XII* beaucoup plus honnête homme que son beau-père, *Ferdinand le catholique*, monarque très-religieux, mais très-perfide, qui avait trompé tout le monde, surtout ses parens, et particulièrement son gendre.

1507. Chose étrange ! les Pays-Bas, dans cette minorité de *Charles*, ne veulent point reconnaître l'empereur *Maximilien* pour régent. Ils

difent que *Charles* est français, parce qu'il est né à Gand, capitale de la Flandre, dont son père a fait hommage au roi de France. Sur ce prétexte, les dix-sept provinces se gouvernent elles-mêmes pendant dix-huit mois, sans que *Maximilien* puisse empêcher cet affront. Il n'y avait point alors de pays plus libre sous des maîtres que les Pays-Bas. Il s'en fallait beaucoup que l'Angleterre fût parvenue à ce degré de liberté.

Une guerre contre la maison de Gueldre, 1508. chassée depuis long-temps de ses États, et qui en ayant recouvré une partie, combattait toujours pour l'autre, engage enfin les états à déferer la régence à *Maximilien*; et *Marguerite d'Autriche*, fille chérie de *Maximilien*, en est déclarée gouvernante.

Maximilien veut enfin essayer si en se faisant couronner à Rome, il pourra reprendre quelque crédit en Italie. L'entreprise était difficile. Les Vénitiens, devenus plus puissans que jamais, lui déclarent hautement qu'ils l'empêcheront de pénétrer en Italie, s'il y arrive avec une escorte trop grande. Le gouverneur de Milan pour *Louis XII* se joint aux Vénitiens. Le pape *Jules II* lui fait dire qu'il lui accorde le titre d'empereur, mais qu'il ne lui conseille pas d'aller à Rome.

Il s'avance jusqu'à Vérone, malgré les Vénitiens qui n'avaient pas assez tôt gardé les passages. Ils lui tiennent parole, & le forcent à rebrouffer à Inspruck.

Le fameux *Alviano*, général des Vénitiens, défait entièrement la petite armée de l'empereur vers le Trentin. Les Vénitiens s'emparent de presque toute cette province; et leur flotte prend Trieste, Capo-d'Istria, et d'autres villes. L'*Alviano* rentre en triomphe dans Venise.

Maximilien alors, pour toute ressource, enjoint par une lettre circulaire à tous les états de l'Empire de lui donner le titre d'*empereur romain élu*, titre que ses successeurs ont toujours pris depuis à leur avènement. L'usage auparavant n'accordait le nom d'empereur qu'à ceux qui avaient été couronnés à Rome.

1509. Il s'en fallait bien alors que l'Empire existât dans l'Italie. Il n'y avait plus que deux grandes puissances avec beaucoup de petites. *Louis XII*, d'un côté, maître du Milanais et de Gènes, et ayant une communication libre par la Provence, menaçait le royaume de Naples imprudemment partagé auparavant avec *Ferdinand d'Arragon*, qui prit tout pour lui avec la perfidie qu'on nomme politique. L'autre puissance nouvelle était Venise, rempart de la chrétienté contre les infidèles; rempart à la vérité éboulé en cent endroits, mais résistant encore par les

villes qui lui restaient en Grèce, par les îles de Candie, de Chypre, par la Dalmatie. D'ailleurs elle n'était pas toujours en guerre avec l'empire ottoman; et elle gagnait beaucoup plus avec les Turcs par son commerce, qu'elle n'avait perdu dans ses possessions.

Son domaine en terre ferme commençait à être quelque chose. Les Vénitiens s'étaient emparés, après la mort d'*Alexandre VI*, de Faenza, de Rimini, de Cesène, de quelques territoires du Ferrarois et du duché d'Urbin. Ils avaient Ravenne; ils justifiaient la plupart de ces acquisitions, parce qu'ayant aidé les maisons dépossédées par *Alexandre VI* à reprendre leurs domaines, ils en avaient eu ces territoires pour récompense.

Ces républicains possédaient depuis longtemps Padoue, Vérone, Vicence, la marche Trévifane, le Frioul. Ils avaient vers le Milanais Bresse et Bergame. *François Sforze* leur avait donné Crème: *Louis XII* leur avait cédé Crémone et la Guiara d'Adda.

Tout cela ne composait pas dans l'Italie un État si formidable que l'Europe dût y craindre les Vénitiens comme des conquérans. La vraie puissance de Venise était dans le trésor de Saint-Marc. Il y avait alors de quoi foudroyer l'empereur et le roi de France.

Au mois d'avril 1509, *Louis XII* marche contre les Vénitiens ses anciens alliés, à la tête

d'une gendarmerie qui allait à quinze mille chevaux, douze mille hommes d'infanterie française, et huit mille suisses. L'empereur avance contre eux du côté de l'Istrie et du Frioul. *Jules II*, premier pape guerrier, entre à la tête de dix mille hommes dans les villes de la Romagne.

Ferdinand d'Arragon, comme roi de Naples, se déclare aussi contre les Vénitiens, parce qu'ils avaient quelques ports dans le royaume de Naples pour sûreté de l'argent qu'ils avaient prêté autrefois.

Le roi de Hongrie se déclarait aussi, espérant avoir la Dalmatie. Le duc de Savoie mettait la main à cette entreprise à cause de ses prétentions sur le royaume de Chypre. Le duc de Ferrare, vassal du saint-siège, en était aussi. Enfin, hors le grand Turc, tout le continent de l'Europe veut accabler à la fois les Vénitiens.

Le pape *Jules II* avait été le premier moteur de cette singulière ligue des forts contre les faibles, si connue par le nom de *Ligue de Cambrai* : et lui, qui aurait voulu fermer pour jamais l'Italie aux étrangers, en inondait ce pays.

Louis XII a le malheur de battre les Vénitiens à la journée de Guiara d'Adda d'une manière complète. Cela n'était pas bien difficile.

Les armées mercenaires de Venise pouvaient bien tenir contre les autres *Condottieri* d'Italie, mais non pas contre la gendarmerie française.

Le malheur de *Louis XII* en battant les Vénitiens, était de travailler pour l'empereur. Maître de Gènes et de Milan, il ne tenait qu'à lui de donner la main aux Vénitiens pour fermer à jamais l'entrée de l'Italie aux Allemands.

La crainte de la puissance de Venise était mal fondée. Venise n'était que riche ; et il fallait fermer les yeux pour ne pas voir que les nouvelles routes de commerce par le cap de Bonne-Espérance & par les mers de l'Amérique, allaient tarir les sources de la puissance vénitienne.

Louis XII pour surcroît avait encore donné cent mille écus d'or à *Maximilien*, sans lesquels cet empereur n'aurait pu marcher de son côté vers les Alpes.

Le 14 juin 1509, l'empereur donne dans la ville de Trente l'investiture du Milanais, que le cardinal d'*Amboise* reçoit pour *Louis XII*. Non-seulement l'empereur donne ce duché au roi : mais au défaut de ses héritiers il le donne au comte d'Angoulême *François I*. C'était le prix de la ruine de Venise.

Maximilien pour ce parchemin avait reçu cent soixante mille écus d'or. Tout se vendait ainsi

depuis près de trois siècles. *Louis XII* eût pu employer cet argent à s'établir en Italie : il s'en retourne en France après avoir réduit Venise presque dans ses seules lagunes.

L'empereur s'avance alors du côté du Frioul, et retire tout le fruit de la victoire des Français. Mais Venise, pendant l'absence de *Louis XII*, reprend courage : son argent lui donne de nouvelles armées. Elle fait lever à l'empereur le siège de Padoue : elle se raccommode avec *Jules II*, le promoteur de la ligue, en lui cédant tout ce qu'il demande.

Le grand dessein de *Jules II* était *di cacciare i barbari d'Italia* ; de défaire une bonne fois l'Italie des Français et des Allemands. Les papes autrefois avaient appelé ces nations pour s'appuyer tantôt de l'une tantôt de l'autre ; *Jules* voulait un nom immortel en réparant les fautes de ses prédécesseurs, en s'affermissant par lui-même, en délivrant l'Italie. *Maximilien* aurait voulu aider *Jules* à chasser les Français.

1510. *Jules II* se sert d'abord des Suisses, qu'il anime contre *Louis XII*. Il excite le vieux *Ferdinand* roi d'Arragon et de Naples. Il veut ménager la paix entre l'empereur et Venise ; et pendant ce temps-là il songe à s'emparer de Ferrare, de Bologne, de Ravenne, de Parme, de Plaifance.

Au

Au milieu de tant d'intérêts divers, une grande diète se tient à Augsbourg. On y agite si *Maximilien* accordera la paix à Venise.

On y assure la liberté de la ville de Hambourg, long-temps contestée par la maison de Danemarck.

Maximilien et *Louis XII* sont encore unis; c'est-à-dire que *Louis XII* aide l'empereur à poursuivre les Vénitiens, et que l'empereur n'aide point *Louis XII* à conserver le Milanais et Gènes dont le pape le veut chasser.

Jules II accorde enfin au roi d'Arragon, *Ferdinand*, l'investiture de Naples qu'il avait promise à *Louis XII*. *Ferdinand*, maître affermi dans Naples, n'avait pas besoin de cette cérémonie: aussi ne lui en coûta-t-il que sept mille écus de redevance, au lieu de quarante-huit mille qu'on payait auparavant au saint-siège.

Jules II déclare la guerre au roi de France. 1511.
Ce roi commençait donc à être bien peu puissant en Italie.

Le pape guerrier veut conquérir Ferrare, qui appartient à *Alfonse d'Este*, allié de la France. Il prend la Mirandole et Concordia chemin faisant, et les rend à la maison de Mirandole, mais comme fiefs du saint-siège. Ce sont de petites guerres: mais *Jules II* avait certainement plus de ressources dans l'esprit

que ses prédécesseurs , puisqu'il trouvait de quoi faire ces guerres ; et toutes les victoires des Français avaient bien peu servi , puisqu'elles ne servaient pas à mettre un frein aux entreprises du pape.

Jules II cède à l'empereur Modène dont il s'était emparé , et ne le cède que dans la crainte que les troupes qui restent au roi de France dans le Milanais n'en fassent le siège.

1512. Enfin le pape réussit à faire signer secrètement à *Maximilien* une ligue avec lui et le roi *Ferdinand* contre la France. Voilà quel fruit *Louis XII* retire de sa ligue de Cambrai et de tant d'argent donné à l'empereur.

Jules II qui voulait *cacciare i barbari d'Italia*, y introduit donc à la fois des Arragonois , des Suisses , des Allemands.

Gaston de Foix , neveu de *Louis XII*, gouverneur de Milan , jeune prince qui acquit la plus grande réputation parce qu'il se soutenait avec très-peu de forces , défait tous les alliés à la bataille de Ravenne ; mais il est tué dans sa victoire , et le fruit de la victoire est perdu , ce qui arrive presque toujours aux Français en Italie. Ils perdent le Milanais après cette célèbre journée de Ravenne qui , en d'autres temps , eût donné l'empire de l'Italie. Pavie est presque la seule place qui leur reste.

Les Suisses qui , excités par le pape , avaient servi à cette révolution , reçoivent de lui au lieu d'argent le titre de défenseurs du saint-siège.

Maximilien continue cependant la guerre contre les Vénitiens ; mais ces riches républicains se défendent et réparent chaque jour leurs premières pertes.

Le pape et l'empereur négocient sans cesse. C'est cette année que *Maximilien* fait proposer à *Jules II* de l'accepter pour son coadjuteur dans le pontificat. Il ne voyait plus d'autre manière de rétablir l'autorité impériale en Italie. C'est dans cette vue qu'il prenait quelquefois le titre de *Pontifex Maximus* , à l'exemple des empereurs romains. Sa qualité laïque n'était point une exclusion au pontificat. L'exemple récent d'*Amédée de Savoie* le justifiait. Le pape s'étant moqué de la proposition de la coadjutorerie , *Maximilien* songe à lui succéder : il gagne quelques cardinaux : il veut emprunter de l'argent pour acheter le reste des voix à la mort de *Jules* qu'il croit prochaine. Sa fameuse lettre à l'archiduchesse *Marguerite* sa fille en est un témoignage subsistant encore en original.

L'investiture du duché de Milan , qui trois ans auparavant avait coûté cent soixante mille écus d'or à *Louis XII* , est donnée à *Maximilien Sforze* à plus bas prix : au fils de ce *Louis le*

maure que *Louis XII* avait retenu dans une prison si rude, mais si juste. Les mêmes Suisses qui avaient trahi *Louis le maure* pour *Louis XII*, ramènent le fils en triomphe dans Milan.

Jules II meurt après avoir fondé la véritable grandeur des papes, la temporelle; car pour l'autre, elle diminuait tous les jours. Cette grandeur temporelle pouvait faire l'équilibre de l'Italie, et ne l'a pas fait. La faiblesse d'un gouvernement sacerdotal et le népotisme en ont été la cause.

1513. Guerre entre le Danemarck et les villes anseatiques Lubeck, Dantzick, Vismar, Riga. En voilà plus d'un exemple; on n'en verrait pas aujourd'hui. Les villes ont perdu, les princes ont gagné dans presque toute l'Europe: tant la vraie liberté est difficile à conserver.

Léon X, moins guerrier que *Jules II*, non moins entreprenant et plus artificieux sans être plus habile, forme une ligue contre *Louis XII* avec l'empereur, le roi d'Angleterre *Henri VIII* et le vieux *Ferdinand d'Arragon*. Cette ligue est conclue à Malines le 5 avril, par les soins de cette même *Marguerite d'Autriche* gouvernante des Pays-Bas, qui avait fait la ligue de Cambrai.

L'empereur doit s'emparer de la Bourgogne; le pape, de la Provence; le roi d'Angleterre, de la Normandie; le roi d'Arragon, de la

Guienne. Il venait d'usurper la Navarre sur *Jean d'Albret* avec une bulle du pape, secondée d'une armée. Ainsi les papes toujours faibles donnaient les royaumes au plus fort : ainsi la rapacité se servit toujours des mains de la religion.

Alors *Louis XII* s'unit à ces mêmes Vénitiens qu'il avait perdus avec tant d'imprudence. La ligue du pape se dissipe presque aussitôt que formée. *Maximilien* tire seulement de l'argent de *Henri VIII* : c'était tout ce qu'il voulait. Que de faiblesse, que de tromperies, que de cruautés, que d'inconstance, que de rapacité dans presque toutes ces grandes affaires !

Louis XII fait une vaine tentative pour reprendre le Milanais. *La Trimouille* y marche avec peu de forces. Il est défait à Novarre par les Suisses. On craignait alors que les Suisses ne prissent le Milanais pour eux-mêmes. Milan, Gènes, sont perdues pour la France, aussi-bien que Naples.

Les Vénitiens, qui avaient eu dans *Louis XII* un ennemi si mal-avisé et si terrible, n'ont plus en lui qu'un allié inutile. Les Espagnols de Naples se déclarent contre eux. Ils battent leur fameux général *l'Alviano*, comme *Louis XII* l'avait battu.

De tous les princes qui ont signé la ligue de Malines contre la France, *Henri VIII*

d'Angleterre est le seul qui tienne sa parole. Il s'embarque avec les préparatifs et l'espérance des *Edouard III* et des *Henri V*. *Maximilien* qui avait promis une armée suit le roi d'Angleterre en volontaire, et *Henri VIII* donne une solde de cent écus par jour au successeur des césars, qui avait voulu être pape. Il assiste à une victoire que remporte *Henri* à la nouvelle journée de Guinegate, nommée *la journée des éperons*, dans le même lieu où lui-même avait gagné une bataille dans sa jeunesse.

Maximilien se fait donner ensuite une somme plus considérable : il reçoit deux cents mille écus pour faire en effet la guerre.

La France ainsi attaquée par un jeune roi riche et puissant, était en grand danger après la perte de ses trésors et de ses hommes en Italie.

Maximilien emploie du moins une partie de l'argent de *Henri* à faire attaquer la Bourgogne par les Suisses. *Ulric*, duc de Virtemberg, y amène de la cavalerie allemande. Dijon est assiégé. *Louis XII* allait encore perdre la Bourgogne après le Milanais, et toujours par la main des suisses, que *la Trimouille* ne put éloigner qu'en leur promettant quatre cents mille écus au nom du roi son maître. Quelles sont donc les vicissitudes du monde, et que ne doit-on pas espérer et craindre puisqu'on voit

les Suisses , encore fumans de tant de sang répandu pour soutenir leur liberté contre la maison d'Autriche, s'armer en faveur de cette maison , et qu'on verra les Hollandais agir de même !

Maximilien secondé des Espagnols entretient 1514.
 toujours un reste de guerre contre les Vénitiens. C'est tout ce qui reste alors de la ligue de Cambrai : elle avait changé de principe et d'objet ; les Français avaient été d'abord les héros de cette ligue , et en furent enfin les victimes.

Louis XII, chassé d'Italie , menacé par *Ferdinand d'Arragon* , battu et rançonné par les Suisses , vaincu par *Henri VIII d'Angleterre* qui faisait revivre les droits de ses ancêtres sur la France , n'a d'autre ressource que d'accepter *Marie*, sœur de *Henri VIII*, pour sa seconde femme.

Cette *Marie* avait été promise à *Charles de Luxembourg*. C'était le sort de la maison de France d'enlever toutes les femmes promises à la maison d'Autriche.

Le grand but de *Maximilien* est toujours 1515.
 d'établir sa maison. Il conclut le mariage de *Louis*, prince de Hongrie et de Bohême , avec sa petite-fille *Marie d'Autriche* ; et celui de la princesse *Anne de Hongrie* , avec l'un de ses

deux petits-fils *Charles* ou *Ferdinand*, qui furent depuis empereurs l'un après l'autre.

C'est le premier contrat par lequel une fille ait été promise à un mari ou à un autre au choix des parens. *Maximilien* n'oublie pas dans ce contrat que sa maison doit hériter de la Hongrie, selon les anciennes conventions avec la maison de Hongrie et de Bohême. Cependant ces deux royaumes étaient toujours électifs ; ce qui ne s'accorde avec ces conventions que parce qu'on espère que les suffrages de la nation seconderont la puissance autrichienne.

Charles, déclaré majeur à l'âge de quinze ans commencés, rend hommage au roi de France, *François I*, pour la Flandre, l'Artois et le Charolois. *Henri de Nassau* prête serment au nom de *Charles*.

Nouveau mariage proposé encore à l'archiduc *Charles*. *François I* lui promet madame *René* sa belle-sœur. Mais cette apparence d'union couvrirait une éternelle discorde.

Le duché de Milan est encore l'objet de l'ambition de *François I* comme de *Louis XII*. Il commence, ainsi que son prédécesseur, par une alliance avec les Vénitiens et par des victoires.

Il prend, après la bataille de Marignan, tout le Milanais en une seule campagne. *Maximilien Sforze* va vivre obscurément en France avec

une pension de trente mille écus. *François I* force le pape *Léon X* à lui céder Parme et Plaisance : il lui fait promettre de rendre Modène, Reggio, au duc de Ferrare : il fait la paix avec les Suisses qu'il a vaincus ; et devient ainsi en une seule campagne l'arbitre de toute l'Italie. C'est ainsi que les Français commencent toujours.

Ferdinand le catholique, roi d'Arragon, grand-père de *Charles-Quint*, meurt le 23 janvier, après avoir préparé la grandeur de son petit-fils qu'il n'aimait pas.

Les succès de *François I* raniment *Maximilien*. Il lève des troupes dans l'Allemagne avec l'argent que *Ferdinand d'Arragon* lui a envoyé avant de mourir ; car jamais les états de l'Empire ne lui en fournissent pour ces querelles d'Italie. Alors *Léon X* rompt les traités qu'il a faits par force avec *François I*, ne tient aucune de ses paroles, ne rend à ce roi ni Modène ni Reggio ni Parme ni Plaisance ; tant les papes avaient toujours à cœur ce grand dessein d'éloigner les étrangers de l'Italie, de les détruire tous les uns par les autres, et d'acquérir par-là un droit sur la liberté italique dont ils auraient été les vengeurs : grand dessein digne de l'ancienne Rome, que la nouvelle ne pouvait accomplir.

L'empereur *Maximilien* descend par le Trentin, assiège Milan avec quinze mille suisses :

mais ce prince qui prenait toujours de l'argent et qui en manquait toujours, n'en ayant pas pour payer les Suisses, ils se mutinent. L'empereur craint d'être arrêté par eux, et s'enfuit. Voilà donc à quoi aboutit la fameuse ligue de Cambrai, à dépouiller *Louis XII*, et à faire enfuir l'empereur de crainte d'être mis en prison par les mercenaires.

Il propose au roi d'Angleterre, *Henri VIII*, de lui céder l'Empire et le duché de Milan, dans le dessein seulement d'en obtenir quelque argent. On ne pourrait croire une telle démarche, si le fait n'était attesté par une lettre de *Henri VIII*.

Autre mariage encore stipulé avec l'archiduc *Charles*, devenu roi d'Espagne. Jamais prince ne fut promis à tant de femmes avant d'en avoir une. *François I* lui donne sa fille madame *Louise*, âgée d'un an.

Ce mariage qui ne réussit pas mieux que les autres est stipulé dans le traité de Noyon. Ce traité portait que *Charles* rendrait justice à la maison de Navarre, dépouillée par *Ferdinand le catholique*, et qu'il engagerait l'empereur son grand-père à faire la paix avec les Vénitiens. Ce traité n'eut pas plus d'exécution que le mariage, quoiqu'il dût en revenir à l'empereur deux cents mille ducats que les Vénitiens devaient lui compter. *François I* devait aussi

donner à *Charles* cent mille écus par an , jusqu'à ce qu'il fût en pleine possession du royaume d'Espagne. Rien n'est plus petit ni plus bizarre. Il semble qu'on voie des joueurs qui cherchent à se tromper.

Immédiatement après ce traité , l'empereur en fait un autre avec *Charles* son petit-fils et le roi d'Angleterre contre la France.

* *Charles* passe en Espagne. Il est reconnu roi 1517. de Castille conjointement avec *Jeanne* sa mère.

Le pape *Léon X* avait deux grands projets ; 1518. celui d'armer les princes chrétiens contre les Turcs , devenus plus formidables que jamais sous le sultan *Selim II* vainqueur de l'Egypte ; l'autre était d'embellir Rome , et d'achever cette basilique de Saint-Pierre commencée par *Jules II* , et devenue en effet le plus beau monument d'architecture qu'aient jamais élevé les hommes.

Il crut qu'il lui serait permis de tirer de l'argent de la chrétienté par la vente des indulgences. Ces indulgences étaient originairement des exemptions d'impôts , accordées par les empereurs ou par les gouverneurs aux campagnes maltraitées.

Les papes et quelques évêques même avaient appliqué aux choses divines ces indulgences

temporelles , mais d'une manière toute contraire. Les indulgences des empereurs étaient des libéralités au peuple , et celles des papes étaient un impôt sur le peuple ; surtout depuis que la créance du purgatoire était généralement établie , et que le vulgaire , qui fait en tout pays au moins dix-huit parties sur vingt, croyait qu'on pouvait racheter des siècles de supplices avec un morceau de papier acheté à vil prix. Une pareille vente publique est aujourd'hui un de ces ridicules qui ne tomberaient pas dans la tête la moins sensée ; mais alors on n'en était pas plus surpris qu'on ne l'est dans l'Orient de voir des bonzes et des talapoins vendre pour une obole la remission de tous les péchés.

Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences : on les affermaît comme des droits d'entrée et de sortie. La plupart de ces comptoirs se tenaient dans des cabarets. Le prédicateur , le fermier , le distributeur , chacun y gagnait. Jusque-là tout fut paisible en Allemagne. Les augustins qui avaient été long-temps en possession de prendre cette marotte à ferme , furent jaloux des dominicains auxquels elle fut donnée : et voici la première étincelle qui embrasa l'Europe.

Le fils d'un forgeron né à Islèbe fut celui par qui commença la révolution. C'était *Martin*

Luther, moine augustin que ses supérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandise qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les augustins et les dominicains ; mais bientôt *Luther*, après avoir décrié les indulgences, examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé : les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Le vieux *Frédéric* électeur de Saxe, surnommé *le sage*, celui-là même qui, après la mort de *Maximilien*, eut le courage de refuser l'Empire, protégea *Luther* ouvertement.

Ce moine n'avait pas encore de doctrine ferme et arrêtée. Mais qui jamais en a eu ? Il se contenta dans ces commencemens de dire
 » qu'il fallait communier avec du pain ordi-
 » naire et du vin : que le péché demeurait dans
 » un enfant après le baptême : que la confession
 » auriculaire était assez inutile : que les papes
 » et les conciles ne peuvent faire des articles
 » de foi : qu'on ne peut prouver le purgatoire
 » par les livres canoniques : que les vœux
 » monastiques étaient un abus : qu'enfin tous
 » les princes devaient se réunir pour abolir les
 » moines mendiants. »

Frédéric, duc et électeur de Saxe, était, comme on l'a dit, le protecteur de *Luther* et de sa doctrine. Ce prince avait, dit-on, assez de

religion pour être chrétien, assez de raison pour voir les abus, beaucoup d'envie de les réformer, et beaucoup plus peut-être encore d'entrer en partage des biens immenses que le clergé possédait dans la Saxe. Il ne se doutait pas alors qu'il travaillait pour ses ennemis, et que le riche archevêché de Magdebourg ferait le partage de la maison de Brandebourg, déjà sa rivale.

1519. Pendant que *Luther*, cité à la diète d'Augsbourg, se retire après y avoir comparu; qu'il en appelle au futur concile, et qu'il prépare, sans le savoir, la plus grande révolution qui se soit faite en Europe dans la religion depuis l'extinction du paganisme, l'empereur *Maximilien*, déjà oublié, meurt d'un excès de melon à Inspruck, le 12 janvier.

INTERREGNE JUSQU'AU 1^{er} OCTOBRE 1520.

LES électeurs de Saxe et du palatinat gouvernent conjointement l'Empire jusqu'au jour où le futur élu fera couronné.

Le roi de France *François I*, et le roi d'Espagne *Charles d'Autriche*, briguent la couronne impériale. L'un et l'autre pouvaient faire revivre quelque ombre de l'Empire romain. Le voisinage des Turcs, devenu si redoutable, mettait les électeurs dans la nécessité dangereuse de

choisir un empereur puissant. Il importait à la chrétienté que *François* ou *Charles* fût élu; mais il importait au pape *Léon X* que ni l'un ni l'autre ne fût à portée d'être son maître. Le pape avait à craindre également dans ce temps-là *Charles*, *François*, le grand-turc, et *Luther*.

Léon X traverse, autant qu'il le peut, les deux concurrents. Sept grands princes doivent donner cette première place de l'Europe dans le temps le plus critique; et cependant on achète des voix.

Parmi ces intrigues et dans cet interrègne, les lois de l'Allemagne anciennes et nouvelles ne sont pas sans vigueur. Les Allemands donnent une grande leçon aux princes de ne pas abuser de leur pouvoir. La ligue de Suabe se rend recommandable en faisant la guerre au duc *Ulric* de Virtemberg, qui maltraitait ses vassaux.

Cette ligue de Suabe est la véritable ligue du bien public. Elle réduit le duc à s'enfuir de son Etat; mais ensuite elle vend cet Etat à vil prix à *Charles d'Autriche*. Tout se fait donc pour de l'argent! Comment *Charles*, près de parvenir à l'Empire, dépouillait-il ainsi une maison et achetait-il pour très-peu de chose le bien d'un autre?

Léon X veut gouverner despotiquement la Toscane.

Les électeurs s'affemblaient à Francfort. Est-il bien vrai qu'ils offrirent la couronne impériale à *Frédéric* surnommé *le sage*, électeur de Saxe, ce grand protecteur de *Luther*? fut-il solennellement élu? non. En quoi consiste donc son refus? en ce que sa réputation le faisait nommer par la voix publique, qu'il donna sa voix à *Charles*, et que sa recommandation entraîna enfin les suffrages.

Charles-Quint est élu d'une commune voix, le 28 juin 1519.

CHARLES-QUINT,

QUARANTE-UNIÈME EMPEREUR.

CETTE année est celle de la première capitulation dressée pour les empereurs. On se contentait auparavant du serment qu'ils faisaient à leur sacre. Un serment vague d'être juste ouvre la porte à l'injustice. Il fallait une digue plus forte contre l'abus de l'autorité d'un prince si puissant par lui-même.

Par ce contrat véritable du chef avec les membres, l'empereur promet que s'il a quelque domaine qu'il ne possède pas à bon titre, il le restituera à la première sommation des électeurs. C'est promettre beaucoup.

Des

Des auteurs considérables prétendent qu'on lui fit jurer aussi de résider toujours dans l'Allemagne; mais la capitulation porte expressément qu'il y résidera autant qu'il sera possible : exiger une chose injuste eût fourni un trop beau prétexte de ne pas exécuter ce qui était juste.

Le jour de l'élection de *Charles-Quint* est marqué par un combat entre un évêque de Hildesheim et un duc de Brunsvick dans le duché de Lunebourg. Ils se disputaient un fief; et malgré l'établissement des austrégués, de la chambre impériale, et du conseil aulique, malgré l'autorité des deux vicaires de l'Empire, on voyait tous les jours princes, évêques, barons, donner des combats sanglans pour le moindre procès. Il y avait quelques lois; mais le pouvoir coactif, qui est la première des lois, manquait à l'Allemagne.

L'électeur palatin porte en Espagne à *Charles* la nouvelle de son élection. Les grands d'Espagne se disaient alors égaux aux électeurs : les pairs de France à plus forte raison ; et les cardinaux prenaient le pas sur eux tous.

L'Espagne craint d'être province de l'Empire. *Charles* est obligé de déclarer l'Espagne indépendante. Il va en Allemagne, mais il passe auparavant en Angleterre pour se lier déjà avec *Henri VIII* contre *François I*. Il est couronné à Aix-la-chapelle, le 23 octobre 1520.

1520. Au temps de cet avènement de *Charles-Quint* à l'Empire, l'Europe prend insensiblement une nouvelle face. La puissance ottomane s'affermir sur des fondemens inébranlables dans Constantinople.

L'empereur, roi des deux Siciles et d'Espagne, paraît fait pour opposer une digue aux Turcs. Les Vénitiens craignent à la fois le sultan et l'empereur.

Le pape *Léon X* est maître d'un petit Etat, et sent déjà que la moitié de l'Europe va échapper à son autorité spirituelle. Car dès l'an 1520, depuis le fond du Nord jusqu'à la France les esprits étaient soulevés et contre les abus de l'Eglise romaine et contre ses lois.

François I roi de France, plus brave chevalier que grand prince, avait plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser *Charles-Quint*. Comment eût-il pu à armes et à prudence égales l'emporter sur un empereur roi d'Espagne et de Naples, souverain des Pays-Bas, dont les frontières allaient jusqu'aux portes d'Amiens, et qui commençait à recevoir déjà dans ses ports d'Espagne les trésors d'un nouveau monde?

Henri VIII, roi d'Angleterre, prétendait d'abord tenir la balance entre *Charles-Quint* et *François I*. Grand exemple de ce que pouvait le courage anglais, soutenu déjà des richesses du commerce.

On peut observer dans ce tableau de l'Europe que *Henri VIII*, l'un des principaux personnages, était un des plus grands fléaux qu'ait éprouvés la terre ; despotique avec brutalité, furieux dans sa colère, barbare dans ses amours, meurtrier de ses femmes, tyran capricieux dans l'Etat et dans la religion. Cependant il mourut dans son lit ; et *Marie Stuart* qui n'avait qu'une faiblesse criminelle, et *Charles I* qui n'eut à se reprocher que sa bonté, sont morts sur l'échafaud.

Un roi plus méchant encore que *Henri VIII*, c'est *Christiern II*, naguère réunissant sous son pouvoir le Danemarck, la Norvège et la Suède, montre toujours souillé de sang, surnommé *le Néron du Nord*, puni à la fin de tous ses crimes quoique beau-frère de *Charles-Quint*, détrôné et mort en prison dans une vieille abbaye abhorrée et méprisée.

Voilà à peu-près les principaux princes chrétiens qui figuraient en Europe quand *Charles-Quint* prit les rênes de l'Empire.

L'Italie fut plus brillante alors par les beaux arts qu'elle ne l'a jamais été ; mais jamais on ne la vit plus loin du grand but que s'était proposé *Jules II*, *di cacciare i barbari d'Italia*.

Les puissances de l'Europe étaient presque toujours en guerre : mais heureusement pour les peuples les petites armées qu'on levait pour

un temps retournaient ensuite cultiver les campagnes ; et au milieu des guerres les plus acharnées il n'y avait pas dans l'Europe la cinquième partie des soldats qu'on voit aujourd'hui dans la plus profonde paix. On ne connaissait point cet effort continuel et funeste qui consume toute la substance d'un gouvernement dans l'entretien de ces armées nombreuses toujours subsistantes, qui, en temps de paix, ne peuvent être employées que contre les peuples, et qui un jour pourront être funestes à leurs maîtres.

La gendarmerie faisait toujours la principale force des armées chrétiennes : les fantassins étaient méprisés ; c'est pourquoi les Allemands les appelaient *Lands-Knechte*, valets de terre. La milice des janissaires était la seule infanterie redoutable.

Les rois de France se servaient presque toujours d'une infanterie étrangère ; les Suisses ne faisaient encore usage de leur liberté que pour vendre leur sang, et d'ordinaire celui qui avait le plus de suisses dans son armée se croyait sûr de la victoire. Ils eurent au moins cette réputation jusqu'à la bataille de Marignan, que *François I* gagna contre eux avec sa gendarmerie quand il voulut pour la première fois descendre en Italie.

L'art de la guerre fut plus approfondi sous *Charles-Quint* qu'il ne l'avait été encore. Ses

grands succès , le progrès des beaux arts en Italie, le changement de religion dans la moitié de l'Europe, le commerce des grandes Indes par l'Océan, la conquête du Mexique et du Pérou, rendent ce siècle éternellement mémorable.

Diète de Worms, fameuse par le rétablissement de la chambre impériale qui ne subsistait plus que de nom. 1521.

Charles-Quint établit deux vicaires, non pas de l'Empire, mais de l'empereur. Les vicaires nés de l'Empire sont Saxe et Palatin ; et leurs arrêts sont irrévocables. Les vicaires de l'empereur sont des régens qui rendent compte au souverain. Ces régens furent son frère *Ferdinand*, auquel il avait cédé ses Etats d'Autriche, le comte palatin et vingt-deux affeuteurs.

Cette diète ordonne que les ducs de Brunsvick et de Lunebourg d'un côté, et les évêques d'Hildesheim et de Minden de l'autre, qui se faisaient la guerre, comparaitront ; ils méprisent cet arrêt : on les met au ban de l'Empire, et ils méprisent ce ban. La guerre continue entre eux. La puissance de *Charles-Quint* n'est pas encore assez grande pour donner de la force aux lois. Deux évêques armés et rebelles n'indisposent pas médiocrement les esprits contre l'Eglise et contre les biens de l'Eglise.

Luther vient à cette diète avec un faufconduit de l'empereur ; il ne craignait pas le sort de *Jean Hus* : les prêtres n'étaient pas les

plus forts à la diète. On confère avec lui sans trop s'entendre ; on ne convient de rien ; on le laisse paisiblement retourner en Saxe détruire la religion romaine. Le 6 mai , l'empereur donne un édit contre *Luther* absent , et ordonne , sous peine de désobéissance , à tout prince et état de l'Empire d'emprisonner *Luther* et ses adhérens. Cet ordre était contre le duc de Saxe. On savait bien qu'il n'obéirait pas : mais l'empereur , qui s'unissait avec le pape *Léon X* , contre *François I* , voulait paraître catholique.

Il veut , dans cette diète , faire conclure une alliance entre l'Empire et le roi de Danemarck *Christiern II* , son beau-frère , et lui assurer des secours. Il règne toujours dans les grandes assemblées un sentiment d'horreur pour la tyrannie ; le cri de la nature s'y fait entendre , et l'enthousiasme de la vertu se communique. Toute la diète s'éleva contre un scélérat , teint du sang de quatre-vingt-quatorze sénateurs massacrés à ses yeux par des bourreaux dans Stockholm livrée au pillage. On prétend que *Charles-Quint* voulait s'assurer les trois couronnes du Nord en secourant son indigne beau-frère.

La même année , le pape *Léon X* , plus intrigant peut-être que politique , et qui , se trouvant entre *François I* et *Charles-Quint* , ne pouvait guère être qu'intrigant , fait presque à la fois

un traité avec l'un et avec l'autre ; le premier, en 1520, avec *François I*, auquel il promet le royaume de Naples en se réservant *Gayette*, et cela en vertu de cette loi chimérique que jamais un roi de Naples ne peut être empereur ; le second, en 1521, avec *Charles-Quint*, pour chasser les Français de l'Italie, et pour donner le Milanais à *François Sforze*, fils puîné de *Louis le maure*, et surtout pour donner au saint-siège Ferrare qu'on voulait toujours ôter à la maison d'*Este*.

Première hostilité qui met aux mains l'Empire & la France. Le duc de *Bouillon la Marck*, souverain du château de Bouillon, déclare solennellement la guerre par un héraut à *Charles-Quint*, et ravage le Luxembourg. On sent bien qu'il agissait pour *François I*, qui le défavouait en public.

Charles, uni avec *Henri VIII* et *Léon X*, fait la guerre à *François I*, du côté de la Picardie et vers le Milanais ; elle avait déjà commencé en Espagne, dès 1520 ; mais l'Espagne n'est qu'un accessoire à ces annales de l'Empire.

Lautrec, gouverneur du Milanais pour le roi de France, général malheureux, parce qu'il était fier et imprudent, est chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance par *Prosper Colonne*.

Léon X meurt, le 2 décembre. *George* marquis de Malaspina, attaché à la France,

soupçonné d'avoir empoisonné le pape, est arrêté, et se justifie d'un crime qu'il est difficile de prouver.

Ce pape avait douze mille suisses à son service.

Le cardinal *Volfey*, tyran de *Henri VIII*, qui était le tyran de l'Angleterre, veut être pape. *Charles-Quint* le joue, et manifeste son pouvoir en faisant pape son précepteur *Adrien Florent*, natif d'Utrecht, alors régent en Espagne.

Adrien est élu, le 9 janvier. Il garde son nom, malgré la coutume établie dès l'onzième siècle. L'empereur gouverne absolument le pontificat.

L'ancienne ligue des villes de Suabe est confirmée à Ulm pour onze ans. L'empereur pouvait la craindre; mais il voulait plaire aux Allemands.

1522. *Charles* va encore en Angleterre, reçoit à Windsor l'ordre de la jarretière; il promet d'épouser sa cousine *Marie*, fille de sa tante *Catherine d'Arragon* et de *Henri VIII*, que son fils *Philippe* épousa depuis. Il se soumet par une clause étonnante à payer cinq cents mille écus s'il n'épouse pas cette princesse. C'est la cinquième fois qu'il est promis sans être marié. Il partage la France en idée avec *Henri VIII*,
qui

qui compte alors faire revivre les prétentions de ses aïeux sur ce royaume.

L'empereur emprunte de l'argent du roi d'Angleterre. Voilà l'explication de cette énigme du dédit de cinq cents mille écus. Cet argent prêté aurait servi un jour de dot ; et ce dédit singulier est exigé de *Henri VIII*, comme une espèce de caution.

L'empereur donne au cardinal-ministre ; *Volfey*, des pensions qui ne le dédommagent pas de la tiare.

Pourquoi le plus puissant empereur qu'on ait vu depuis *Charlemagne* est-il obligé d'aller demander de l'argent à *Henri VIII*, comme *Maximilien* ? il se fait la guerre vers les Pyrénées, vers la Picardie, en Italie tout à la fois ; l'Allemagne ne lui fournissait rien ; l'Espagne peu de chose : les mines du Mexique ne se faisaient pas encore un produit réglé ; les dépenses de son couronnement et des premiers établissemens en tout genre furent immenses.

Charles-Quint est heureux par-tout. Il ne reste à *François I* dans le Milanais que Crémone et Lodi. Gènes, qu'il tenait encore, lui est enlevée par les Impériaux. L'empereur permet que *François Sforze*, dernier prince de cette race, entre dans Milan.

Mais pendant ce temps-là même la puissance ottomane menace l'Allemagne. Les Turcs sont

en Hongrie. *Soliman*, aussi redoutable que *Sélim* et *Mahomet II*, prend Belgrade; et de là il va au siège de Rhodes, qui capitule après un siège de trois mois.

Cette année est féconde en grands événemens. Les états du Danemarck déposent solennellement le tyran *Christiern*, comme on juge un coupable; et en se bornant à le déposer, on lui fait grâce.

Gustave Vasa proscrie en Suède la religion catholique. Tout le Nord jusqu'au *Veser* est prêt à suivre cet exemple.

1523. Pendant que la guerre de controverse menace l'Allemagne d'une révolution, et que *Soliman* menace l'Europe chrétienne, les querelles de *Charles-Quint* et de *François I* font les malheurs de l'Italie et de la France.

Charles et *Henri VIII*, pour accabler *François I*, gagnent le connétable de *Bourbon* qui, plus rempli d'ambition et de vengeance que d'amour pour la patrie, s'engage à attaquer le milieu de la France, tandis que ses ennemis pénétreront par ses frontières. On lui promet *Eléonore*, sœur de *Charles-Quint*, veuve du roi de Portugal, et ce qui est plus essentiel, la Provence avec d'autres terres qu'on érigea en royaume.

Pour porter le dernier coup à la France, l'empereur se ligue encore avec les Vénitiens, le pape *Adrien* et les Florentins. Le duc *François*

Sforze reste possesseur du Milanais, dont *François I* est dépouillé : mais l'empereur ne reconnaît point encore *Sforze* pour duc de Milan, et il diffère à se décider sur cette province, dont il fera toujours maître quand les Français n'y feront plus.

Les troupes impériales entrent dans la Champagne : le connétable de *Bourbon*, dont les desseins sont découverts, fuit et va commander pour l'empereur en Italie.

Au milieu de ces grands troubles, une petite guerre s'élève entre l'électeur de Trèves et la noblesse d'Alsace, comme un petit tourbillon qui s'agite dans un grand. *Charles-Quint* est trop occupé de ses vastes desseins et de la multitude de ses intérêts, pour penser à pacifier ces querelles passagères.

Clément VII succède à *Adrien*, le 29 novembre ; il était de la maison de *Médicis*. Son pontificat est éternellement remarquable par ses malheureuses intrigues et par sa faiblesse, qui causèrent depuis le pillage de Rome que faccagea l'armée de *Charles-Quint*, par la perte de la liberté des Florentins, et par l'irrévocable défection de l'Angleterre arrachée à l'Eglise romaine.

Clément VII commence par envoyer à la diète de Nuremberg un légat pour armer l'Allemagne contre *Soliman*, et pour répondre

à un écrit intitulé : *Les cent griefs contre la cour de Rome*. Il ne réussit ni à l'un ni à l'autre.

Il n'était pas extraordinaire qu'*Adrien*, précepteur et depuis ministre de *Charles-Quint*, né avec le génie d'un subalterne, fût entré dans la ligue qui devait rendre l'empereur maître absolu de l'Italie, et bientôt de l'Europe. *Clément VII* eut d'abord le courage de se détacher de cette ligue, espérant tenir la balance égale.

Il y avait alors un homme de sa famille qui était véritablement un grand homme, c'est *Jean de Médicis*, général de *Charles-Quint*. Il commandait pour l'empereur en Italie avec le connétable de *Bourbon*; c'est lui qui acheva de chasser, cette année, les Français de la petite partie du Milanais qu'ils occupaient encore, qui battit *Bonnivet*, à *Biagrasse*, où fut tué le chevalier *Bayard*, très-renommé en France.

Le marquis de *Pescara*, que les Français appellent *Pescaire*, digne émule de ce *Jean de Médicis*, marche en Provence avec le duc de *Bourbon*. Celui-ci veut assiéger *Marseille* malgré *Pescara*, et l'entreprise échoue : mais la Provence est ravagée.

François I a le temps d'assembler une armée; il poursuit les Impériaux qui se retirent; il passe les Alpes. Il rentre pour son malheur dans ce duché de *Milan* pris et perdu tant de fois. La maison de *Savoie* n'était pas encore

assez puissante pour fermer le passage aux armées de France.

Alors l'ancienne politique des papes se déploie, et la crainte qu'inspire un empereur trop puissant, lie *Clément VII* avec *François I* : il veut lui donner le royaume de Naples. *François* y fait marcher un gros détachement de son armée. Par-là il s'affaiblit en divisant ses forces, et prépare ses malheurs et ceux de Rome.

Le roi de France assiège Pavie. Le comte 1525.
de *Lanoy*, vice-roi de Naples, *Pescara* et *Bourbon* veulent faire lever le siège, en s'ouvrant un passage par le parc de Mirabel, où *François I* était posté. La seule artillerie française met les Impériaux en déroute. Le roi de France n'avait qu'à ne rien faire, et ils étaient vaincus. Il veut les poursuivre, et il est battu entièrement. Les Suisses, qui faisaient la force de son infanterie, s'enfuient et l'abandonnent; et il ne reconnaît la faute de n'avoir eu qu'une infanterie mercenaire et d'avoir trop écouté son courage, que lorsqu'il tombe captif entre les mains des Impériaux et de ce *Bourbon* qu'il avait outragé, et qu'il avait forcé à être rebelle.

Charles-Quint, qui était alors à Madrid, apprend l'excès de son bonheur, et dissimule celui de sa joie. On lui envoie son prisonnier.

Il semblait alors le maître de l'Europe. Il l'eût été en effet si, au lieu de rester à Madrid, il eût suivi sa fortune à la tête de cinquante mille hommes : mais ses succès lui firent des ennemis d'autant plus aisément que lui, qui passait pour le plus actif des princes, ne profita pas de ces succès.

Le cardinal *Volfey*, mécontent de l'empereur, au lieu de porter *Henri VIII*, qu'il gouvernait, à entrer dans la France abandonnée, et à la conquérir, porte son maître à se déclarer contre *Charles-Quint*, et à tenir cette balance qui échappait aux faibles mains de *Clément VII*.

Bourbon que *Charles* flattait de l'espérance d'un royaume composé de la Provence, du Dauphiné et des terres de ce connétable, n'est que gouverneur du Milanais.

Il faut croire que *Charles-Quint* avait de grandes affaires secrètes en Espagne, puisque, dans ce moment critique, il ne venait ni vers la France où il pouvait entrer, ni dans l'Italie qu'il pouvait subjuguier, ni dans l'Allemagne que les nouveaux dogmes et l'amour de l'indépendance remplissaient de troubles.

Les différens sectaires savaient bien ce qu'ils ne voulaient pas croire; mais ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient croire. Tous s'accordaient à s'élever contre les abus de la cour et de l'Eglise romaine : tous introduisaient d'autres

abus. *Mélancton* s'oppose à *Luther*, sur quelques articles.

Storck, né en Silésie, va plus loin que *Luther*. Il est le fondateur de la secte des anabaptistes; *Muncer* en est l'apôtre; tous deux prêchent les armes à la main. *Luther* avait commencé par mettre dans son parti les princes; *Muncer* met dans le sien les habitans de la campagne. Il les flatte et les anime par cette idée d'égalité, loi primitive de la nature, que la force et les conventions ont détruite. Les premières fureurs des payfans éclatent dans la Suabe, où ils étaient plus esclaves qu'ailleurs. *Muncer* passe en Thuringe. Il s'y rend maître de Mulhausen, en prêchant l'égalité; et fait porter à ses pieds l'argent des habitans, en prêchant le défintéressement. Tous les payfans se soulèvent en Suabe, en Franconie, dans une partie de la Thuringe, dans le Palatinat, dans l'Alsace.

A la vérité ces espèces de sauvages firent un manifeste que *Licurgue* aurait signé. Ils demandaient qu'on ne levât sur eux que les dixmes des blés, et qu'elles fussent employées à soulager les pauvres; que la chasse et la pêche leur fussent permises; qu'ils eussent du bois pour se bâtir des cabanes et pour se garantir du froid; qu'on modérât leurs corvées. Ils réclamaient les droits du genre humain; mais ils les soutinrent en bêtes féroces. Ils massacrèrent les gentilshommes

qu'ils rencontrent. Une fille naturelle de l'empereur *Maximilien* est égorgée.

Ce qui est très-remarquable, c'est qu'à l'exemple de ces anciens esclaves révoltés qui, se sentant incapables de gouverner, choisirent, dit-on, autrefois pour leur roi le seul maître qui avait échappé au carnage, ces paysans mirent à leur tête un gentilhomme. Ils s'emparent de Heilbron, de Spire, de Vurtzbourg, de tous les pays entre ces villes.

Muncer et *Storck* conduisent l'armée en qualité de prophètes. Le vieux *Frédéric*, électeur de Saxe, leur livre une sanglante bataille, près de Franchusen dans le comté de Mansfeld. En vain les deux prophètes entonnent des cantiques au nom du Seigneur. Ces fanatiques sont entièrement défaits. *Muncer*, pris après la bataille, est condamné à perdre la tête. Il abjura sa secte avant de mourir. Il n'avait point été enthousiaste; il avait conduit ceux qui l'étaient; mais son disciple *Fiffer*, condamné comme lui, mourut persuadé. *Storck* retourne prêcher en Silésie, et envoie des disciples en Pologne. L'empereur cependant négociait tranquillement avec le roi de France, son prisonnier à Madrid.

1526. Principaux articles du traité dont *Charles-Quint* impose les lois à *François I.*

Le roi de France cède à l'empereur le duché de Bourgogne et le comté de Charolais; il renonce au droit de souveraineté sur l'Artois et sur la Flandre. Il lui laisse Arras, Tournai, Mortagne, Saint-Amand, Lille, Douai, Orchies, Hesdin. Il se défist de tous ses droits sur les deux Siciles, sur le Milanais, sur le comté d'Asti, sur Gènes. Il promet de ne jamais protéger ni le duc de Gueldre, qui se soutenait toujours contre cet empereur si puissant, ni le duc de Virtemberg, qui revendiquait son duché vendu à la maison d'Autriche; il promet de faire renoncer les héritiers de la Navarre à leur droit sur ce royaume; il signe une ligue défensive et même offensive avec son vainqueur qui lui ravit tant d'Etats; il s'engage à épouser *Eléonore*, sa sœur.

Il est forcé à recevoir le duc de Bourbon en grace, à lui rendre tous ses biens, à le dédommager lui et tous ceux qui ont pris son parti.

Ce n'était pas tout. Les deux fils aînés du roi doivent être livrés en otage jusqu'à l'accomplissement du traité; il est signé, le 14 janvier.

Pendant que le roi de France fait venir ses deux enfans pour être captifs à sa place, *Lannoy*, vice-roi de Naples, entre dans sa chambre, en bottes, et vient lui faire signer le contrat de mariage avec *Eléonore* qui était à

quatre lieues de-là, et qu'il ne vit point : étrange façon de se marier !

On assure que *François I* fit une protestation pardevant notaire contre ses promesses, avant de les signer. Il est difficile de croire qu'un notaire de Madrid ait voulu et pu venir signer un tel acte dans la prison du roi.

Le dauphin et le duc d'Orléans sont amenés en Espagne, échangés avec leur père, au milieu de la rivière d'Andaye, et menés en otage.

Charles aurait pu avoir la Bourgogne, s'il se l'était fait céder avant de relâcher son prisonnier. Le roi de France exposa ses deux enfans au courroux de l'empereur, en ne tenant pas sa parole. Il y a eu des temps où cette infraction aurait coûté la vie à ces deux princes.

François I se fait représenter par les états de Bourgogne qu'il n'a pu céder cette grande province de la France. Il ne fallait donc pas la promettre. Ce roi était dans un état où tous les partis étaient tristes pour lui.

Le 22 mai, *François I*, à qui ses malheurs et ses ressources ont donné des amis, signe, à Cognac, une ligue avec le pape *Clément VII*, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins, les Suisses, contre l'empereur. Cette ligue est appelée *sainte*, parce que le pape en est le chef. Le roi stipule de mettre en possession du

Milanais ce même duc *François Sforze* qu'il avait voulu dépouiller. Il finit par combattre pour ses anciens ennemis. L'empereur voit tout d'un coup la France, l'Angleterre, l'Italie armées contre sa puissance, parce que cette puissance même n'a pas été assez grande pour empêcher cette révolution, et parce qu'il est resté oisif à Madrid au lieu d'aller profiter de la victoire de ses généraux.

Dans ce chaos d'intrigues et de guerres, les Impériaux étaient maîtres de Milan et de presque toute la province. *François Sforze* avait le seul château de Milan.

Mais dès que la ligue est signée, le Milanais se soulève; il prend le parti de son duc. Les Vénitiens marchent et enlèvent Lodi à l'empereur. Le duc d'Urbin, à la tête de l'armée du pape, est dans le Milanais. Malgré tant d'ennemis, le bonheur de *Charles-Quint* lui conserve l'Italie. Il devait la perdre en restant à Madrid; le vieil *Antoine de Lève* et ses autres généraux la lui conservent. *François I* ne peut assez tôt faire partir des troupes de son royaume épuisé. L'armée du pape se conduit lâchement, celle de Venise mollement. *François Sforze* est obligé de rendre son château de Milan. Un très-petit nombre d'Espagnols et d'Allemands, bien commandés et accoutumés à la victoire, vaut à *Charles-Quint* tous ces avantages, dans le même temps de sa vie où il fit le moins de

choses par lui-même. Il restetoujours à Madrid. Il s'applique à régler les rangs et à former l'étiquette ; il se marie avec *Isabelle*, fille d'*Emmanuel le grand*, roi de Portugal, pendant que le nouvel électeur de Saxe, *Jean le constant*, fait profession de la religion nouvelle, et abolit la romaine en Saxe ; pendant que le landgrave de Hesse, *Philippe*, en fait autant dans ses Etats ; que Francfort établit un sénat luthérien, et qu'enfin un assez grand nombre de chevaliers teutons, destinés à défendre l'Eglise, l'abandonnent pour se marier et approprier à leurs familles les commanderies de l'ordre.

On avait brûlé autrefois cinquante chevaliers du temple et aboli l'ordre, parce qu'il n'était que riche ; celui-ci était puissant. *Albert de Brandebourg*, son grand-maître, partage la Prusse avec les Polonais, et reste souverain de la partie qu'on appelle *la Prusse ducale*, en rendant hommage et payant tribut au roi de Pologne. On place d'ordinaire en 1525 cette révolution.

Dans ces circonstances, les luthériens demandent hautement l'établissement de leur religion dans l'Allemagne à la diète de Spire. *Ferdinand*, qui tient cette diète, demande du secours contre *Soliman* qui revenait attaquer la Hongrie. La diète n'accorde ni la liberté de religion ni des secours aux chrétiens contre les Ottomans.

Le jeune *Louis*, roi de Hongrie et de Bohème, croît pouvoir soutenir seul l'effort de l'empire turc. Il ose livrer bataille à *Soliman*. Cette journée appelée de *Mohats*, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, est aussi funeste aux chrétiens que la journée de Varnes. Presque toute la noblesse de Hongrie y périt. L'armée est taillée en pièces ; le roi est noyé dans un marais, en fuyant. Les écrivains du temps disent que *Soliman* fit décapiter quinze cents nobles hongrois prisonniers, après la bataille, et qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux roi *Louis*. Il n'est guère croyable qu'un homme, qui fait couper de sang froid quinze cents têtes nobles, en pleure une : et ces deux faits sont également douteux.

Soliman prend Bude, et menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maison d'Autriche. L'archiduc *Ferdinand*, frère de *Charles-Quint*, demande la Hongrie et la Bohème, comme des Etats qui doivent lui revenir par les pactes de famille, comme un héritage. On concilie ce droit d'héritage avec le droit d'élection qu'avaient les peuples, en soutenant l'un par l'autre. Les états de Hongrie l'élisent, le 26 octobre.

Pendant ce temps-là même un autre parti venait de déclarer roi, dans Albe-royale, *Jean-Zapoli*, comte de Scepus, vaivode de Transilvanie. Il n'y eut guère depuis ce temps-là de

royaume plus malheureux que la Hongrie. Il fut presque toujours partagé en deux factions, et inondé par les Turcs. Cependant *Ferdinand* est assez heureux pour chasser en peu de jours son rival, et pour être couronné dans Bude d'où les Turcs s'étaient retirés.

1527. Le 24 février, *Ferdinand* est élu roi de Bohême sans concurrent; et il reconnaît qu'il tient ce royaume *ex liberâ et bonâ voluntate*, de la libre et bonne volonté de ceux qui l'ont choisi.

Charles-Quint est toujours en Espagne pendant que sa maison acquiert deux royaumes, et que sa fortune va en Italie plus loin que ses projets.

Il payait mal ses troupes commandées par le duc de *Bourbon* et par *Philibert* de Châlons, prince d'Orange; mais elles subsistaient par des rapines, qu'on appelle *contributions*. La sainte ligue était fort dérangée. Le roi de France avait négligé une vengeance qu'il cherchait, et n'avait point encore envoyé d'armée de-là les Alpes. Les Vénitiens agissaient peu, le pape encore moins, et il s'était épuisé à lever de mauvaises troupes. *Bourbon* mène ses soldats droit à Rome. Il monte à l'affaut, le 27; il est tué en appuyant une échelle à la muraille: mais le prince d'Orange entre dans la ville. Le pape se réfugie au château Saint-Ange, où

il devient prisonnier. La ville est pillée et saccagée, comme elle le fut autrefois par *Alaric* et par les autres barbares.

On dit que le pillage monta à quinze millions d'écus. *Charles*, en exigeant la moitié seulement de cette somme pour la rançon de la ville, eût pu dominer dans Rome. Mais après que ses troupes y eurent vécu près de neuf mois à discrétion, il ne put la garder. Il lui arriva ce qu'éprouvèrent tous ceux qui avaient saccagé cette capitale.

Il y eut dans ce désastre trop de sang répandu ; mais beaucoup de soldats enrichis s'habituaient dans le pays, et on compta à Rome et aux environs, au bout de quelques mois, quatre mille sept cents filles enceintes. Rome fut peuplée d'Espagnols et d'Allemands, après l'avoir été autrefois de Goths, d'Hérules, de Vandales. Le sang des Romains s'était mêlé, sous les césars, à celui d'une foule d'étrangers. Il ne reste pas aujourd'hui dans Rome une seule famille qui puisse se dire romaine. Il n'y a que le nom et les ruines de la maîtresse du monde qui subsistent.

Pendant la prison du pape, le duc de Ferrare, *Alfonse I*, à qui *Jules II* avait enlevé Modène et Reggio, reprend cet Etat, quand *Clément VII* capitule dans le château Saint - Ange. Les *Malatesta* se refaisaient de Rimini. Les Vénitiens, alliés du pape, lui prennent Ravenne,

mais pour le lui garder, disent-ils, contre l'empereur. Les Florentins secouent le joug des *Médicis*, et se remettent en liberté.

François I et *Henri VIII*, au lieu d'envoyer des troupes en Italie, envoient des ambassadeurs à l'empereur. Il était alors à Valladolid. La fortune, en moins de deux ans, avait mis entre ses mains Rome, le Milanais, un roi de France et un pape; et il n'en profitait pas. Assez fort pour piller Rome, il ne le fut pas assez pour la garder; et ce vieux droit des empereurs, cette prétention sur le domaine de Rome demeura toujours derrière un nuage.

Enfin, *François I* envoie une armée dans le Milanais sous ce même *Lautrec* qui l'avait perdu, laissant toujours ses deux enfans en otage. Cette armée reprend encore le Milanais, dont on se saisissait et qu'on perdait en si peu de temps. Cette diversion et la peste qui ravagent à la fois Rome et l'armée de ses vainqueurs, préparent la délivrance du pape. D'un côté, *Charles-Quint* fait chanter des psaumes et faire des processions en Espagne, pour cette délivrance du saint père qu'il retient captif; de l'autre, il lui vend sa liberté quatre cents mille ducats. *Clément VII* en paie comptant près de cent mille, et s'évade avant d'avoir payé le reste.

Pendant que Rome est saccagée, et le pape rançonné au nom de *Charles-Quint*, qui soutient

la religion catholique, les sectes ennemies de cette religion font de nouveaux progrès. Le saccagement de Rome et la captivité du pape enhardissaient les luthériens.

La messe est abolie à Strasbourg juridiquement, après une dispute publique. Ulm, Augsbourg, beaucoup d'autres villes impériales se déclarent luthériennes. Le conseil de Berne fait plaider devant lui la cause du catholicisme, celle des sacramentaires, disciples de *Zuingle*. Ces sectaires différaient des luthériens, principalement au sujet de l'eucharistie : les zuingliens disant que DIEU n'est dans le pain que par la foi, et les luthériens affirmant que DIEU était avec le pain dans le pain et sur le pain ; mais tous s'accordant à croire que le pain existe. Genève, Constance suivent l'exemple de Berne. Ces zuingliens sont les pères des calvinistes. Des peuples qui n'avaient qu'un bon sens simple et austère, les Bohèmes, les Allemands, les Suisses, sont ceux qui ont ravi la moitié de l'Europe au siège de Rome.

Les anabaptistes renouvellent leurs fureurs au nom du Seigneur, depuis le palatinat jusqu'à Vurtzbourg ; l'électeur palatin, aidé des généraux *Truchses* et *Fronsberg*, les dissipe.

Les anabaptistes reparaissent dans Utrecht, 1528. et ils font cause que l'évêque de cette ville, qui en était seigneur, la vend à *Charles-Quint*,
*Annales de l'Empire. Tome II. * M*

de peur que le duc de Gueldre ne s'en rende le maître.

Ce duc, toujours protégé en secret par la France, résistait à *Charles-Quint*, à qui rien n'avait résisté ailleurs. *Charles* s'accommode enfin avec lui, à condition que le duché de Gueldre et le comté de Zutphén reviendront à la maison d'Autriche, si le duc meurt sans enfans mâles.

Les querelles de la religion semblaient exiger la présence de *Charles* en Allemagne, et la guerre l'appelait en Italie.

Deux hérauts, *Guienne* et *Clarence*, l'un de la part de la France, l'autre de l'Angleterre, viennent lui déclarer la guerre à Madrid. *François I* n'avait pas besoin de la déclarer, puisqu'il la faisait déjà dans le Milanais, et *Henri VIII* encore moins, puisqu'il ne la lui fit point.

C'est une bien vaine idée de penser que les princes n'agissent et ne parlent qu'en politiques : ils agissent et parlent en hommes. L'empereur reprocha aigrement au roi d'Angleterre le divorce que ce roi méditait avec *Catherine d'Arragon*, dont *Charles* était le neveu. Il chargea le héraut *Clarence* de dire que le cardinal *Volfey*, pour se venger de n'avoir pas été pape, avait conseillé ce divorce et la guerre.

Quant à *François I*, il lui reprocha d'avoir manqué à sa parole, et dit qu'il le lui soutiendrait seul à seul. Il était très-vrai que *François I* avait manqué à sa parole; il n'est pas moins vrai qu'elle était très-difficile à tenir.

François I lui répondit ces propres mots : *Vous avez menti par la gorge, et autant de fois que vous le direz, vous mentirez, &c. Assurez-nous le camp, et nous vous porterons les armes.*

L'empereur envoie un héraut au roi de France, chargé de signifier le lieu du combat. Le roi, avec le plus grand appareil, le reçoit, le 10 septembre, dans la grand'salle de l'ancien palais où l'on rend la justice. Le héraut voulut parler avant de montrer la lettre de son maître qui assurait le camp. Le roi lui impose silence, et veut voir seulement la lettre; elle ne fut point montrée. Deux grands rois s'en tinrent à se donner des démentis par des hérauts-d'armes. Il y a dans ces procédés un air de chevalerie et de ridicule, bien éloigné de nos mœurs.

Pendant toutes ces rodomontades, *Charles-Quint* perdait tout le fruit de la bataille de Pavie, de la prise du roi de France et de celle du pape. Il allait même perdre le royaume de Naples. *Lautrec* avait déjà pris toute l'Abruzze. Les Vénitiens s'étaient emparés de plusieurs villes maritimes du royaume. Le célèbre *André Doria*, qui alors servait la France, avait, avec les galères de Gènes, battu la flotte impériale.

L'empereur qui , six mois auparavant , était maître de l'Italie , allait en être chassé : mais il fallait que les Français perdissent toujours en Italie ce qu'ils avaient gagné.

La contagion se met dans leur armée : *Lautrec* meurt. Le royaume de Naples est évacué. *Henri* duc de Brunsvick , avec une nouvelle armée , vient défendre le Milanais contre les Français et contre *Sforze*.

Doria qui avait tant contribué aux succès de la France , justement mécontent de *François I*, et craignant même d'être arrêté , l'abandonne , et passe au service de l'empereur avec ses galères.

La guerre se continue dans le Milanais. Le pape *Clément VII*, en attendant l'événement , négocie. Ce n'est plus le temps d'excommunier un empereur , de transférer son sceptre dans d'autres mains par l'ordre de DIEU. On en eût agi ainsi autrefois pour le seul refus de mener la mule du pape par la bride ; mais le pape après sa prison , après le saccage de Rome , inefficacement secouru par les Français , craignant même les Vénitiens ses alliés , voulant établir sa maison à Florence , voyant enfin la Suède , le Danemarck , la moitié de l'Allemagne renoncer à l'Eglise romaine ; le pape , dis-je , en ces extrémités ménageait et redoutait *Charles-Quint* , au point que , loin

d'oser casser le mariage de *Henri VIII*, avec *Catherine*, tante de *Charles*, il était prêt à excommunier cet *Henri VIII*, son allié, dès que *Charles* l'exigerait.

Le roi d'Angleterre, livré à ses passions, ne 1529.
songe plus qu'à se séparer de sa femme, *Catherine d'Arragon*, femme vertueuse dont il a une fille depuis tant d'années, et à épouser sa maîtresse *Anne de Bolein*, ou *Bollen*, ou *Bowlen*.

François I laisse toujours ses deux enfans prisonniers auprès de *Charles-Quint* en Espagne, et lui fait la guerre dans le Milanais. Le duc *François Sforze* est toujours ligué avec ce roi, et demande grâce à l'empereur, voulant avoir son duché des mains du plus fort, et craignant de le perdre par l'un ou par l'autre. Les catholiques et les protestans déchirent l'Allemagne : le sultan *Soliman* se prépare à l'attaquer ; et *Charles-Quint* est à Valladolid.

Le vieil *Antoine de Lève*, l'un de ses plus grands généraux, à l'âge de soixante et treize ans, malade de la goutte et porté sur un brancard, défait les Français dans le Milanais, aux environs de Pavie : ce qui en reste se dissipe, et ils disparaissent de cette terre qui leur a été si funeste.

Le pape négociait toujours, et avait heureusement conclu son traité avant que les Français reçussent ce dernier coup. L'empereur traita

généreusement le pape ; premièrement pour réparer aux yeux des catholiques , dont il avait besoin , le scandale de Rome faccagée ; secondement , pour engager le pontife à opposer les armes de la religion à l'autre scandale qu'on allait donner à Londres , en cassant le mariage de sa tante , et en déclarant bâtarde sa cousine *Marie* , cette même *Marie* qu'il avait dû épouser ; troisièmement , parce que les Français n'étaient pas encore exterminés en Italie quand le traité fut conclu,

L'empereur accorde donc à *Clément VII* Ravenne , Cervia , Modène , Reggio , le laisse en liberté de poursuivre ses prétentions sur Ferrare , lui promet de donner la Toscane à *Alexandre de Médicis*. Ce traité si avantageux pour le pape est ratifié à Barcelone.

Immédiatement après il s'accorde aussi avec *François I* ; il en coûte deux millions d'écus d'or à ce roi pour racheter ses enfans , cinq cents mille écus que *François* doit encore payer à *Henri VIII* , pour le dédit auquel *Charles-Quint* s'était soumis en n'épousant pas sa cousine *Marie*.

Ce n'était certainement pas à *François I* à payer les dédits de *Charles-Quint* : mais il était vaincu ; il fallait racheter ses enfans. Deux millions cinq cents mille écus d'or appauvrirent à la vérité la France , mais ne valaient pas la Bourgogne que le roi gardait :

d'ailleurs on s'accommoda avec le roi d'Angleterre, qui n'eut jamais l'argent du dédit.

Alors la France appauvrie ne paraît point à craindre ; l'Italie attend les ordres de l'empereur ; les Vénitiens temporisent ; l'Allemagne craint les Turcs, et dispute sur la religion.

Ferdinand assemble la diète de Spire, où les luthériens prennent le nom de protestans ; parce que la Saxe, la Hesse, le Lunebourg, Anhalt, quatorze villes impériales protestent contre l'édit de *Ferdinand*, et appellent au futur concile.

Ferdinand laisse croire et faire aux protestans tout ce qu'ils veulent ; il le fallait bien. *Soliman*, qui n'avait point de disputes de religion à apaiser, voulait toujours donner la couronne de Hongrie à ce *Jean Zapoli*, vaivode de Transilvanie, concurrent de *Ferdinand* ; et ce royaume devait être tributaire des Turcs.

Soliman subjugue toute la Hongrie, pénètre dans l'Autriche, emporte Altembourg d'assaut, met le siège devant Vienne, le 26 septembre ; mais Vienne est toujours l'écueil des Turcs. C'est le sort de la maison de Bavière de défendre dans ses périls la maison d'Autriche. Vienne fut défendue par *Philippe le belliqueux*, frère de l'électeur palatin, dernier électeur de la première branche palatine. *Soliman*, au bout de trente jours, lève le siège ; mais il donne

l'investiture de la Hongrie à *Jean Zapoli*, et y reste le maître.

Enfin *Charles* quittait alors l'Espagne, et était arrivé à Gènes qui n'est plus aux Français, et qui attend son sort de lui; il déclare Gènes libre et fief de l'Empire; il va en triomphe de ville en ville pendant que les Turcs assiégeaient Vienne. Le pape *Clément VII* l'attend à Bologne. *Charles* vient d'abord recevoir à genoux la bénédiction de celui qu'il avait retenu captif, et dont il avait désolé l'Etat; après avoir été aux pieds du pape en catholique, il reçoit en empereur *François Sforze*, qui vient se mettre aux siens, et lui demander pardon. Il lui donne l'investiture du Milanais pour cent mille ducats d'or comptant, et cinq cents mille payables en dix années; il lui fait épouser sa nièce, fille du tyran *Christiern*; ensuite il se fait couronner dans Bologne par le pape; il reçoit de lui trois couronnes, celle d'Allemagne, celle de Lombardie, et l'impériale, à l'exemple de *Frédéric III*. Le pape, en lui donnant le sceptre, lui dit : *Empereur notre fils, prenez ce sceptre pour régner sur les peuples de l'Empire, auxquels nous et les électeurs nous vous avons jugé digne de commander.* Il lui dit en lui donnant le globe : *Ce globe représente le monde que vous devez gouverner avec vertu, religion et fermeté.* La cérémonie du globe rappelait l'image de l'ancien empire romain, maître de la meilleure
partie

partie du monde connu , et convenait en quelque sorte à *Charles-Quint* , souverain de l'Espagne , de l'Italie , de l'Allemagne et de l'Amérique.

Charles baise les pieds du pape pendant la messe ; mais il n'y eut point de mule à conduire. L'empereur et le pape mangent dans la même salle , chacun seul à sa table.

Il promet sa bâtarde *Marguerite* à *Alexandre de Médicis* , neveu du pape , avec la Toscane pour dot.

Par ces arrangemens et par ces concessions , il est évident que *Charles-Quint* n'aspirait point à être roi du continent chrétien , comme le fut *Charlemagne* : il aspirait à en être le principal personnage , à y avoir la première influence , à retenir le droit de suzeraineté sur l'Italie. S'il eût voulu tout avoir pour lui seul , il aurait épuisé son royaume d'Espagne d'hommes et d'argent pour venir s'établir dans Rome , et gouverner la Lombardie comme une de ses provinces : il ne le fit pas ; car voulant trop avoir pour lui , il aurait eu trop à craindre.

Les Toscans , voyant leur liberté sacrifiée à 1530.
l'union de l'empereur et du pape , ont le courage de la défendre contre l'un et l'autre ; mais leur courage est inutile contre la force. Florence assiégée se rend à composition.

Annales de l'Empire. Tome II. * N

Alexandre de Médicis est reconnu souverain , et il se reconnaît vassal de l'Empire.

Charles-Quint dispose des principautés en juge et en maître ; il rend Modène et Reggio au duc de Ferrare , malgré les prières du pape ; il érige Mantoue en duché. C'est dans ce temps qu'il donne Malthe aux chevaliers de Saint-Jean qui avaient perdu Rhodes : la donation est du 24 mars. Il leur fit ce présent comme roi d'Espagne , et non comme empereur. Il se vengeait autant qu'il le pouvait des Turcs , en leur opposant ce boulevard qu'ils n'ont jamais pu détruire.

Après avoir ainsi donné des Etats , il va essayer de donner la paix à l'Allemagne ; mais les querelles de religion furent plus difficiles à concilier que les intérêts des princes.

Confession d'Augsbourg , qui a servi de règle aux protestans , et de ralliement à leur parti. Cette diète d'Augsbourg commence le 20 juin. Les protestans présentent leur confession de foi en latin et en allemand , le 26.

Strasbourg , Memmingen , Lindau et Constance présentent la leur séparément , et on la nomme *la confession des quatre villes* ; elles étaient luthériennes comme les autres , et différaient seulement en quelques points.

Zuingte envoie aussi sa confession , quoique ni lui ni le canton de Berne ne fussent ni luthériens ni impériaux.

On dispute beaucoup. L'empereur donne un décret, le 22 septembre, par lequel il enjoint aux protestans de ne plus rien innover, de laisser une pleine liberté dans leurs Etats à la religion catholique, et de se préparer à présenter leurs griefs au concile qu'il compte convoquer dans six mois.

Les quatre villes s'allient avec les trois cantons, Berne, Zurich et Bâle, qui doivent leur fournir des troupes en cas qu'on veuille gêner leur liberté.

La diète fait le procès au grand-maître de l'ordre teutonique, *Albert de Brandebourg*, qui, devenu luthérien, comme on l'a vu, s'était emparé de la Prusse-ducale, et en avait chassé les chevaliers catholiques. Il est mis au ban de l'Empire, et n'en garde pas moins la Prusse.

La diète fixe la chambre impériale dans la ville de Spire : c'est par-là qu'elle finit ; et l'empereur en indique une autre à Cologne pour y faire élire son frère *Ferdinand* roi des Romains.

Ferdinand est élu, le 5 janvier, par tous les électeurs, excepté par celui de Saxe, *Jean le constant*, qui s'y oppose inutilement.

Alors les princes protestans et les députés des villes luthériennes s'unissent dans Smalcade, ville du pays de Hesse. La ligue est signée au

mois de mars pour leur défense commune. Le zèle pour leur religion, et sur-tout la crainte de voir l'Empire électif devenir une monarchie héréditaire, furent les motifs de cette ligue entre *Jean*, duc de Saxe, *Philippe*, landgrave de Hesse, le duc de Virtemberg, le prince d'Anhalt, le comte de Mansfeld, et les villes de leur communion.

1531. *François I*, qui fe fait brûler les luthériens chez lui, s'unit avec ceux d'Allemagne, et s'engage à leur donner de prompts secours. L'empereur alors négocie avec eux; on ne poursuit que les anabaptistes qui s'étaient établis dans la Moravie. Leur nouvel apôtre *Hutter*, qui allait faire par-tout des profélytes, est pris dans le Tirol, et brûlé dans Inspruck.

Ce *Hutter* ne prêchait point la fédition et le carnage, comme la plupart de ses prédécesseurs; c'était un homme entêté de la simplicité des premiers temps; il ne voulait pas même que ses disciples portassent des armes: il prêchait la réforme et l'égalité, et c'est pourquoi il fut brûlé.

Philippe, landgrave de Hesse, prince qui méritait plus de puissance et plus de fortune, entreprend le premier de réunir les sectes séparées de la communion romaine; projet qu'on a tenté depuis inutilement, et qui eût pu épargner beaucoup de sang à l'Europe. *Martin Bucer* fut

chargé, au nom des sacramentaires, de se concilier avec les luthériens. Mais *Luther* et *Mélancton* furent inflexibles, et montrèrent en cela bien plus d'opiniâtreté que de politique.

Les princes et les villes avaient deux objets, leur religion, et la réduction de la puissance impériale dans des bornes étroites : sans ce dernier article il n'y eût point eu de guerre civile. Les protestans s'obstinaient à ne vouloir point reconnaître *Ferdinand* pour roi des Romains.

L'empereur, inquiété par les protestans et 1532.
menacé par les Turcs, étouffe pour quelque temps les troubles naissans, en accordant dans la diète de Nuremberg, au mois de juin, tout ce que les protestans demandent, abolition de toutes procédures contre eux, liberté entière jusqu'à la tenue d'un concile ; il laisse même le droit de *Ferdinand*, son frère, indécis.

On ne pouvait se relâcher davantage. C'était aux Turcs que les luthériens devaient cette indulgence.

La condescendance de *Charles* anima les protestans à faire au-delà de leur devoir. Ils lui fournissent une armée contre *Soliman* ; ils donnent cent cinquante mille florins par-delà les subsides ordinaires. Le pape, de son côté, fait un effort ; il fournit six mille hommes et quatre cents mille écus. *Charles* fait venir des troupes de Flandre et de Naples. On voit

une armée composée de plus de cent mille hommes, de nations différentes dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur culte, animées du même esprit, marcher contre l'ennemi commun. Le comte palatin, *Philippe*, détruit un corps de Turcs qui s'était avancé jusqu'à Gratz en Stirie. On coupe les vivres à la grande armée de *Soliman*, qui est obligée de retourner à Constantinople. *Soliman*, malgré sa grande réputation, parut avoir mal conduit cette campagne. Il fit à la vérité beaucoup de mal, il emmena près de deux cents mille esclaves : mais c'était faire la guerre en tartare, et non en grand capitaine.

L'empereur et son frère, après le départ des Turcs, congédient leur armée. La plus grande partie était auxiliaire et seulement pour le danger présent. Il ne resta que peu de troupes sous le drapeau. Tout se faisait alors par secouffes ; point de fonds assurés pour entretenir long-temps de grandes forces, peu de desseins long-temps suivis. Tout consistait à profiter du moment. *Charles-Quint* alors fit la guerre, qu'on faisait pour lui depuis si long-temps, car il n'avait jusque-là vu que le siège de la petite ville de Mouzon, en 1521 ; et n'ayant eu depuis que du bonheur, il voulut y joindre la gloire.

1533. Il retourne en Espagne par l'Italie, laissant au roi des Romains, son frère, le soin de contenir les protestans.

A peine est-il en Espagne, que sa tante *Catherine d'Arragon* est répudiée par le roi d'Angleterre, et son mariage déclaré nul par l'archevêque de Cantorbéri, *Crammer*. *Clément VII*, qui craignait toujours *Charles-Quint*, ne peut se dispenser d'excommunier *Henri VIII*.

Le Milanais tenait toujours au cœur de *François I*. Ce prince voyant que *Charles* est paifible; qu'il n'a presque plus de troupes dans la Lombardie; que *François Sforze*, duc de Milan, est sans enfans, effaye de le détacher de l'empereur. Il lui envoie un ministre secret, milanais de nation, nommé *Maraviglia*, avec ordre de ne point prendre de caractère, quoiqu'il ait des lettres de créance.

Le sujet de la commission de cet homme est pénétré. *Sforze*, pour se disculper auprès de l'empereur, suscite une querelle à *Maraviglia*. Un homme est tué dans le tumulte, et *Sforze* fait trancher la tête au ministre du roi de France qui ne peut s'en venger.

Tout ce que peut faire *François I*, pour se ressentir de tant d'humiliations et de sanglans outrages, c'est d'aider en secret le duc de *Wurtemberg*, *Ulric*, à rentrer dans son duché et à secouer le joug de la maison d'Autriche. Ce prince protestant attendait son rétablissement de la ligue de *Smalcade* et du secours de la France.

Les princes de la ligue eurent assez d'autorité pour faire décider , dans une diète à Nuremberg , que *Ferdinand* , roi des Romains , rendrait le duché de Virtemberg dont il s'était emparé. La diète en cela se conformait aux lois. Le duc avait un fils , qui du moins ne devait point être puni des fautes de son père ; *Ulric* n'avait point été coupable de trahison envers l'Empire , et par conséquent ses États ne devaient point être enlevés à sa postérité.

Ferdinand promit de se conformer au recès de l'Empire , et n'en fit rien. *Philippe* , landgrave de Hesse , surnommé alors à bon droit *le magnanime* , prend les intérêts du duc de Virtemberg ; il va en France emprunter du roi cent mille écus d'or , lève une armée de quinze mille hommes , et rend le Virtemberg à son prince.

Ferdinand y envoie des troupes commandées par ce même comte palatin , *Philippe le belliqueux* , vainqueur des Turcs.

Philippe de Hesse , le magnanime , bat *Philippe le belliqueux*. Alors le roi des Romains entre en composition.

Le duc *Ulric* fut rétabli , mais le duché de Virtemberg fut déclaré fief masculin de l'archiduché d'Autriche ; et comme tel , il doit retourner , au défaut d'héritiers mâles , à la maison archiducale.

C'est dans cette année que *Henri VIII* se soustrait à la communion romaine, et se déclare chef de l'Eglise anglicane. Cette révolution se fit sans le moindre trouble. Il n'en était pas de même en Allemagne. La religion y faisait répandre du sang dans la Westphalie.

Les sacramentaires sont d'abord les plus forts à Munster, et en chassent l'évêque *Valdec*; les anabaptistes succèdent aux sacramentaires, et s'emparent de la ville. Cette secte s'étendait alors dans la Frise et dans la Hollande. Un tailleur de Leyde, nommé *Jean*, va au secours de ses frères avec une troupe de prophètes et d'affassins; il se fait proclamer roi et couronner solennellement à Munster, le 24 juin.

L'évêque *Valdec* assiège la ville, aidé des troupes de Cologne et de Clèves: les anabaptistes le comparent à *Holoferne*, et se croient le peuple de DIEU. Une femme veut imiter *Judith*, et sort de la ville dans la même intention; mais au lieu de rentrer dans sa *Béthulie* avec la tête de l'évêque, elle est pendue dans le camp.

Charles en Espagne se mêlait peu alors des affaires du corps germanique, qui n'était pour lui qu'une source continuelle d'inquiétude sans aucun avantage; il cherche la gloire d'un autre côté. Trop peu fort en Allemagne

pour aller porter la guerre à *Soliman*, il veut se venger des Turcs sur le fameux amiral *Cheredin Barberouffe*, qui venait de s'emparer de Tunis et d'en chasser le roi *Mulei-Assem*. L'africain détrôné était venu lui proposer de se rendre son tributaire. Il passe en Afrique, au mois d'avril, avec environ vingt-cinq mille hommes, deux cents vaisseaux de transport et cent quinze galères. Le pape *Paul III* lui avait accordé le dixième des revenus ecclésiastiques dans tous les États de la maison d'Autriche, et c'était beaucoup. Il avait joint neuf galères à la flotte espagnole. *Charles* en personne va combattre l'armée de *Cheredin*, très-supérieure à la sienne en nombre, mais mal disciplinée.

Plusieurs historiens rapportent que *Charles*, avant la bataille, dit à ses généraux : *Les nêstes mûrissent avec la paille ; mais la paille de notre lenteur fait pourrir et non pas mûrir les nêstes de la valeur de nos soldats*. Les princes ne s'expriment point ainsi. Il faut les faire parler dignement, ou plutôt il ne faut jamais leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit. Presque toutes les harangues sont des fictions mêlées à l'histoire.

Charles remporte une victoire complète, et rétablit *Mulei-Assem* qui lui cède la Goulette avec dix milles d'étendue à la ronde, et se déclare lui et ses successeurs vassal des rois

d'Espagne, se soumettant à payer un tribut de vingt mille écus tous les ans.

Charles retourne vainqueur en Sicile et à Naples, menant avec lui tous les esclaves chrétiens qu'il a délivrés. Il leur donne à tous libéralement de quoi retourner dans leur patrie. Ce furent autant de bouches qui publièrent par-tout ses louanges ; jamais il ne jouit d'un si beau triomphe.

Dans ce haut degré de gloire, ayant repouffé *Soliman*, donné un roi à Tunis, réduit *François I* à n'oser paraître en Italie, il presse *Paul III* d'assembler un concile. Les plaies faites à l'Eglise romaine augmentaient tous les jours.

Calvin commençait à dominer dans Genève : la secte à laquelle il eut le crédit de donner son nom, se répandait en France ; et il était à craindre pour l'Eglise romaine qu'il ne lui restât que les Etats de la maison d'Autriche et la Pologne.

Cependant le duc de Milan, *François Sforze*, meurt sans enfans. *Charles-Quint* s'empare du duché, comme d'un fief qui lui est dévolu. Sa puissance, ses richesses en augmentent, ses volontés sont des lois dans toute l'Italie ; il y est bien plus maître qu'en Allemagne.

Il célèbre dans Naples le mariage de sa fille naturelle *Marguerite* avec *Alexandre de*

Médicis, le crée duc de Toscane; ces cérémonies se font au milieu des plus brillantes fêtes, qui augmentent encore l'affection des peuples.

1536. *François I* ne perd point de vue le Milanais, ce tombeau des Français. Il en demande l'investiture au moins pour son second fils *Henri*. L'empereur ne donne que des paroles vagues. Il pouvait refuser nettement.

La maison de Savoie, long-temps attachée à la maison de France, ne l'était plus; tout était à l'empereur: il n'y a point de prince dans l'Europe qui n'ait des prétentions à la charge de ses voisins; le roi de France en avait sur le comté de Nice et sur le marquisat de Saluces. Le roi y envoie une armée, qui s'empare de presque tous les Etats du duc de Savoie dès qu'elle se montre: ils n'étaient pas alors ce qu'ils sont aujourd'hui.

Le vrai moyen pour avoir et pour garder le Milanais eût été de garder le Piémont, de le fortifier. La France, maîtresse des Alpes, l'eût été tôt ou tard de la Lombardie.

Le duc de Savoie va à Naples implorer la protection de l'empereur. Ce prince si puissant n'avait point alors une grande armée en Italie. Ce n'était alors l'usage d'en avoir que pour le besoin présent; mais il met d'abord les Vénitiens dans son parti; il y met jusqu'aux

Suisses, qui rappellent leurs troupes de l'armée française; il augmente bientôt ses forces; il va à Rome en grand appareil. Il y entre en triomphe, mais non pas en maître, ainsi qu'il eût pu y entrer auparavant. Il va au consistoire, et y prend place sur un siège plus bas que celui du saint-père. On est étonné d'y entendre un empereur romain victorieux plaider sa cause devant le pape; il y prononce une harangue contre *François I*, comme *Cicéron* en prononçait contre *Antoine*. Mais, ce que *Cicéron* ne faisait pas, il propose de se battre en duel avec le roi de France. Il y avait dans tout cela un mélange des mœurs de l'antiquité avec l'esprit romanesque. Après avoir parlé du duel, il parle du concile.

Le pape *Paul III* publie la bulle de convocation.

Le roi de France avait envoyé assez de troupes pour s'emparer des Etats du duc de Savoie, alors presque sans défense; mais non assez pour résister à l'armée formidable, que l'empereur eut bientôt, et qu'il conduisait avec une foule de grands hommes formés par des victoires en Italie, en Hongrie, en Flandre, en Afrique.

Charles reprend tout le Piémont, excepté Turin. Il entre en Provence avec une armée de cinquante mille hommes. Une flotte de cent quarante vaisseaux, commandée par

Doria, borde les côtes. Toute la Provence, excepté Marseille, est conquise et ravagée; il pouvait alors faire valoir les anciens droits de l'Empire sur la Provence, sur le Dauphiné, sur l'ancien royaume d'Arles. Il presse la France, à l'autre bout en Picardie, par une armée d'Allemands qui, sous le comte de *Reux*, prend Guise et s'avance encore plus loin.

François I, au milieu de ces désastres, perd son dauphin *François*, qui meurt à Lyon d'une pleurésie. Vingt auteurs prétendent que l'empereur le fit empoisonner. Il n'y a guère de calomnie plus absurde et plus méprisable. L'empereur craignait-il ce jeune prince qui n'avait jamais combattu? que gagnait-il à sa mort? quel crime bas et honteux avait-il commis, qui pût le faire soupçonner? On prétend qu'on trouva des poisons dans la cassette de *Montécuculi* domestique du dauphin, venu en France avec *Catherine de Médicis*. Ces poisons prétendus étaient des distillations chimiques.

Montécuculi fut écartelé, sous prétexte qu'il était chimiste, et que le dauphin était mort. On lui demanda à la question s'il avait jamais entretenu l'empereur. Il répondit que lui ayant été présenté une fois par *Antoine de Lève*, ce prince lui avait demandé quel ordre le roi de France tenait dans ses repas. *Etait-ce-là* une raison pour soupçonner *Charles-Quint* d'un

crime si abominable et si inutile? le supplice de *Montécuculi*, ou plutôt *Montécuculo*, est au rang des condamnations injustes qui ont déshonoré la France. Il faut la mettre avec celles d'*Enguerrant de Marigni*, de *Samblançai*, d'*Anne du Bourg*, d'*Augustin de Thou*, du maréchal de *Marillac*, de la maréchale d'*Ancre*, et de tant d'autres qui rempliraient un volume. L'histoire doit au moins servir à rendre les juges plus circonspects et plus humains.

L'invasion de la Provence est funeste aux Français, sans être fructueuse pour l'empereur; il ne peut prendre Marseille. Les maladies détruisent une partie de son armée. Il s'en retourne à Gènes sur sa flotte. Son autre armée est obligée d'évacuer la Picardie. La France, toujours près d'être accablée, résiste toujours. Les mêmes causes qui avaient fait perdre le royaume de Naples à *François I*, font perdre la Provence à *Charles-Quint*. Des entreprises lointaines réussissent rarement.

L'empereur retourne en Espagne, laissant l'Italie soumise, la France affaiblie, et l'Allemagne toujours dans le trouble.

Les anabaptistes continuent leurs ravages dans la Frise, dans la Hollande, dans la Westphalie. Cela s'appelait *combattre les combats du Seigneur*. Ils vont au secours de leur prophète-roi, *Jean de Leyde*; ils sont défaits par *George Shenk*, gouverneur de Frise. La ville de

Munster est prise. *Jean de Leyde* et ses principaux complices sont promenés dans une cage. On les brûle, après les avoir déchirés avec des tenailles ardentes. Le parti des luthériens se fortifie; les animosités s'augmentent; la ligue de Smalcade ne produit point encore de guerre civile.

1537. *Charles* en Espagne n'est pas tranquille; il faut soutenir cette guerre légèrement commencée par *François I*, et que ce prince rejetait sur l'empereur.

Le parlement de Paris fait ajourner l'empereur, le déclare vassal rebelle, et privé des comtés de Flandre, d'Artois et de Charolais. Cet arrêt eût été bon après avoir conquis ces provinces: il n'est que ridicule après toutes les défaites et toutes les pertes de *François I*. Les troupes impériales, malgré cet arrêt, avancent en Picardie. *François I* va en personne assiéger Hesdin dans l'Artois, mais il est repris; on donne de petits combats dont le succès est indécis.

François I voulait frapper un plus grand coup. Il hasardait la chrétienté pour se venger de l'empereur. Il s'était engagé avec *Soliman* à descendre dans le Milanais avec une grande armée, tandis que les Turcs tomberaient sur le royaume de Naples et sur l'Autriche.

Soliman

Soliman tint sa parole, mais *François I* ne fut pas assez fort pour tenir la sienne. Le fameux capitain pacha *Cheredin* descend avec une partie de ses galères dans la Pouille, l'autre aborde vers Otrante : il ravage ces pays, et fait seize mille esclaves chrétiens. Ce *Cheredin*, vice-roi d'Alger est le même que les auteurs nomment *Barberouffe*. Ce sobriquet avait été donné à son frère, conquérant d'une partie des côtes de la Barbarie, mort en 1519.

Soliman s'avance en Hongrie. Le roi des Romains, *Ferdinand*, marche au-devant des Turcs entre Bude et Belgrade. Une sanglante bataille se donne, dans laquelle *Ferdinand* prend la fuite, après avoir perdu vingt-quatre mille hommes. On croirait l'Italie et l'Autriche au pouvoir des Ottomans, et *François I* maître de la Lombardie ; mais non. *Barberouffe*, qui ne voit point venir *François I* dans le Milanais, s'en retourne à Constantinople avec son butin et ses esclaves. L'Autriche est mise en sûreté. L'empereur avait retiré ses troupes de l'Artois et de la Picardie. Ses deux sœurs, l'une *Marie* de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, l'autre *Eléonore* de Portugal, femme de *François I*, ayant ménagé une trêve sur ces frontières, l'empereur avait consenti à cette trêve pour avoir de nouvelles troupes à

opposer aux Turcs, et *François I*, afin de pouvoir passer en liberté en Italie.

Déjà le dauphin *Henri* était dans le Piémont, les Français étaient les maîtres de presque toutes les villes; le marquis *del Vasto*, que les Français appellent *Duguaft*, défendait le reste. Alors on conclut une trêve de quelques mois dans ce pays. C'était ne pas faire la guerre sérieusement, après de si grands et de si dangereux projets. Celui qui perdit le plus à cette paix et à cette trêve fut le duc de Savoie, dépouillé par ses ennemis et par ses amis; car les Impériaux et les Français retinrent presque toutes les places.

1538. La trêve se prolonge pour dix années entre *Charles-Quint* et *François I*, et aux dépens du duc de Savoie.

Soliman, mécontent de son allié, ne poursuit point sa victoire. Tout se fait à demi dans cette guerre.

Charles, ayant passé en Italie pour conclure la trêve, marie sa bâtarde *Marguerite*, veuve d'*Alexandre de Médicis*, à *Octavio Farnèse*, fils d'un bâtard de *Paul III*, duc de Parme, de Plaisance et de Castro. Ces duchés étaient un ancien héritage de la comtesse *Mathilde*; elle les avait donnés à l'Eglise, et non pas aux bâtards des papes. On a vu qu'ils avaient été annexés depuis au duché de Milan. Le

pape *Jules II* les incorpora à l'Etat ecclésiastique; *Paul III* les en détacha, et en revêtit son fils. L'empereur en prétendait bien la suzeraineté, mais il aima mieux favoriser le pape que de se brouiller avec lui. C'était hasarder beaucoup pour un pape de faire son bâtard souverain, à la face de l'Europe indignée, dont la moitié avait déjà quitté la religion romaine avec horreur; mais les princes insultent toujours à l'opinion publique, jusqu'à ce que cette opinion publique les accable.

Après toutes ces grandes levées de boucliers, *François I*, qui était sur les frontières du Piémont, s'en retourne. *Charles-Quint* fait voile pour l'Espagne, et voit *François I* à Aigues-mortes avec la même familiarité que si ce prince n'eût été jamais son prisonnier; qu'ils ne se fussent jamais donné de démentis, point appelés en duel; que le roi de France n'eût point fait venir les Turcs, et qu'il n'eût point souffert que *Charles-Quint* eût été traité d'empoisonneur.

Charles-Quint apprend en Espagne que la ville de Gand, lieu de sa naissance, soutient ses privilèges jusqu'à la révolte. Chaque ville des Pays-Bas avait des droits; on n'a jamais rien tiré de ce florissant pays par des impositions arbitraires: les états fournissaient aux

souverains des dons gratuits dans le besoin : et la ville de Gand avait, de temps immémorial, la prérogative d'imposer elle-même sa contribution. Les états de Flandre, ayant accordé douze cents mille florins à la gouvernante des Pays-Bas, en répartirent quatre cents mille sur les Gantois ; ils s'y opposèrent, ils montrèrent leurs privilèges. La gouvernante fait arrêter les principaux bourgeois : la ville se soulève, prend les armes ; c'était une des plus riches et des plus grandes de l'Europe : elle veut se donner au roi de France comme à son seigneur suzerain ; mais le roi, qui se flattait toujours de l'espérance d'obtenir de l'empereur l'investiture du Milanais pour un de ses fils, se fait un mérite auprès de lui de refuser les Gantois. Qu'arriva-t-il ? *François I* n'eut ni Gand ni Milan ; il fut toujours dupe de *Charles-Quint*, et son inférieur en tout, excepté en valeur.

L'empereur prend alors le parti de demander passage par la France pour aller punir la révolte de Gand. Le dauphin et le duc d'Orléans vont le recevoir à Baïonne ; *François I* va au-devant de lui à Chatelleraut : il entre dans Paris, le premier janvier ; le parlement et tous les corps, viennent le complimenter hors de la ville ; on lui porte les clefs, les prisonniers sont délivrés en son nom ; il préside au parlement, et il fait un chevalier. On

avait trouvé mauvais , dit-on , cet acte d'autorité dans *Sigismond* : on le trouva bon dans *Charles-Quint*. Créer un chevalier alors , c'était seulement déclarer un homme noble , ou ajouter à sa noblesse un titre honorable et inutile.

La chevalerie avait été en grand honneur dans l'Europe ; mais elle n'avait jamais été qu'un nom qu'on avait donné insensiblement aux seigneurs de fief distingués par les armes. Peu à peu ces seigneurs de fief avaient fait de la chevalerie une espèce d'ordre imaginaire , composé de cérémonies religieuses , d'actes de vertu et de débauche ; mais jamais ce titre de chevalier n'entra dans la constitution d'aucun Etat : on ne connut jamais que les lois féodales. Un seigneur de fief , reçu chevalier , pouvait être plus considéré qu'un autre , dans quelques châteaux , mais ce n'était pas comme chevalier qu'il entra aux diètes de l'Empire , aux états de France , aux *cortes* d'Espagne , au parlement d'Angleterre : c'était comme baron , comte , marquis ou duc. Les seigneurs bannerets , dans les armées , avaient été appelés chevaliers ; mais ce n'était pas en qualité de chevaliers qu'ils avaient des bannières ; de même qu'ils n'avaient point des châteaux et des terres en qualité de preux : mais on les appelait *preux* , parce qu'ils étaient supposés faire des prouesses.

En général, ce qu'on a appelé la chevalerie, appartient beaucoup plus au roman qu'à l'histoire, et ce n'était guère qu'une momerie honorable. *Charles-Quint* n'aurait pas pu créer en France un bailli de village, parce que c'est un emploi réel. Il donna le vain titre de chevalier, et l'effet le plus réel de cette cérémonie fut de déclarer noble un homme qui ne l'était pas. Cette noblesse ne fut reconnue en France que par courtoisie, par respect pour l'empereur; mais ce qui est de la plus grande vraisemblance, c'est que *Charles-Quint* voulut faire croire que les empereurs avaient ce droit dans tous les Etats. *Sigismond* avait fait un chevalier en France; *Charles* voulut en faire un aussi. On ne pouvait refuser cette prérogative à un empereur à qui on donnait celle de délivrer les prisonniers.

Ceux qui ont imaginé qu'on délibéra si on retiendrait *Charles* prisonnier, l'ont dit sans aucune preuve. *François I* se ferait couvert d'opprobre s'il eût retenu, par une basse perfidie, celui dont il avait été le captif par le fort des armes. Il y a des crimes d'Etat que l'usage autorise; il y en a d'autres que l'usage, et sur-tout la chevalerie de ce temps-là n'autorisait pas. On tient que le roi lui fit seulement promettre de donner le Milanais au duc d'Orléans, frère du dauphin *Henri*, et qu'il se contenta d'une parole vague; il se piqua,

dans cette occasion, d'avoir plus de générosité que de politique.

Charles entre dans Gand avec deux mille cavaliers et six mille fantassins qu'il avait fait venir. Les Gantois pouvaient mettre, dit-on, quatre-vingts mille hommes en armes, et ne se défendirent pas.

Le 12 mai, on fait pendre vingt-quatre bourgeois de Gand; on ôte à la ville ses privilèges; on jette les fondemens d'une citadelle, et les citoyens sont condamnés à payer trois cents mille ducats pour la bâtir, et neuf mille par an pour l'entretien de la garnison. Jamais on ne fit mieux valoir la loi du plus fort; la ville de Gand avait été impunie quand elle versa le sang des ministres de *Marie de Bourgogne*, aux yeux de cette princesse: elle fut accablée quand elle voulut soutenir de véritables droits. 1540.

François I envoie à Bruxelles sa femme *Eléonore* solliciter l'investiture du Milanais; et pour la faciliter, non-seulement il renonce à l'alliance des Turcs, mais il fait une ligue offensive contre eux avec le pape. Le dessein de l'empereur était de lui faire perdre son allié, et de ne lui point donner le Milanais.

En Allemagne, la religion luthérienne et la ligue de Smalcade prennent de nouvelles forces par la mort de *George de Saxe*, puissant

prince souverain de la Misnie et de la Thuringe ; c'était un catholique très-zélé , et son frère, *Henri*, qui continua sa branche , était un luthérien déterminé. *George* , par son testament, déshérite son frère et ses neveux , en cas qu'ils ne retournent point à la religion de leurs pères , et donne ses Etats à la maison d'Autriche : c'était un cas tout nouveau. Il n'y avait point de loi dans l'Empire qui privât un prince de ses Etats pour cause de religion. L'électeur de Saxe, *Jean-Frédéric*, et le magnanime landgrave de Hesse, gendre de *George*, conservent la succession à l'héritier naturel , en lui fournissant des troupes contre ses sujets catholiques. *Luther* vient les prêcher , et tout le pays est bientôt aussi luthérien que la Saxe et la Hesse.

Le luthéranisme se signale en permettant la polygamie. La femme du landgrave , fille de *George* , indulgente pour son mari, à qui elle ne pouvait plaire , lui permit d'en avoir une seconde. Le landgrave, amoureux de *Marguerite de Saal*, fille d'un gentilhomme de Saxe, demande à *Luther*, à *Mélancton* et à *Bucer* s'il peut , en conscience, avoir deux femmes , et si la loi de la nature peut s'accorder avec la loi chrétienne ; les trois apôtres embarrassés lui en donnent secrètement la permission par écrit. Tous les maris pouvaient en faire autant, puisqu'en fait de conscience il n'y a pas plus de privilège pour un landgrave que pour un

autre

autre homme ; mais cet exemple n'a pas été suivi : la difficulté d'avoir deux femmes chez soi étant plus grande que le dégoût d'en avoir une seule.

L'empereur fait ses efforts pour dissiper la ligue de Smalcade ; il ne peut en détacher qu'*Albert de Brandebourg*, surnommé l'*Alcibiade*. On tient des assemblées et des conférences entre les catholiques et les protestans , dont l'effet ordinaire est de ne pouvoir s'accorder.

Le 8 juillet, l'empereur publie à Ratisbonne 1541. ce qu'on appelle un *interim*, un *inhalt* ; c'est un édit par lequel chacun restera dans sa croyance en attendant mieux, sans troubler personne.

Cet *interim* était nécessaire pour lever des troupes contre les Turcs. On a déjà remarqué qu'alors on ne formait de grandes armées que dans le besoin. On a vu que *Soliman* avait été le protecteur de *Jean Zapoli*, qui avait toujours disputé la couronne de Hongrie à *Ferdinand* ; cette protection avait été le prétexte des invasions des Turcs. *Jean* était mort, et *Soliman* servait de tuteur à son fils.

L'armée impériale assiège le jeune pupille de *Soliman* dans Bude ; mais les Turcs viennent à son secours, et défont sans ressource l'armée chrétienne.

Le sultan, lassé enfin de se battre et de vaincre tant de fois pour des chrétiens, prend

la Hongrie pour prix de ses victoires, et laisse la Transilvanie au jeune prince qui, selon lui, ne pouvait avoir par droit d'héritage un royaume électif comme la Hongrie.

Le roi des Romains, *Ferdinand*, offre alors de se rendre tributaire de *Soliman*, s'il veut lui rendre ce royaume : le sultan lui répond qu'il faut qu'il renonce à la Hongrie, et qu'il lui fasse hommage de l'Autriche.

Les choses restent en cet état ; et tandis que *Soliman*, dont l'armée est diminuée par la contagion, retourne à Constantinople, *Charles* va en Italie : il s'y prépare à aller attaquer Alger, au lieu d'aller enlever la Hongrie aux Turcs : c'était être plus soigneux de la gloire de l'Espagne que de celle de l'Empire. Maître de Tunis et d'Alger, il eût rangé toute la Barbarie sous la domination espagnole, et l'Allemagne se serait défendue contre *Soliman* comme elle aurait pu. Il débarque sur la côte d'Alger, le 23 octobre, avec autant de monde à-peu-près qu'il en avait quand il prit Tunis ; mais une tempête furieuse ayant submergé quinze galères et quatre-vingt-six vaisseaux, et ses troupes sur terre étant assaillies par les orages et par les Maures, *Charles* est obligé de se rembarquer sur les bâtimens qui restaient, et arrive à Carthagène, au mois de novembre, avec les débris de sa flotte et de ses troupes : sa réputation en souffrit. On accusa son entreprise

de témérité ; mais s'il eût réuffi , comme à Tunis , on l'eût appelé le vengeur de l'Europe. Le fameux *Fernand Cortez* , triomphateur de tant d'Etats en Amérique , avait affisté en soldat volontaire à l'entreprise d'Alger ; il y vit quelle est la différence d'un petit nombre d'hommes qui fait se défendre , et des multitudes qui se laissent égorger.

On ne voit pas pourquoi *Soliman* demeure oisif après ses conquêtes ; mais on voit pourquoi l'Allemagne les lui laisse. C'est que les princes catholiques s'unissent contre les princes protestans ; c'est que la ligue de Smalcade fait la guerre au duc de Brunsvick catholique ; qu'elle le chasse de son pays , et rançonne tous les ecclésiastiques ; c'est enfin que le roi de France , fatigué des refus de l'investiture du Milanais , préparait contre l'empereur les plus fortes ligues et les plus grands armemens.

L'Empire et la vie de *Charles - Quint* ne sont qu'un continuel orage. Le sultan , le pape , Venise , la moitié de l'Allemagne , la France lui sont presque toujours opposés , et souvent à la fois : l'Angleterre tantôt le seconde , tantôt le traverse. Jamais empereur ne fut plus craint et n'eut plus à craindre.

François I envoyait un ambassadeur à Constantinople , et un autre à Venise en même temps. Celui qui allait vers *Soliman* était un navarrois nommé *Rinçone* ; l'autre était *Frégose* ,

génois. Tous deux embarqués sur le Pô sont assassinés par ordre du gouverneur de Milan. Ce meurtre ressemble parfaitement à celui du colonel *Saint-Clair*, assassiné de nos jours en revenant de Constantinople en Suède ; ces deux événemens furent les causes ou les prétextes de guerres sanglantes. *Charles-Quint* défavoua l'assassinat des deux ambassadeurs du roi de France. Il les regardait, à la vérité, comme des hommes nés ses sujets et devenus infidèles ; mais il est bien mieux prouvé que tout homme est né avec le droit naturel de se choisir une patrie, qu'il n'est prouvé qu'un prince a le droit d'assassiner ses sujets. Si c'était une des prérogatives de la royauté, elle lui serait trop funeste. *Charles*, en défavouant l'attentat commis en son nom, avouait en effet que ce n'était qu'un crime honteux.

La politique et la vengeance pressaient également les armemens de *François I.*

Il envoie le dauphin dans le Rouffillon avec une armée de trente mille hommes, et son autre fils, le duc d'Orléans, avec un pareil nombre dans le Luxembourg.

Le duc de Clèves, héritier de la Gueldre envahie par *Charles-Quint*, était avec le comte de *Mansfeld* dans l'armée du duc d'Orléans.

Le roi de France avait encore une armée dans le Piémont.

L'empereur est étonné de trouver tant de ressources et de forces dans la France, à laquelle il avait porté de si grands coups. La guerre se fait à armes égales et sans avantage décidé de part ni d'autre. C'est au milieu de cette guerre qu'on assemble le concile de Trente. Les Impériaux y arrivent le 28 janvier. Les protestans refusent de s'y rendre, et le concile est suspendu.

Transaction du duc de Lorraine avec le corps germanique dans la diète de Nuremberg, le 26 août. Son duché est reconnu souveraineté libre et indépendante, à la charge de payer à la chambre impériale les deux tiers de la taxe d'un électeur. 1543.

Cependant on publie la nouvelle ligue conclue entre *Charles-Quint* et *Henri VIII* contre *François I*; c'est ainsi que les princes se brouillent et se réunissent. Ce même *Henri VIII*, que *Charles* avait fait excommunier pour avoir répudié sa tante, s'allie avec celui qu'on croyait son ennemi irréconciliable. *Charles* va d'abord attaquer la *Gueldre*, et s'empare de tout ce pays appartenant au duc de *Clèves*, allié de *François I*. Le duc de *Clèves* vient lui demander pardon à genoux. L'empereur le fait renoncer à la souveraineté de *Gueldre*, et lui donne l'investiture de *Clèves* et de *Juliers*.

Il prend Cambrai alors libre , que l'Empire et la France se disputaient. Tandis que *Charles* se ligue avec le roi d'Angleterre pour accabler la France , *François I* appelle les Turcs une seconde fois. *Chéredin* , cet amiral des Turcs , vient à Marseille avec ses galères ; il va assiéger Nice avec le comte d'*Enghien* ; ils prennent la ville , mais le château est secouru par les Impériaux , et *Chéredin* se retire à Toulon. La descente des Turcs ne fut mémorable que parce qu'ils étaient armés au nom du roi très-chrétien.

Dans le temps que *Charles-Quint* fait la guerre à la France , en Picardie , en Piémont et dans le Rouffillon ; qu'il négocie avec le pape et avec les protestans ; qu'il presse l'Allemagne de se mettre en fureté contre les invasions des Turcs , il a encore une guerre avec le Danemarck.

Christiern II , retenu en prison par ceux qui avaient été autrefois ses sujets , avait fait *Charles-Quint* héritier de ses trois royaumes , qu'il n'avait point , et qui étaient électifs. *Gustave Vasa* régnait paisiblement en Suède. Le duc de Holstein avait été élu roi de Danemarck , en 1536. C'est ce roi de Danemarck , *Christiern III* , qui attaquait l'empereur en Hollande avec une flotte de quarante vaisseaux ; mais la paix est bientôt faite. Ce *Christiern III* renouvelle avec ses frères , *Jean* et *Adolphe* , l'ancien traité qui regardait les duchés de

Holftein et de Slesvich. *Jean* et *Adolphe* et leurs descendans devaient posséder ces duchés en commun avec les rois de Danemarck.

Alors *Charles* assemble une grande diète à Spire, où se trouvent *Ferdinand* son frère, tous les électeurs, tous les princes catholiques et protestans. *Charles-Quint* et *Ferdinand* y demandent du secours contre les Turcs et contre le roi de France. On y donne à *François I* les noms de *renégat*, de *barbare*, et d'*ennemi de DIEU*.

Le roi de France veut envoyer des ambassadeurs à cette grande diète. Il dépêche un héraut-d'armes pour demander un passe-port. On met son héraut en prison.

La diète donne des subfides et des troupes; mais ces subfides ne sont que pour six mois, et les troupes ne se montent qu'à quatre mille gendarmes, et vingt mille hommes de pied; faible secours pour un prince qui n'aurait pas eu de grands États héréditaires.

L'empereur ne put obtenir ce secours qu'en se relâchant beaucoup en faveur des luthériens. Ils gagnent un point bien important, en obtenant dans cette diète que la chambre impériale de Spire sera composée moitié de luthériens et moitié de catholiques. Le pape s'en plaignit beaucoup, mais inutilement (a).

(a) Le P. *Barre*, auteur d'une grande histoire de l'Allemagne, met dans la bouche de *Charles-Quint* ces paroles : „ Le

Le vieil amiral *Barberouffe*, qui avait passé l'hiver à Toulon et à Marseille, va encore ravager les côtes d'Italie, et ramène ses galères chargées de butin et d'esclaves à Constantinople, où il termine une carrière qui fut long-temps fatale à la chrétienté. Il était triste que le roi nommé *très-chrétien* n'eût jamais eu d'amiral redoutable à son service, qu'un mahométan barbare; qu'il soudoyât des Turcs en Italie, tandis qu'on assemblait un concile; et qu'il fît brûler à petit feu des luthériens dans Paris, en payant des luthériens en Allemagne.

François I jouit d'un succès moins odieux et plus honorable, par la bataille de Cérifoles, que le comte d'*Enghien* gagne dans le Piémont, le 11 avril, sur le *marquis del Vasto*, fameux

„ pape est bien heureux que les princes de la ligne de Smal-
 „ cade ne m'aient pas proposé de me faire protestant; car
 „ s'ils l'avaient voulu, je ne fais pas ce que j'aurais fait. „
 On fait que c'est la réponse de l'empereur *Joseph I*, quand le
 pape *Clément XI* se plaignit à lui de ses condescendances pour
Charles XII. Le P. *Barre* ne s'est pas contenté d'imputer à
Charles-Quint ce discours qu'il ne tint jamais; mais il a, dans
 son histoire, inséré un très-grand nombre de faits et de
 discours pris mot pour mot de l'histoire de *Charles XII*. Il
 en a copié plus de deux cents pages. Il n'est pas impossible,
 à la rigueur, qu'on ait dit et fait, dans les douzième,
 treizième et quatorzième siècles, précisément les mêmes
 choses que dans le dix-huitième; mais cela n'est pas bien
 vraisemblable. On a été obligé de faire cette note, parce
 que des journalistes, ayant vu dans l'histoire d'Allemagne
 tant de traits absolument semblables, ont accusé l'historien
 de *Charles XII* de plagiat, ne faisant pas réflexion que cet
 historien avait écrit plus de quinze ans avant l'autre.

général de l'empereur ; mais cette victoire fut plus inutile encore que tous les succès passagers de *Louis XII* et de *Charles VIII*. Elle ne peut conduire les Français dans le Milanais, et l'empereur pénètre jusqu'à Soissons, et menace Paris.

Henri VIII, de son côté, est en Picardie. La France, malgré la victoire de Cérifoles, est plus en danger que jamais. Cependant, par un de ces mystères que l'histoire ne peut guère expliquer, *François I* fait une paix avantageuse. A quoi peut-on l'attribuer qu'aux défiances que l'empereur et le roi d'Angleterre avaient l'un de l'autre ? Cette paix est conclue à Crépi, le 18 septembre. Le traité porte que le duc d'Orléans, second fils du roi de France, épousera une fille de l'empereur ou du roi des Romains, et qu'il aura le Milanais ou les Pays-Bas. Cette alternative est étrange. Quand on promet une province ou une autre, il est clair qu'on ne donnera aucune des deux. *Charles*, en donnant le Milanais, ne donnait qu'un fief de l'Empire ; mais en cédant les Pays-Bas, il dépouillait son fils de son héritage.

Pour le roi d'Angleterre, ses conquêtes se bornèrent à la ville de Boulogne ; et la France fut sauvée contre toute attente.

On fait enfin l'ouverture du concile de 1545. Trente, au mois d'avril. Les protestans déclarent

qu'ils ne reconnaissent point ce concile. Commencement de la guerre civile.

Henri, duc de Brunsvick, dépouillé de ses Etats, comme on l'a vu, par la ligue de Smalcade, y rentre avec le secours de l'archevêque de Brème, son frère. Il y met tout à feu et à sang.

Philippe, ce fameux landgrave de Hesse, et *Maurice de Saxe*, neveu de *George*, réduisent *Henri de Brunsvick* aux dernières extrémités. Il se rend à discrétion à ces princes, marchant tête nue, avec son fils *Victor*, entre les troupes des vainqueurs. *Charles* approuve et félicite ces vainqueurs dangereux. Il les ménageait encore.

Tandis que le concile commence, *Paul III*, avec le consentement de l'empereur, donne solennellement l'investiture de Parme et de Plaisance à son fils aîné *Pierre-Louis Farnèse*, dont le fils *Octave* avait déjà épousé la bâtarde de *Charles-Quint*, veuve d'*Alexandre de Médicis*. Ce couronnement du bâtard d'un pape faisait un beau contraste avec un concile convoqué pour réformer l'Eglise.

L'électeur palatin prit ce temps pour renoncer à la communion romaine. C'était alors l'intérêt de tous les princes d'Allemagne de secouer le joug de l'Eglise romaine. Ils rentraient dans les biens prodigués par leurs

ancêtres au clergé et aux moines. *Luther* meurt bientôt après à Ifflèbe, le 18 février 1545, à compter selon l'ancien calendrier. Il avait eu la satisfaction de soustraire la moitié de l'Europe à l'Eglise romaine ; et il mettait cette gloire au-dessus de celle des conquérans.

La mort du duc d'Orléans , qui devait 1546.
épouser une fille de l'empereur, et avoir les Pays-Bas ou le Milanais, tire *Charles-Quint* d'un grand embarras. Il en avait assez d'autres : les princes protestans de la ligue de Smalcade avaient en effet divisé l'Allemagne en deux parties. Dans l'une, il n'avait guère que le nom d'empereur ; dans l'autre, on ne combattait pas ouvertement son autorité, mais on ne la respectait pas autant qu'on eût fait, si elle n'eût pas été presque anéantie chez les princes protestans.

Ces princes signalent leur crédit en ménageant la paix entre les rois de France et d'Angleterre. Ils envoient des ambassadeurs dans ces deux royaumes ; cette paix se conclut ; et *Henri VIII* favorise la ligue de Smalcade.

Le luthéranisme avait fait tant de progrès que l'électeur de Cologne, *Herman de Neuvid*, tout archevêque qu'il était, l'introduisait dans ses États, et n'attendait que le moment de pouvoir se séculariser lui et son électorat. *Paul III* l'excommunie et le prive de son archevêché.

Un pape peut excommunier qui il veut ; mais il n'est pas si aisé de dépouiller un prince de l'Empire : il faut que l'Allemagne y consente. Le pape ordonne en vain qu'on ne reconnaisse plus qu'*Adolphe de Schavembourg*, coadjuteur de l'archevêque , mais non coadjuteur de l'électeur. *Charles-Quint* reconnaît toujours l'électeur *Herman de Neuwid* , et le menace , afin qu'il ne donne point de secours aux princes de la ligue de Smalcade ; mais , l'année suivante , *Herman* fut enfin déposé , et *Schavembourg* eut son électorat.

La guerre civile avait déjà commencé par l'aventure de *Henri de Brunsvick* , prisonnier chez le landgrave de Hesse. *Albert de Brandebourg* , margrave de Culembach , se joint à *Jean de Brunsvick* , neveu du prisonnier , pour le délivrer et le venger. L'empereur les encourage et les aide sous main. Ce n'est point-là le grand empereur *Charles-Quint* ; ce n'est qu'un prince faible qui se plie aux conjonctures.

Alors les princes et les villes de la ligue mettent leurs troupes en campagne. *Charles* , ne pouvant plus diffimuler , commence par obtenir de *Paul III* environ dix mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux légers pour six mois , avec deux cents mille écus romains , et une bulle pour lever la moitié des revenus d'une année des bénéfices d'Espagne , et pour aliéner les biens des monastères jusqu'à la somme

de cinq cents mille écus. Il n'osait demander les mêmes concessions sur les églises d'Allemagne. Les luthériens étaient trop voisins, et quelques églises eussent mieux aimé se séculariser que de payer.

Les protestans sont déjà maîtres des passages du Tirol; ils s'étendent de là jusqu'au Danube. L'électeur de Saxe, *Jean-Frédéric-Philippe*, landgrave de Hesse, marche par la Franconie. *Philippe*, prince de la maison de Brunsvick, et ses quatre fils, trois princes d'Anhalt, *George de Virtemberg*, frère du duc *Ulric*, sont dans cette armée; on y voit les comtes d'Oldenbourg, de Mansfeld, d'Oettingen, de Henneberg, de Furstemberg, beaucoup d'autres seigneurs immédiats à la tête de leurs soldats. Les villes d'Ulm, de Strasbourg, de Norlingue, d'Augsbourg y ont envoyé leurs troupes. Il y a huit régimens des cantons protestans suisses. L'armée était de plus de soixante mille hommes de pied, et de quinze mille chevaux.

L'empereur, qui n'avait que peu de troupes, agit cependant en maître, en mettant l'électeur de Saxe au ban de l'Empire, le 18 juillet, dans Ratisbonne. Bientôt il a une armée capable de soutenir cet arrêt. Les dix mille Italiens envoyés par le pape arrivent. Six mille Espagnols de ses vieux régimens du Milanais et de Naples se joignent à ses Allemands. Mais il fallait qu'il armât trois nations, et il n'avait

pas encore une armée égale à celle de la ligue, qui venait d'être renforcée par la gendarmerie de l'électeur palatin.

Les destinées des princes et des Etats sont tellement le jouet de ce qu'on appelle la fortune, que le salut de l'empereur vint d'un prince protestant. Le prince *Maurice de Saxe*, marquis de Misnie et de Thuringe, cousin de l'électeur de Saxe, gendre du landgrave de Hesse, le même à qui ce landgrave et l'électeur de Saxe avaient conservé ses Etats, et dont l'électeur avait été le tuteur, oublia ce qu'il devait à ses proches, et se rangea du parti de l'empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'il était, comme eux, protestant très-zélé; mais il disait que la religion n'a rien de commun avec la politique.

Ce *Maurice* rassembla dix mille fantassins et trois mille chevaux, fit une diversion dans la Saxe, défit les troupes que l'électeur *Jean-Frédéric-Henri* y envoya, et fut la première cause du malheur des alliés. Le roi de France leur envoya deux cents mille écus : c'était assez pour entretenir la discorde, et non assez pour rendre leur parti vainqueur.

L'empereur gagne du terrain de jour en jour. La plupart des villes de Franconie se rendent, et payent de grosses taxes.

L'électeur palatin, l'un des princes de la ligue, vient demander pardon à *Charles*, et

se jette à ses genoux. Presque tout le pays jusqu'à Hesse-Cassel est soumis.

Le pape *Paul III* retire alors ses troupes qui n'avaient dû servir que six mois. Il craint de trop secourir l'empereur, même contre des protestans. *Charles* n'est que médiocrement affaibli par cette perte. La mort du roi d'Angleterre *Henri VIII*, arrivée le 18 janvier, et la maladie qui conduisait dans le même temps *François I* à sa fin, le délivraient des deux protecteurs de la ligue de Smalcade.

Charles réussit aisément à détacher le vieux 1547.
duc de Wirtemberg de la ligue. Il était alors si irrité contre les révoltes dont la religion est la cause ou le prétexte, qu'il voulut établir à Naples l'inquisition, dès long-temps reçue en Espagne; mais il y eut une si violente sédition, que ce tribunal fut aboli aussitôt qu'établi. L'empereur aima mieux tirer quelque argent des Napolitains, pour l'aider à dompter la ligue de Smalcade, que de s'obstiner à faire recevoir l'inquisition dont il ne tirait rien.

La ligue semblait presque détruite par la soumission du Palatinat et du Wirtemberg; mais elle prend de nouvelles forces par la jonction des citoyens de Prague et de plusieurs cantons de la Bohême, qui se révoltent contre *Ferdinand* leur souverain, et qui vont secourir les confédérés. Le margrave de Culembach, *Albert de*

Brandebourg, surnommé l'*Alcibiade*, dont on a déjà parlé, est à la vérité pour l'empereur; mais ses troupes sont défaites, et il est pris par l'électeur de Saxe.

Pour compenser cette perte, l'électeur de *Brandebourg*, *Jean le sévère*, tout luthérien qu'il est, prend les armes en faveur du chef de l'Empire, et donne du secours à *Ferdinand* contre les Bohémiens.

Tout était en confusion vers l'Elbe, et on n'entendait parler que de combats et de pillages. Enfin l'empereur passe l'Elbe, avec une forte armée, vers *Mulberg*. Son frère l'accompagnait avec ses enfans, *Maximilien* et *Ferdinand*, et le duc d'*Albe* était son principal général.

On attaque l'armée de *Jean-Frédéric-Henri*, duc électeur de Saxe, si célèbre par son malheur. Cette bataille de *Mulberg* près de l'Elbe fut décisive. On dit qu'il n'y eut que quarante hommes de tués du côté de l'empereur : ce qui est bien difficile à croire. L'électeur de Saxe blessé est prisonnier avec le jeune prince *Ernest de Brunsvick*. *Charles* fait condamner, le 12 mai, l'électeur de Saxe, par le conseil de guerre, à perdre la tête. Le sévère duc d'*Albe* présidait à ce tribunal. Le secrétaire du conseil signifia, le même jour, la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince *Ernest de Brunsvick*.

Le

Le duc *Maurice*, qui devait avoir son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grâce. *Charles* accorde la vie à l'électeur, à condition qu'il renoncera pour lui et ses enfans à la dignité électorale, en faveur de *Maurice*. On lui laissa la ville de *Gotha* et ses dépendances ; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de *Gotha* et de *Veimar*. Le duc *Maurice* s'engagea à lui faire une pension de cinquante mille écus d'or, et à lui en donner cent mille une fois payés, pour acquitter ses dettes. Tous les prisonniers qu'il avait faits, et sur-tout *Albert de Brandebourg* et *Henri de Brunsvick* furent relâchés ; mais l'électeur n'en demeura pas moins prisonnier de *Charles*.

Sa femme *Sibille*, sœur du duc de *Clèves*, vint inutilement se jeter aux pieds de l'empereur, et lui demander en larmes la liberté de son mari.

Les alliés de l'électeur se dissipèrent bientôt. Le landgrave de *Hesse* ne pensa plus qu'à se soumettre. On lui imposa pour condition de venir embrasser les genoux de l'empereur, de raser toutes ses forteresses, à la réserve de *Cassel* ou de *Ziegenheim*, en payant cent cinquante mille écus d'or.

Le nouvel électeur, *Maurice de Saxe*, et l'électeur de *Brandebourg* promirent par écrit au landgrave qu'on ne ferait aucune entreprise

sur sa liberté. Ils s'en rendirent caution , et consentirent d'être appelés en justice par lui ou par ses enfans , et à souffrir eux-mêmes le traitement que l'empereur lui ferait contre la foi promise.

Le landgrave , sur ces assurances , consentit à tout. *Granvelle*, évêque d'Arras , depuis cardinal, rédigea les conditions que *Philippe* signa. On a toujours assuré que le prélat trompa ce malheureux prince , lequel avait expressément stipulé qu'en venant demander grâce à l'empereur, il ne resterait pas en prison. *Granvelle* écrivit qu'il ne resterait pas toujours en prison. Il ne fallait qu'un *v* à la place d'une *n* pour faire cette étrange différence en langue allemande. Le traité devait porter *nicht mit einiger gefængniss* , et *Granvelle* écrivit *eviger*.

Le landgrave n'y prit pas garde en relisant l'acte. Il crut voir ce qui devait y être ; et dans cette confiance, il alla se jeter aux genoux de *Charles-Quint*. En effet , il paraît indubitable qu'il ne serait pas sorti de chez lui pour aller recevoir sa grâce , s'il avait cru qu'on le mettrait en prison. Il fut arrêté quand il croyait s'en retourner en sûreté , et conduit long-temps à la suite de l'empereur.

Le vainqueur se saisit de toute l'artillerie de l'électeur de Saxe, *Jean Frédéric*, du landgrave de Hesse , et même du duc de *Virtemberg*. Il confisqua les biens de plusieurs chefs

du parti; il imposa des taxes sur ceux qu'il avait vaincus, et n'en exempta pas les villes qui l'avaient servi. On prétend qu'il en retira seize cents mille écus d'or.

Le roi des Romains, *Ferdinand*, punit de son côté les Bohémiens. On ôta aux citoyens de Prague leurs privilèges et leurs armes. Plusieurs furent condamnés à mort, d'autres à une prison perpétuelle. Les taxes et les confiscations furent immenses. Elles entrent toujours dans la vengeance des souverains.

Le concile de Trente s'était dispersé pendant ces troubles. Le pape voulait le transférer à Bologne.

L'empereur avait vaincu la ligue, mais non pas la religion protestante. Ceux de cette communion demandent, dans la diète d'Augsbourg, que les théologiens protestans aient voix délibérative dans le concile.

L'empereur était plus mécontent du pape que des théologiens protestans. Il ne lui pardonnait pas d'avoir rappelé les troupes de l'Eglise dans le plus fort de la guerre de Smalcade. Il lui fit sentir son indignation au sujet de Parme et de Plaifance. Il avait souffert que le saint-père en donnât l'investiture à son bâtard, dans le temps qu'il le voulait ménager; mais, quand il en fut mécontent, il se ressouvint que Parme et Plaifance avaient été

une dépendance du Milanais, que c'était à l'empereur seul à en donner l'investiture. *Paul III*, de son côté, alarmé de la puissance de *Charles-Quint*, négociait contre lui avec *Henri II* et les Vénitiens.

Dans ces circonstances, le fils du pape, odieux à toute l'Italie par ses crimes, est assassiné par des conjurés. L'empereur alors s'empare de Plaisance, qu'il ôte à son propre gendre, malgré sa tendresse de père pour *Marguerite* sa fille.

1548. L'empereur, brouillé avec le pape, en ménageait davantage les protestans. Ils avaient toujours voulu que le concile se tint dans une ville d'Allemagne. *Paul III* venait de le transférer à Bologne. C'était encore un nouveau sujet de querelle, qui envenimait celle de Plaisance. D'un côté, le pape menaçait l'empereur de l'excommunication, s'il ne restituait cette ville; et par-là, il donnait trop de prise sur lui aux protestans qui relevaient, comme il faut, le ridicule de ses armes spirituelles, employées par un pape en faveur de ses fils; de l'autre côté, *Charles-Quint* se faisait, en quelque manière, chef de la religion en Allemagne.

Il publie dans la diète d'Augsbourg, le 15 mai, le grand *interim*. C'est un formulaire de foi et de discipline. Les dogmes en étaient

catholiques ; on y permettait seulement la communion sous les deux espèces aux laïques , et le mariage aux prêtres. Plusieurs cérémonies indifférentes y étaient sacrifiées aux luthériens , pour les engager à recevoir des choses qu'on disait plus essentielles.

Ce tempérament était raisonnable ; c'est pourquoi il ne contenta personne. Les esprits étaient trop aigris : l'Eglise romaine et les luthériens se plaignirent ; et *Charles-Quint* vit qu'il est plus aisé de gagner des batailles que de gouverner les opinions. *Maurice*, le nouvel électeur de Saxe , voulut en vain , pour lui complaire , faire recevoir le nouveau formulaire dans ses Etats ; les ministres protestans furent plus forts que lui. L'électeur de Brandebourg , l'électeur palatin acceptent l'*interim*. Le landgrave de Hesse s'y soumet pour obtenir sa liberté , qu'il n'obtient pourtant pas.

L'ancien électeur de Saxe , *Jean Frédéric* , tout prisonnier qu'il est , refuse de le signer. Quelques autres princes et plusieurs villes protestantes suivent son exemple. Et par-tout le cri des théologiens s'élève contre la paix que l'*interim* leur présentait.

L'empereur se contente de menacer ; et , comme il en veut alors plus au pape qu'aux luthériens , il fait décréter par la diète que le concile reviendra à Trente , et se charge du soin de l'y faire transférer.

On met, dans cette diète, les Pays-Bas sous la protection du corps germanique. On les déclare exempts des taxes que les états doivent à l'Empire, et de la juridiction de la chambre impériale, tout compris qu'ils étaient dans le dixième cercle. Ils ne sont obligés à rendre aucun service à l'Empire, excepté dans les guerres contre les Turcs; alors ils doivent contribuer autant que trois électeurs. Ce règlement est souscrit par *Charles-Quint*, le 26 juin.

Les habitans du Valais sont mis au ban de l'Empire pour n'avoir pas payé les taxes; ils en sont exempts aujourd'hui qu'ils ont su devenir libres.

La ville de Constance ne reçoit l'*interim* qu'après avoir été mise au ban de l'Empire.

La ville de Strasbourg obtient que l'*interim* ne soit que pour les églises catholiques de son district, et que le luthéranisme y soit professé en liberté.

Christiern III, roi de Danemarck, reçoit par ses ambassadeurs l'investiture du duché de Holstein, en commun avec ses frères, *Jean* et *Adolphe*.

Maximilien, fils de *Ferdinand*, épouse *Marie*, sa cousine, fille de l'empereur. Le mariage se fait à Valladolid, les derniers jours de septembre; et *Maximilien* et *Marie* sont conjointement régens d'Espagne; mais c'est toujours

le conseil d'Espagne, nommé par *Charles-Quint*, qui gouverne.

L'empereur, retiré dans Bruxelles, fait prêter 1549. hommage à son fils aîné, *Philippe*, par les provinces de Flandre, de Hainaut et d'Artois.

Le concile de Trente restait toujours divisé. Quelques prélats attachés à l'empereur étaient à Trente. Le pape en avait rassemblé d'autres à Bologne. On craignait un schisme. Le pape craignait encore plus que la maison de *Bentivoglio*, dépossédée de Bologne par *Jules II*, n'y rentrât avec la protection de l'empereur. Il dissout son concile de Bologne.

Octavio Farnèse, gendre de *Charles-Quint* et petit-fils de *Paul III*, a également à se plaindre de son beau-père et de son grand-père. Le beau-père lui retenait Plaisance, parce qu'il était brouillé avec le pape; et son grand-père lui retenait Parme, parce qu'il était brouillé avec l'empereur. Il veut se saisir au moins de Parme, et n'y réussit pas. On prétend que le pape mourut des chagrins que lui causaient sa famille et l'empereur; mais on devait ajouter qu'il avait plus de quatre-vingts et un ans.

Les Turcs n'inquiètent point l'Empire; 1550. *Soliman* était vers l'Euphrate. Les Persans fauvaient l'Autriche; mais les Turcs restaient toujours maîtres de la plus grande partie de la Hongrie.

Henri II, roi de France, paraissait tranquille. Le nouveau pape, *Jules III*, était embarrassé sur l'affaire du concile et sur celle de Plaisance. L'empereur l'était davantage de son *interim*, qui causait toujours des troubles en Allemagne. Quand on voit des hommes aussi peu scrupuleux que *Paul III*, *Jules III* et *Charles-Quint*, décider de la religion, que peuvent penser les peuples ?

La ville de Magdebourg, très-puissante, était en guerre contre le duc de Meckelbourg, et était liguée avec la ville de Brème. L'empereur condamne les deux villes, et charge le nouvel électeur de Saxe, *Maurice*, de réduire Magdebourg ; mais il l'irritait en lui marquant cette confiance. *Maurice* justifiait son ambition qui avait dépouillé son tuteur et son parent de l'électorat de Saxe, par les lois qui l'avaient attaché au chef de l'Empire ; mais il croyait son honneur perdu par la prison du landgrave de Hesse, son beau-père, retenu toujours captif, malgré sa garantie, et malgré celle de l'électeur de Brandebourg. Ces deux princes pressaient continuellement l'empereur de dégager leur parole. *Charles* prend le singulier parti d'annuler leur promesse. Le landgrave tente de s'évader. Il en coûte la tête à quelques-uns de ses domestiques.

L'électeur *Maurice*, indigné contre *Charles-Quint*, n'est pas fort pressé à combattre pour

un

un empereur dont la puissance se fait sentir si despotiquement à tous les princes : il ne fait nul effort contre Magdebourg. Il laissa tranquillement les assiégeans battre le duc de Meckelbourg, et le prendre prisonnier ; et l'empereur se repentit de lui avoir donné l'électorat. Il n'avait que trop de raison de se repentir. *Maurice* songeait à se faire chef du parti protestant, à mettre non-seulement Magdebourg dans ses intérêts, mais aussi les autres villes, et à se servir de son nouveau pouvoir pour balancer celui de l'empereur. Déjà il négociait sur ces principes avec *Henri II*, et un nouvel orage se préparait dans l'Empire.

Charles-Quint, qu'on croyait au comble de la puissance, était dans le plus grand embarras. Le parti protestant ne pouvait ni lui être attaché, ni être détruit. L'affaire de Parme et de Plaisance, dont le roi de France commençait à se mêler, lui faisait envisager une guerre prochaine. Les Turcs étaient toujours en Hongrie. Tous les esprits étaient révoltés, dans la Bohême, contre son frère *Ferdinand*.

Charles imagine de donner un nouveau poids à son autorité, en engageant son frère à céder à son fils, *Philippe*, le titre de roi des Romains, et la succession à l'Empire. La tendresse paternelle pouvait suggérer ce dessein ; mais il est sûr que l'autorité impériale avait besoin d'un

chef qui, maître de l'Espagne et du nouveau monde, aurait assez de puissance pour contenir à la fois les ennemis et les princes de l'Empire. Il est sûr aussi que les princes auraient vu par-là leurs prérogatives bien hasardées, et qu'ils se seraient difficilement prêtés aux vues de l'empereur. Elles ne servirent qu'à indigner *Ferdinand*, et à brouiller les deux frères.

Charles rompt ouvertement avec *Ferdinand*, demande sa déposition aux électeurs, et leurs suffrages en faveur de son fils. Il ne recueille de toute cette entreprise que le chagrin d'un refus, et de voir les électeurs du Palatinat, de Saxe et de Brandebourg s'opposer ouvertement à ses desseins plus dangereux que sages.

L'électeur *Maurice* entre enfin dans Magdebourg par capitulation; mais il soumet cette ville pour lui-même, quoiqu'il la prenne au nom de l'empereur. La même ambition, qui l'avait porté à recevoir l'électorat de Saxe des mains de *Charles-Quint*, le porte à s'unir contre lui, avec *Joachim*, électeur de Brandebourg; *Frédéric*, comte palatin; *Christophe*, duc de Wurtemberg; *Erneste*, marquis de Bade-Dourlach, et plusieurs autres princes.

Cette ligue fut plus dangereuse que celle de Smalcade. Le roi de France, *Henri II*, jeune et entreprenant, s'unit avec tous ces princes. Il devait fournir deux cents quarante mille écus pour les trois premiers mois de la guerre,

et soixante mille pour chaque mois suivant, Il se rend maître de Cambrai , Metz , Toul et Verdun , pour les garder , *comme vicaire du Saint-Empire* ; titre singulier qu'il prenait alors comme un prétexte , comme si c'en était un.

Le roi de France s'était déjà servi du prétexte de Parme pour porter la guerre en Italie. Il ne paraissait pas dans l'ordre des choses que ce fût lui qui dût protéger *Octave Farnèse* contre l'empereur , son beau-père ; mais il était naturel que *Henri II* tâchât , par toutes sortes de voies , de rentrer dans le duché de Milan , l'objet des prétentions de ses prédécesseurs.

Henri s'unissait aussi avec les Turcs , selon le plan de *François I* ; et l'amiral *Dragut* , non moins redoutable que ce *Chéredin* , surnommé *Barberouffe* , avait fait une descente en Sicile , où il avait pillé la ville d'Agosta.

L'armée de *Soliman* s'avancait en même temps par la Hongrie. *Charles-Quint* alors n'avait plus pour lui que le pape *Jules III* , et il s'unissait avec lui contre *Octave Farnèse* , son gendre , quoique , dans le fond , l'empereur et le pape eussent des droits et des intérêts différens , l'un et l'autre prétendant être suzerains de Parme et de Plaifance.

Les Français portaient aussi la guerre en Piémont et dans le Montferrat. Il s'agissait donc de résister , à la fois , à une armée formidable de Turcs , en Hongrie , à la moitié de l'Allemagne

liguée et déjà en armes, et à un roi de France, jeune, riche et bien servi, impatient de se signaler et de réparer les malheurs de son prédécesseur.

L'intérêt et le danger raccomodèrent alors *Charles* et *Ferdinand*. On a d'abord, en Hongrie, quelques succès contre les Turcs.

Ferdinand fut assez heureux dans ce temps-là même pour acquérir la Transilvanie. La veuve de *Jean Zapoli*, reine de Hongrie, qui n'avait plus que le nom de reine, gouvernait la Transilvanie, au nom de son fils, *Etienne Sigismond*, sous la protection des Turcs; protection tyrannique dont elle était lasse. *Martinusius*, évêque de Varadin, depuis cardinal, porta la reine à céder la Transilvanie à *Ferdinand* pour quelques terres en Silésie, comme Oppelen et Ratibor. Jamais reine ne fit un si mauvais marché. *Martinusius* est déclaré, par *Ferdinand*, vaivode de Transilvanie. Ce cardinal la gouverne, au nom de ce prince, avec autorité et avec courage. Il se met lui-même à la tête des Transilvains, contre les Turcs. Il aide les impériaux à les repousser; mais *Ferdinand*, étant entré en défiance de lui, le fait assassiner par *Pallavicini*, dans le château de Vintz.

Le pape, lié alors avec l'empereur, n'ose pas d'abord demander raison de cet assassinat; mais il excommunia *Ferdinand*, l'année suivante. L'excommunication ne fit ni bruit ni

effet. C'est ce qu'on a souvent appelé *brutum fulmen*. C'était pourtant une occasion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité semblent en droit de s'élever, en son nom, contre les souverains qui abusent à cet excès de leur pouvoir : mais il faut que ceux qui jugent les rois soient irrépréhensibles.

L'électeur *Maurice de Saxe* lève le masque , 1552. et publie par un manifeste qu'il s'est allié avec le roi de France pour la liberté de ce même *Jean Frédéric*, ci-devant électeur, que lui-même avait dépossédé, pour celle du landgrave de Hesse, et pour le soutien de la religion.

L'électeur de Brandebourg, *Joachim*, se joint à lui. *Guillaume*, fils du landgrave de Hesse, prisonnier; *Henri Othon*, électeur palatin; *Albert de Meckelbourg*, sont en armes avant que l'empereur ait assemblé des troupes.

Maurice et les confédérés marchent vers les défilés du Tirol, et chassent le peu d'impériaux qui les gardaient. L'empereur et son frère *Ferdinand*, sur le point d'être pris, sont obligés de fuir en désordre. *Charles* menait toujours avec lui son prisonnier, l'ancien électeur de Saxe. Il lui offre sa liberté. Il est difficile de rendre raison pourquoi ce prince ne voulut pas l'accepter. La véritable raison peut-être, c'est que l'empereur ne la lui offrit pas.

Cependant le roi de France s'était fait de Toul, de Verdun et de Metz, dès le commencement du mois d'avril. Il prend Haguenau et Wissembourg. De là il tourne vers le pays de Luxembourg, et s'empare de plusieurs villes.

L'empereur, pour comble de disgraces, apprend dans sa fuite que le pape l'a abandonné, et s'est déclaré neutre entre lui et la France. C'est alors que son frère *Ferdinand* fut excommunié pour avoir fait assassiner le cardinal *Martinusius*. Il eût été plus beau au pape de ne pas attendre que ces censures ne parussent que l'effet de sa politique.

Au milieu de tous ces troubles, les pères du concile se retirent de Trente, et le concile est encore suspendu.

Dans ce temps funeste toute l'Allemagne est en proie aux ravages. *Albert de Brandebourg* pille toutes les commanderies de l'ordre teutonique, les terres de Bamberg, de Nuremberg, de Vurtzbourg, et plusieurs villes de Suabe. Les confédérés mettent à feu et à sang les Etats de l'électeur de Mayence, Worms, Spire, et assiègent Francfort.

Cependant l'empereur, retiré dans Passau, et ayant rassemblé une armée, après tant de disgraces, amène les confédérés à un traité. La paix est conclue, le 12 août. Il accorde

par cette paix célèbre de Passau une amnistie générale à tous ceux qui ont porté les armes contre lui, depuis l'année 1546. Non-seulement les protestans obtiennent le libre exercice de la religion ; mais ils sont admis dans la chambre impériale, dont on les avait exclus après la victoire de Mulberg. Il y a sujet de s'étonner qu'on ne rende pas une liberté entière au landgrave de Hesse par ce traité, qu'il soit confiné dans le fort de Rheinfeld jusqu'à ce qu'il donne des assurances de sa fidélité ; et qu'il ne soit rien stipulé pour *Jean Frédéric*, l'ancien électeur de Saxe.

L'empereur cependant rendit, bientôt après, la liberté à ce malheureux prince, et le renvoya dans les Etats de Thuringe qui lui restaient.

L'heureux *Maurice de Saxe*, ayant fait triompher sa religion, et ayant humilié l'empereur, jouit encore de la gloire de le défendre. Il conduit seize mille hommes en Hongrie ; mais *Ferdinand*, malgré ce secours, ne peut rester en possession de la haute Hongrie, qu'en souffrant que les états se soumettent à payer un tribut annuel de vingt mille écus d'or à *Soliman*.

Cette année est funeste à *Charles-Quint*. Les troupes de France sont dans le Piémont, dans le Montferrat, dans Parme. Il était à

craindre que de plus grandes forces n'entraissent dans le Milanais, ou dans le royaume de Naples. *Dragut* infestait les côtes de l'Italie; et l'Europe voyait toujours les troupes du roi très-chrétien jointes avec les Turcs, contre les chrétiens, tandis qu'on ne cessait de brûler les protestans, en France, par arrêt des tribunaux nommés parlemens.

Les finances de *Charles* étaient épuisées, malgré les taxes imposées en Allemagne, après la victoire de *Mulberg*, et malgré les trésors du Mexique. La vaste étendue de ses Etats, ses voyages, ses guerres absorbaient tout : il emprunte deux cents mille écus d'or au duc de Florence, *Cosme de Médicis*, et lui donne la souveraineté de *Piombino*, et de l'île d'*Elbe* : aidé de ce secours, il se soutient du moins en Italie, et il va assiéger *Metz* avec une puissante armée.

Albert de Brandebourg, le seul des princes protestans qui était encore en armes contre lui, abandonne la France dont il a reçu de l'argent, et sert sous *Charles-Quint*, au siège de *Metz*. Le fameux *François*, duc de *Guise*, qui défendait *Metz* avec l'élite de la noblesse française, l'oblige de lever le siège, le 26 décembre, au bout de soixante-cinq jours : *Charles* y perdit plus du tiers de son armée.

1553. *Charles* se venge du malheur qu'il a effuyé

devant Metz , en envoyant les comtes de *Lalain* et de *Reux* assiéger Téroüane : la ville est prise et rasée.

Philibert Emmanuel , prince de Piémont , depuis duc de Savoie , qui devient bientôt un des plus grands généraux de ce siècle , est mis à la tête de l'armée de l'empereur ; il prend Hefdin , qui est rasé comme Téroüane. Mais le duc d'*Arscot* , qui commandait un corps considérable , se laisse battre , et la fortune de *Charles* est encore arrêtée.

Les affaires en Italie restent dans la même situation ; l'Allemagne n'est pas tranquille. L'inquiet *Albert de Brandebourg* , qu'on nommait l'*Alcibiade* , toujours à la tête d'un corps de troupes , les fait subsister de pillage ; il ravage les terres de *Henri de Brunsvick* , et même de l'électeur *Maurice de Saxe*.

L'électeur *Maurice* lui livre bataille auprès de Hildesheim , au mois de juillet ; il la gagne , mais il y est tué. Ce prince n'avait que trente-deux ans , mais il avait acquis la réputation d'un grand capitaine et d'un grand politique : son frère *Auguste* lui succède.

Albert l'Acibiade fait encore la guerre civile ; la chambre impériale lui fait son procès ; il n'en continue pas moins ses ravages : mais enfin , manquant d'argent et de troupes , il se réfugie en France. L'empereur pour mieux

soutenir cette grande puissance, qui avait reçu tant d'accroissement et tant de diminution, arrête le mariage de son fils *Philippe* avec *Marie*, reine d'Angleterre, fille de *Henri VIII* et de *Catherine d'Arragon*.

Quoique le parlement d'Angleterre ajoutât aux clauses du contrat de mariage, que l'alliance entre les Français et les Anglais subsisterait, *Charles* n'en espérait pas moins, et avec raison, que cette alliance serait bientôt rompue. C'était en effet armer l'Angleterre contre la France, que de lui donner son fils pour roi; et si *Marie* avait eu des enfans, la maison d'Autriche voyait sous ses lois tous les Etats de l'Europe, depuis la mer Baltique, excepté la France.

1554. *Charles* cède à son fils *Philippe*, le royaume de Naples et de Sicile, avant que ce prince s'embarque pour l'Angleterre, où il arrive au mois de juillet, et est couronné roi conjointement avec *Marie* son épouse, comme, depuis, le roi *Guillaume* l'a été avec une autre *Marie*, mais non pas avec le pouvoir qu'a eu *Guillaume*.

Cependant la guerre dure toujours entre *Charles-Quint* et *Henri II*, sur les frontières de la France et en Italie, avec des succès divers et toujours balancés.

Les troupes de France étaient toujours dans le Piémont et dans le Montferrat , mais en petit nombre. L'empereur n'avait pas de grandes forces dans le Milanais ; il semblait qu'on fût épuisé des deux côtés.

Le duc de Florence, *Cosme*, armait pour l'empereur. Sienne qui craignait de tomber un jour au pouvoir des Florentins , comme il lui est arrivé , était protégée par les Français. *Medequino* , marquis de Marignan , général de l'armée du duc de Florence , remporte une victoire sur quelques troupes de France et sur leurs alliés , le 2 août ; c'est en mémoire de cette victoire que *Cosme* institua l'ordre de Saint-Etienne , parce que c'était le jour de Saint-Etienne que la bataille avait été gagnée.

Ernest comte de Mansfeld , gouverneur 1555. de Luxembourg , est près de reprendre , par les artifices d'un cordelier , la ville de Metz , que l'empereur n'avait pu réduire avec cinquante mille hommes. Ce cordelier , nommé *Léonard* , gardien du couvent , qui avait été confesseur du duc de *Guise* , et qu'on respectait dans la ville , faisait entrer tous les jours de vieux soldats , allemands , espagnols et italiens déguisés en cordeliers , sous prétexte d'un chapitre général qui devait se tenir.

Un chartreux découvre le complot ; on arrête le père *Léonard*, qu'on trouva mort le lendemain ; son corps fut porté au gibet, et on se contenta de faire affister dix-huit cordeliers à la potence. Tant d'exemples du danger d'avoir des moines n'ont pu encore les faire abolir.

L'ancienne politique des papes se renouvelle sous *Paul IV*, de la maison de *Caraffe* ; cette politique est, comme on a vu dans le cours de cet ouvrage, d'empêcher l'empereur d'être trop puissant en Italie.

Paul IV ne songe point au concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royaume de Naples, et dans le Milanais, avec le secours de la France, pour donner, s'il le peut, des principautés à ses neveux. Il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que *Henri II* doit envoyer.

La guerre allait donc devenir plus vive que jamais. *Charles* voyait qu'il n'aurait pas un moment de repos dans sa vie ; la goutte le tourmentait ; le fardeau de tant d'affaires devenait pesant ; il avait joué long-temps le plus grand rôle dans l'Europe : il voulut finir par une action plus singulière que tout ce qu'il avait fait dans sa vie, par abdiquer toutes ses couronnes et l'empire.

Tandis qu'il se préparait à renoncer à tant d'Etats pour s'enfvelir dans un monastère, il assurait la liberté des protestans dans la diète d'Augsbourg ; il leur abandonnait les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés ; on changeait en leur faveur la formule du ferment des conseillers de la chambre impériale ; on ne devait plus jurer par les saints, mais seulement par les évangiles. Le vainqueur de Mulberg cédait ainsi à la nécessité ; et, près d'aller vivre en moine, il agissait en philosophe.

Le 24 novembre, il assemble les états à Bruxelles, et remet les Pays-Bas à son fils *Philippe* : le 10 janvier suivant, il lui cède l'Espagne, le nouveau monde, et toutes ses provinces héréditaires.

Il pardonne à *Octave Farnèse*, son gendre ; il lui rend Plaifance et le Novarois, et se prépare à céder l'Empire à son frère, le roi des Romains.

Tout le dégoûtait. Les Turcs étaient toujours maîtres de la Hongrie jusqu'à Bude, et inquiétaient le reste ; les Transilvains souffraient impatiemment le joug ; le protestantisme pénétrait dans les Etats autrichiens ; et l'empereur avait résolu, depuis long-temps, de dérober à tant de soins une vieilleffe prématurée et infirme, et un esprit détrompé de 1556.

toutes les illusions ; il ne voulait pas montrer sur le trône sa décadence.

Ne pouvant donc céder l'Empire à son fils, il le cède à son frère ; il demande préalablement l'agrément du saint-siège, lui qui n'avait pas certainement demandé cet agrément pour être élu empereur.

Paul IV abuse de la soumission de *Charles-Quint*, et le refuse ; ce pontife était à la fois très-fatisfait de le voir quitter l'Empire, et de le chagriner.

Charles-Quint, sans consulter le pape davantage, envoie de Bruxelles son abdication, le 17 septembre 1556, la trente-sixième année de son empire.

Le prince d'Orange porte la couronne et le sceptre impérial à *Ferdinand*. *Charles* s'embarque aussitôt pour l'Espagne, et va se retirer dans l'Éstramadure, au monastère de Saint-Just, de l'ordre des hiéronymites. La commune opinion est qu'il se repentit ; opinion fondée seulement sur la faiblesse humaine, qui croit impossible de quitter sans regret ce que tout le monde envie avec fureur. *Charles* oublia absolument le théâtre où il avait joué un si grand personnage, et le monde qu'il avait troublé, parce qu'il sentait bien dans son affaiblissement qu'il ne pouvait le troubler davantage.

Paul IV engage les électeurs ecclésiastiques à ne point admettre la démission de *Charles-Quint*, et à ne point reconnaître *Ferdinand*. Son intérêt était de mettre la division dans l'Empire, pour avoir plus de pouvoir en Italie; en effet, tous les actes dans l'Empire furent promulgués au nom de *Charles-Quint*, jusqu'à l'année de sa mort; fait aussi important que véritable, et qu'aucun historien n'a rapporté.

FERDINAND PREMIER,

QUARANTE-DEUXIEME EMPEREUR.

L'ABDICATION de *Charles-Quint* laisse la 1557.
puissance des princes d'Allemagne affermie. La maison d'Autriche divisée en deux branches, est ce qu'il y a de plus considérable dans l'Europe : mais la branche espagnole, très-supérieure à l'autre, toute occupée d'intérêts séparés de l'Empire, ne fait plus servir les troupes espagnoles, italiennes, flamandes, à la grandeur impériale.

Ferdinand I a de grands Etats en Allemagne; mais la haute Hongrie, qu'il possède, ne lui rapporte pas, à beaucoup près, de quoi entretenir assez de troupes pour faire tête aux Turcs. La Bohême semble porter le joug à

regret , et *Ferdinand* ne peut être puissant que quand l'Empire se joint à lui.

La première année de son règne est remarquable par la diète de Ratisbonne , qui confirme la paix de la religion , par l'accommodement de la maison de Hesse et de celle de Nassau.

L'électeur palatin , celui de Saxe , et le duc de Clèves choisis pour auftrègues , adjugent le comté de Darmstadt à *Philippe* , landgrave de Hesse ; et le comté de Dietz , à *Guillaume de Nassau*.

Cette année est encore marquée par une petite guerre , qu'un archevêque de Brème , de la maison de Brunsvick , fait à la Frise. On vit alors de quelle utilité pouvait être la sage institution des cercles et des directeurs des cercles , par *Frédéric III* et *Maximilien*. L'assemblée du cercle de la basse Saxe rétablit la paix.

Enfin , le 28 février , les électeurs confirment , à Francfort , l'abdication de *Charles* et le règne de son frère. On envoie une ambassade au pape qui ne veut pas la recevoir , et qui prétend toujours que *Ferdinand* n'est pas empereur. Les ambassadeurs font leur protestation , et se retirent de Rome. *Ferdinand* n'en est pas moins reconnu en Allemagne. Quelle étrange idée dans un prêtre élu évêque de Rome ,

Rome, de prétendre qu'on ne peut être empereur sans sa permission !

Le duché de Slesvich est encore reconnu indépendant de l'Empire.

Le plus grand événement de cette année 1558. est la mort de *Charles-Quint*, le 21 septembre. On fait que, par une dévotion bizarre, il avait fait célébrer ses obsèques avant sa dernière maladie, qu'il y avait assisté lui-même en habit de deuil, et s'était mis dans la bière au milieu de l'église de Saint-Just, tandis qu'on lui chantait un *de profundis*. Il sembla, dans les dernières actions de sa vie, tenir un peu de *Jeanne*, sa mère, lui qui n'avait sur le trône agi qu'en politique, en héros et en homme sensible aux plaisirs. Son esprit rassemblait tant de contrastes, qu'avec cette dévotion plus que monacale, il fut soupçonné de mourir attaché à plus d'un dogme de *Luther*. Jusqu'où va la faiblesse et la bizarrerie humaine ! *Maximilien* voulut être pape : *Charles-Quint* meurt moine, et meurt soupçonné d'hérésie.

Depuis les funérailles d'*Alexandre*, rien de plus superbe que les obsèques de *Charles-Quint*, dans toutes les principales villes de ses États. Il en coûta soixante et dix mille ducats à Bruxelles, dépenses nobles qui, en illustrant la mémoire d'un grand homme, emploient et encouragent les arts. Il vaudrait mieux encore

élever des monumens durables. Une ostentation passagère est trop peu de chose. Il faut, autant qu'on le peut, agir pour l'immortalité.

1559. *Ferdinand* tient une diète à Augsbourg, dans laquelle les ambassadeurs du roi de France, *Henri II*, sont introduits. La France venait de faire la paix avec *Philippe II*, roi d'Espagne, à Cateau-Cambresis. Les Français, par cette paix, ne gardaient plus, dans l'Italie, que Turin et quelques villes qu'ils rendirent ensuite; mais ils gardaient Metz, Toul et Verdun, que l'Empire pouvait redemander. A peine en parla-t-on à la diète. On dit seulement aux ambassadeurs qu'il sera difficile que la bonne intelligence subsiste entre la France et l'Allemagne, tant que ces trois villes resteront à la France.

Le nouveau pape, *Pie IV*, n'est pas si difficile que *Paul IV*, et reconnaît sans difficulté *Ferdinand* pour empereur.

1560. Le concile de Trente, si long-temps suspendu, est enfin rétabli par une bulle de *Pie IV*, du 29 novembre. Il indique la tenue du concile à tous les princes; il la signifie même aux princes protestans d'Allemagne: mais, comme l'adresse des lettres portait, à *notre très-cher fils*, ces princes, qui ne veulent point être enfans du pape, renvoient la lettre sans l'ouvrir.

La Livonie, qui avait jusque-là appartenu à l'Empire, en est détachée. Elle se donne à la Pologne. Les chevaliers de Livonie, branche des chevaliers teutoniques, s'étaient depuis long-temps emparés de cette province, sous la protection de l'Empire : mais ces chevaliers ne pouvant point résister aux Russes, et n'étant point secourus des Allemands, cèdent cette province à la Pologne. Le roi des Polonais, *Sigismond*, donne le duché de Courlande à *Godar Ketter*, et le fait vice-roi de la Livonie. 1561.

On recommence à tenir des séances à Trente.

L'ambassadeur de Bavière conteste, dans le concile, la préférence à l'ambassadeur de Venise. Les Vénitiens font maintenus dans la possession de leur rang. Une des premières choses qu'on discute dans le concile, est la communion sous les deux espèces. Le concile ne la permet ni ne la défend aux séculiers. Son décret porte seulement que l'Eglise a eu de justes causes de la prohiber ; et les pères s'en rapportèrent, pour la décision, au jugement seul du pape. 1562.

Le 24 novembre, les électeurs, à Francfort, déclarent unanimement *Maximilien*, fils de *Ferdinand*, roi des Romains. Tous les électeurs font en personne, à cette cérémonie, les fonctions de leurs charges. selon la teneur

de la bulle d'or. Un ambassadeur de *Soliman* assiste à cette solennité, et la rend plus glorieuse, en signant, entre les deux Empires, une paix par laquelle les limites de la Hongrie autrichienne et de la Hongrie ottomane étaient réglées. *Soliman* vieillissait et n'était plus si terrible. Cependant cette paix ne fut pas de longue durée ; mais le corps de l'Empire fut alors tranquille.

1563. Cette année est mémorable par la clôture du concile de Trente. Ce concile si long, le dernier des œcuméniques, ne servit ni à ramener les ennemis de l'Eglise romaine, ni à le subjuguier. Il fit des décrets sur la discipline, qui ne furent admis chez presque aucune nation catholique, et il ne produisit nul grand événement. Celui de Bâle avait déchiré l'Eglise, et fait un anti-pape. Celui de Constance alluma à la lueur des bûchers, l'incendie de trente ans de guerre. Celui de Lyon déposa un empereur, et attira ses vengeances. Celui de Latran dépouilla le comte *Raimond* de ses Etats de Toulouse. *Grégoire VII* mit tout en feu, au huitième concile de Rome, en excommuniant l'empereur *Henri IV*. Le quatrième de Constantinople, contre *Photius*, du temps de *Charles le chauve*, fut le champ des divisions. Le second de *Nicée*, sous *Irène*, fut encore plus tumultueux, et plus troublé pour la querelle des

images. Les disputes des monothélites furent sur le point d'enfanganter le troisième de Constantinople. On fait quels orages agitèrent les conciles tenus au sujet d'*Arius*. Le concile de Trente fut presque le seul tranquille.

Ferdinand meurt, le 25 juillet. Un testament 1564. qu'il avait fait vingt ans auparavant, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après.

Ce fameux testament de 1543 ordonnait qu'en cas que la postérité mâle de *Ferdinand* et de *Charles-Quint* s'éteignît, les Etats autrichiens reviendraient à sa fille *Anne*, seconde fille de *Ferdinand*, épouse d'*Albert* second duc de Bavière et à ses enfans. L'événement prévu est arrivé de nos jours, et a ébranlé l'Europe. Si le testament de *Ferdinand*, aussi-bien que le contrat de mariage de sa fille, avaient été énoncés en termes plus clairs, il eût prévenu des événemens funestes.

On peut remarquer que cette duchesse de Bavière, *Anne*, avait pris, ainsi que toutes ses sœurs, le titre de reine de Hongrie dans son contrat de mariage. On peut en effet s'intituler reine sans l'être, comme on se nomme archiduchesse sans posséder l'archiduché : mais cet usage n'a pas été suivi.

Au reste, *Ferdinand* laissa par son testament à

Maximilien, son fils, roi des Romains, la Hongrie, la Bohême, la haute et basse Autriche.

A son second fils *Ferdinand*, le Tirol et l'Autriche antérieure.

A *Charles*, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, et ce qu'il possédait en Istrie.

Alors tous les domaines autrichiens furent divisés : mais l'Empire, qui resta toujours dans la maison, fut l'étendard auquel se réunissaient tous les princes de cette race.

Ferdinand ne fut couronné ni à Rome ni en Lombardie. On s'apercevait enfin de l'inutilité de ces cérémonies, et il était bien plus essentiel que les deux branches principales de la maison impériale, c'est-à-dire, l'espagnole et l'autrichienne, fussent toujours d'intelligence. C'était-là ce qui rendait l'Italie soumise, et mettait le saint-siège dans la dépendance de cette maison.

MAXIMILIEN II.

QUARANTE-TROISIEME EMPEREUR.

L'EMPIRE, comme on le voit, était devenu 1564.
 héréditaire sans cesser d'être électif. Les empereurs, depuis *Charles-Quint*, ne passaient plus les Alpes pour aller chercher une couronne de fer et une couronne d'or. La puissance prépondérante en Italie était *Philippe II* qui, vassal à la fois de l'Empire et du saint-siège, dominait dans l'Italie et dans Rome par sa politique, et par les richesses du nouveau monde dont son père n'avait eu que les prémices, et dont il recueillait la moisson.

L'empire, sous *Maximilien II*, comme sous *Ferdinand I*, était donc en effet l'Allemagne suzeraine de la Lombardie; mais cette Lombardie, étant entre les mains de *Philippe II*, appartenait plutôt à un allié qu'à un vassal. La Hongrie devenait le domaine de la maison d'Autriche, domaine qu'elle disputait sans cesse contre les Turcs, et qui était l'avant-mur de l'Allemagne.

Maximilien dès la première année de son règne est obligé, comme son père et son aïeul, de soutenir la guerre contre les armées de *Soliman*.

Ce sultan, qui avait lassé les généraux de *Charles-Quint* et de *Ferdinand*, fait encore la guerre par ses lieutenans, dans les dernières années de sa vie. La Transilvanie en était le prétexte ; il y voulait toujours nommer un vaivode tributaire : et *Jean Sigismond*, fils de cette reine de Hongrie qui avait cédé ses droits pour quelques villes en Silésie, était revenu mettre son héritage sous la protection du sultan, aimant mieux être souverain tributaire des Turcs que simple seigneur. La guerre se faisait donc en Hongrie. Les généraux de *Maximilien* prennent Tokay, au mois de janvier. L'électeur de Saxe, *Auguste*, était le seul prince qui secourût l'empereur dans cette guerre. Les princes catholiques et protestans songeaient tous à s'affermir. La religion occupait plus alors les peuples qu'elle ne les divisait. La plupart des catholiques, en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohême, en acceptant le concile de Trente, voulaient seulement qu'on leur permît de communier avec du pain et du vin. Les prêtres, à qui l'usage avait permis de se marier avant la clôture du concile de Trente, demandaient à garder leurs femmes. *Maximilien II* demande au pape ces deux points ; *Pie IV*, à qui le concile avait abandonné la décision du calice, le permet aux laïques allemands et refuse les femmes aux prêtres ; mais ensuite on a ôté le calice aux séculiers.

On

On fait une trêve avec les Turcs qui restent 1565.
 toujours maîtres de Bude : et le prince de
 Transilvanie demeure sous leur protection.

Soliman envoie le bacha *Mustapha* affiéger
 Malthe. Rien n'est plus connu que ce siège
 où la fortune de *Soliman* échoua.

Malgré l'affaiblissement du pouvoir impé- 1566.
 rial depuis le traité de Passau, l'autorité légis-
 lative résidait toujours dans l'empereur, et cette
 autorité était en vigueur quand il n'avait pas
 à faire à des princes trop puissans.

Maximilien II déploie cette autorité contre
 le duc de Meckelbourg, *Jean-Albert*, et son
 frère *Ulric*. Ils prétendaient tous deux les
 mêmes droits sur la ville de Rostock. Les
 habitans prouvaient qu'ils étaient exempts
 de ces droits. Les deux frères se faisaient la
 guerre entre eux, et s'accordaient seulement
 à dépouiller les citoyens.

L'empereur a le crédit de terminer cette
 petite guerre civile par une commission impé-
 riale qui achève de ruiner la ville.

La flotte de *Soliman* prend la ville de Chio
 sur les Vénitiens. *Maximilien* en prend occasion
 de demander, dans la diète d'Augsbourg, plus
 de secours qu'on n'en avait accordés à *Charles-*
Quint, lorsque *Soliman* était devant Vienne. La
 diète ordonne une levée de soldats, et accorde

des mois romains pour trois ans , ce qu'on n'avait point fait encore.

Soliman, qui touchait à sa fin , n'en faisait pas moins la guerre. Il se fait porter à la tête de cent mille hommes , et vient assiéger la ville de Zigeth. Il meurt devant cette place ; ses janissaires y entrent le sabre à la main , deux jours après sa mort.

Ce comte de *Serin*, qui commandait dans Zigeth , est tué en se défendant , après avoir mis lui-même la ville en flammes. Le grand-vifir envoie la tête de *Serin* à *Maximilien*, et lui fait dire que lui-même aurait dû hasarder la sienne , pour venir défendre sa ville , puisqu'il était à la tête de près de cent vingt mille hommes.

L'armée de *Maximilien*, la mort de *Soliman*, et l'approche de l'hiver servent au moins à arrêter les progrès des Turcs.

Les états de l'Autriche et de la Bohême profitent du mauvais succès de la campagne de l'empereur , pour lui demander le libre exercice de la confession d'Augsbourg.

Les troubles des Pays-Bas commençaient en même temps , et tout était déjà en feu en France , au sujet du calvinisme : mais *Maximilien* fut plus heureux que *Philippe II* et que le roi de France. Il refusa la liberté de conscience à ses sujets ; et son armée , qui avait peu servi contre les Turcs , mit chez lui la tranquillité.

Cette année fut le comble des malheurs pour l'ancienne branche de la maison électorale de Saxe, dépouillée de son électorat par *Charles-Quint*. 1567.

L'électorat donné, comme on a vu, à la branche cadette, devait être l'objet des regrets de l'ainée. Un gentilhomme nommé *Groumbach*, proscrit avec plusieurs de ses complices pour quelques crimes, s'était retiré à Gotha, chez *Jean-Frédéric*, fils de ce *Jean-Frédéric*, à qui la bataille de Mulberg avait fait perdre le duché et l'électorat de Saxe.

Groumbach avait principalement en vue de se venger de l'électeur de Saxe, *Auguste*, chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de sa proscription. Il était associé avec plusieurs brigands qui avaient vécu avec lui de rapines et de pillage. Il forme avec eux une conspiration pour assassiner l'électeur. Un des conjurés, pris à Dresde, avoua le complot. L'électeur *Auguste*, avec une commission de l'empereur, fait marcher ses troupes à Gotha. *Groumbach*, que le duc de Gotha soutenait, était dans la ville avec plusieurs soldats déterminés, attachés à sa fortune. Les troupes du duc et les bourgeois défendirent la ville; mais enfin il fallut se rendre. Le duc *Jean-Frédéric*, aussi malheureux que son père, est arrêté, conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché sur sa tête, ensuite à Naples; et ses

domaines héréditaires de la maison d'Autriche et dans la Bavière, et encore y avait-il beaucoup de protestans dans tous ces pays; ils faisaient même en Bohême le plus grand nombre. Tout cela autorisait la liberté que *Maximilien* donnait en Autriche à la religion protestante; mais une autre raison plus forte s'y joignait; c'est que les états d'Autriche avaient promis à ce prix des subsides considérables. Tout se faisait pour de l'argent dans l'Empire, qui, dans ce temps-là, n'en avait guère.

1569. Au milieu de tant de guerres de religion et de politique, voici une dispute de vanité. Le duc de Florence, *Cosme II*, & le duc de Ferrare, *Alfonse*, se disputaient la prééance. Les rangs étaient réglés dans les diètes, en Allemagne; mais en Italie il n'y avait point de diète; et ces querelles de rang étaient indécises. Les deux ducs tenaient tous deux à l'empereur. *François*, prince héréditaire de Florence, et le duc de Ferrare, avaient épousé les sœurs de *Maximilien*. Les ducs remettent leur différent à son arbitrage. Mais le pape *Pie V*, qui regardait le duc de Ferrare comme son feudataire, le duc de Florence comme son allié, et toutes les dignités de ce monde comme des concessions du saint-siège, se hâte de donner un titre nouveau à *Cosme*; il lui confère la dignité

de grand duc avec beaucoup de cérémonie ; comme si le mot de *grand* ajoutait quelque chose à la puissance. *Maximilien* est irrité que le pape s'arroge le droit de donner des titres aux feudataires de l'Empire, et de prévenir son jugement. Le duc de Florence prétend qu'il n'est point feudataire. Le pape soutient qu'il a non-seulement la prérogative de faire des grands-ducs, mais des rois. La dispute s'aigrit : mais enfin le grand-duc, qui était très-riche, fut reconnu par l'empereur.

Diète de Spire, dans laquelle on rend pres- 1570.
que tous les Etats de la branche aînée de la maison de Saxe à un frère du malheureux duc de Gotha qui reste confiné à Naples. On y 1571.
conclut une paix entre l'empereur et *Jean-Sigismond*, prince de Transilvanie, qui est reconnu souverain de cette province, et renonce au titre de roi de Hongrie, titre d'ailleurs très-vain, puisque l'empereur avait une partie de ce royaume, et les Turcs l'autre.

On y termine de très-grands différens qui avaient long-temps troublé le Nord, au sujet de la Livonie. La Suède, le Danemarck, la Pologne, la Russie s'étaient disputé cette province que l'on regardait encore en Allemagne comme province de l'Empire. Le roi de Suède, *Sigismond*, cède à *Maximilien* ce qu'il a dans

la Livonie. Le reste est mis sous la protection du Danemarck ; on convient d'empêcher que les Moscovites ne s'en emparent. La ville de Lubeck est comprise dans cette paix, comme partie principale. Tous les privilèges de son commerce sont confirmés avec la Suède et le Danemarck. Elle était encore puissante.

Les Vénitiens , à qui les Turcs enlevaient toujours quelque possession , avaient fait une ligue avec le pape et le roi d'Espagne. L'empereur refusait d'y entrer , dans la crainte d'attirer encore en Hongrie les forces de l'empire ottoman. *Philippe II* n'y entra que pour la forme.

Le gouverneur du Milanais leva des troupes ; mais ce fut pour envahir le marquisat de Final appartenant à la maison de *Caretto*. Les Génois avaient des vues sur ce coin de terre, et inquiétaient le possesseur. La France pouvait les aider. Le marquis de *Caretto* était à Vienne où il demandait justice en qualité de vassal de l'Empire ; et pendant ce temps-là *Philippe II* s'emparait de son pays, et trouvait aisément le moyen d'avoir raison dans le conseil de l'empereur.

1572. Après la mort de *Sigismond II*, roi de Pologne, dernier roi de la race des *Jagellons*, *Maximilien* brigue sous main ce trône, et se flatte que la république de Pologne le lui offrira par une ambassade.

La république croit que son trône vaut bien la peine d'être demandé ; elle n'envoie point d'ambassade ; et les brigues secrètes de *Maximilien* sont inutiles.

Le duc d'Anjou, l'un de ses compétiteurs, 1573.
est élu, le 1 mai, au grand mécontentement des princes protestans d'Allemagne, qui virent passer chez eux avec horreur ce prince teint du sang répandu à la journée de la Saint-Barthelemi.

Le prince d'Orange, qui se soutenait dans 1574.
les Pays-Bas, par sa valeur et par son crédit, contre toute la puissance de *Philippe II*, tient à Dordrecht une assemblée de tous les seigneurs et de tous les députés des villes de son parti. *Maximilien* y envoie un commissaire impérial pour soutenir en apparence la majesté de l'Empire, et pour ménager un accommodement entre *Philippe* et les confédérés.

Maximilien II fait élire son fils aîné, *Rodolphe*, 1575.
roi des Romains, dans la diète de Ratisbonne. La possession du trône impérial dans la maison d'Autriche devenait nécessaire par le long usage, par la crainte des Turcs et par la convenance d'avoir un chef capable de soutenir par lui-même la dignité impériale.

Les princes de l'Empire n'en jouissaient pas

moins de leurs droits. L'électeur palatin fournissait des troupes aux calvinistes de France, et d'autres princes en fournissaient toujours aux calvinistes des Pays-Bas.

Le duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu roi de France par la mort de *Charles IX*, ayant quitté la Pologne, comme on se sauve d'une prison, et le trône ayant été déclaré vacant, *Maximilien* a enfin le crédit de se faire élire roi de Pologne, le 15 décembre.

Mais une faction opposée fait un sanglant affront à *Maximilien*. Elle proclame *Etienne Battori*, vaivode de Transilvanie, vassal du sultan, et qui n'était regardé à la cour de Vienne que comme un rebelle et un usurpateur. Les Polonais lui font épouser la sœur de *Sigismond-Auguste*, reste du sang des *Jagellons*.

Le czar, ou tzar de Russie, *Jean*, offre d'appuyer le parti de *Maximilien*, espérant qu'il pourra regagner la Livonie. La cour de Moscou, toute grossière qu'elle était alors, avait déjà les mêmes vues qui se sont manifestées de nos jours avec tant d'éclat.

La Porte ottomane de son côté menaçait de prendre le parti d'*Etienne Battori* contre l'empereur. C'était encore la même politique qu'aujourd'hui.

Maximilien essayait d'engager tout l'Empire dans sa querelle ; mais les protestans, au lieu

de l'aider à devenir plus puissant , se contentèrent de demander la libre profession de la confession d'Augsbourg pour la noblesse protestante qui habitait les pays ecclésiastiques.

Maximilien , très-incertain de pouvoir soutenir son élection à la couronne de Pologne , meurt à l'âge de quarante-neuf ans , le 12 d'octobre. 1576.

R O D O L P H E I I,

QUARANTE-QUATRIEME EMPEREUR.

RODOLPHE , couronné roi des Romains , du vivant de son père , prend les rênes de l'Empire qu'il tient d'une main faible. Il n'y avait point d'autre capitulation que celle de *Charles-Quint*. Tout se faisait à l'ordinaire dans les diètes ; même forme de gouvernement , mêmes intérêts , mêmes mœurs. *Rodolphe* promet seulement à la première diète tenue à Francfort de se conformer aux réglemens des diètes précédentes. Il est remarquable que les princes d'Allemagne proposent dans cette diète d'apaiser les troubles des Pays-Bas en diminuant l'autorité , ainsi que la sévérité de *Philippe II* ; par-là ils faisaient sentir que les intérêts des princes et des seigneurs flamands

leur étaient chers , et qu'ils ne voulaient point que la branche aînée de la maison autrichienne , en écrasant ses vassaux , apprît à la branche cadette à abaisser les siens.

Tel était l'esprit du corps germanique ; et il parut bien que l'empereur *Rodolphe* n'était pas plus absolu que *Maximilien* , puisqu'il ne put empêcher son frère , l'archiduc *Mathias* , d'accepter le gouvernement des Pays-Bas de la part des confédérés qui étaient en armes contre *Philippe II* ; de sorte qu'on voyait d'un côté dom *Juan d'Autriche* , fils naturel de *Charles-Quint* , gouverneur au nom de *Philippe II* , en Flandre ; et de l'autre , son neveu *Mathias* à la tête des rebelles , l'empereur neutre , et l'Allemagne vendant des soldats aux deux partis.

Rodolphe ne se remuait pas davantage pour l'irruption que les Russes faisaient alors en Livonie.

1578. Les Pays-Bas devenaient le théâtre de la confusion , de la guerre , de la politique ; et *Philippe II* n'ayant point pris le parti de venir de bonne heure y remettre l'ordre , comme avait fait *Charles-Quint* , jamais cette faute ne fut réparée. L'archiduc *Mathias* , ne contribuant que de son nom à la cause des confédérés , avait moins de pouvoir que le prince

d'Orange ; et le prince d'Orange n'en avait pas assez pour se passer de secours. Le prince palatin *Casimir* , tuteur du jeune électeur *Frédéric IV* , qui avait marché en France avec une petite armée au secours des protestans , venait avec les débris de cette armée et de nouvelles troupes soutenir la cause des protestans et des mécontents dans les Pays-Bas. Le frère du roi de France , *Henri III* , qui portait le titre de duc d'Anjou , était aussi déjà appelé par les confédérés , tout catholique qu'il était. Il y avait ainsi quatre puissances qui cherchaient à profiter de ces troubles , l'archiduc , le prince *Casimir* , le duc d'Anjou et le prince d'Orange , tous quatre défunis ; dom *Juan d'Autriche* , célèbre par la bataille de Lépante , seul contre eux. On prétendait que ce même dom *Juan* aspirait aussi à se faire souverain. Tant de troubles étaient la suite de l'abus que *Philippe II* avait fait de son autorité , et de ce qu'il n'avait pas soutenu cet abus par sa présence.

Dom *Juan d'Autriche* meurt , le 1 octobre , et on accuse *Philippe II* , son frère de sa mort , sans autre preuve que l'envie de le rendre odieux.

Pendant que la désolation est dans les 1579. Pays-Bas , et que le grand capitaine *Alexandre*

Farnèse, prince de Parme, successeur de don *Juan*, soutient la cause de *Philippe II* et de la religion catholique par les armes, *Rodolphe* fait l'office de médiateur, ainsi que son père. La reine d'Angleterre *Elisabeth* et la France secouraient les confédérés d'hommes et d'argent, et l'empereur ne donne à *Philippe II* que de bons offices qui furent inutiles. *Rodolphe* était peu agissant par son caractère, et peu puissant par la forme que l'Empire avait prise. Sa médiation est éludée par les deux partis. L'inflexible *Philippe II* ne voulait point accorder la liberté de conscience, et le prince d'Orange ne voulait point d'une paix qui l'eût réduit à l'état d'un homme privé. Il établit la liberté des Provinces-Unies, à Utrecht, dans cette année mémorable.

1580. Le prince d'Orange avait trouvé le secret de résister aux succès de *Farnèse*, et de se débarrasser de l'archiduc *Mathias* : cet archiduc se démit de son gouvernement équivoque, et demanda aux états une pension, qu'on lui assigna sur les revenus de l'évêché d'Utrecht.

1581. *Mathias* se retire des Pays-Bas, n'y ayant rien fait que de stipuler sa pension, dont on lui retranche la moitié, comme à un officier inutile. Les Etats-Généraux se soustraient juridiquement par un édit, le 26 juillet, à

la domination du roi d'Espagne ; mais ils ne renoncent point à être Etat de l'Empire. Leur situation avec l'Allemagne reste indécise ; et le duc d'Anjou qu'on venait d'élire duc de Brabant , ayant depuis voulu asservir la nation qu'il venait défendre , fut obligé de s'en retourner , en 1583 , et d'y laisser le prince d'Orange plus puissant que jamais.

Grégoire XIII ayant signalé son pontificat 1582. par la réforme du calendrier , les protestans d'Allemagne , ainsi que tous les autres de l'Europe , s'opposent à la réception de cette réforme nécessaire. Ils n'avaient d'autre raison , sinon que c'était un service que Rome rendait aux nations. Ils craignaient que cette cour ne parût trop faire pour instruire , et que les peuples , en recevant des lois dans l'astronomie , n'en reçussent dans la religion. L'empereur , dans une diète à Augsbourg , est obligé d'ordonner que la chambre impériale conservera l'ancien style de *Jules-César* , qui était bon du temps de *César* , mais que le temps avait rendu mauvais.

Un événement tout nouveau inquiète , cette année , l'Empire. *Gebhard de Truchsès* , archevêque de Cologne , qui n'était pas prêtre , avait embrassé la confession d'Augsbourg , et s'était marié secrètement , dans Bonn , avec *Agnès de*

Mansfeld, religieuse du monastère de Guericben. Ce n'était pas une chose bien extraordinaire qu'un évêque marié ; mais cet évêque était électeur : il voulait épouser sa femme publiquement , et garder son électorat. Un électorat est incontestablement une dignité séculière. Les archevêques de Maïence, de Trèves, et de Cologne, ne furent point originellement électeurs parce qu'ils étaient prêtres, mais parce qu'ils étaient chanceliers. Il pouvait arriver très-aisément que l'électorat de Cologne fût séparé de l'archevêché , ou que le prélat fût à la fois évêque luthérien et électeur. Alors il n'y aurait eu d'électeur catholique que le roi de Bohême , et les archevêques de Maïence et de Trèves. L'Empire serait bientôt tombé dans les mains d'un protestant , et cela seul pouvait donner à l'Europe une face nouvelle.

Gebhard de Truchsès essayait de rendre Cologne luthérienne. Il n'y réussit pas. Le chapitre et le sénat étaient d'autant plus attachés à la religion catholique, qu'ils partageaient en beaucoup de choses la souveraineté avec l'électeur , et qu'ils craignaient de la perdre. En effet, l'électeur, quoique souverain, était bien loin d'être absolu. Cologne est une ville libre impériale , qui se gouverne par ses magistrats. On leva des soldats de part
et

et d'autre, et l'archevêque fit d'abord la guerre avec succès pour sa maîtresse.

Les princes protestans prirent le parti de 1583. l'électeur de Cologne. L'électeur palatin, ceux de Saxe et de Brandebourg écrivirent en sa faveur à l'empereur, au chapitre, au sénat de Cologne; mais ils s'en tinrent là; et comme ils n'avaient point un intérêt personnel et présent à faire la guerre pour le mariage d'une religieuse, ils ne la firent point.

Truchsès ne fut secouru que par des princes peu puissans. L'archevêque de Brème, marié comme lui, amena de la cavalerie à son secours. Le comte de Solms et quelques gentilshommes luthériens de Westphalie donnèrent des troupes dans la première chaleur de l'événement. Le prince de Parme, d'un autre côté, en envoyait au chapitre. Un chanoine de l'ancienne maison de Saxe, qui est la même que celle de Brunsvick, commandait l'armée du chapitre, et prétendait que c'était une guerre sainte.

L'électeur de Cologne, n'ayant plus rien à ménager, célébra publiquement son mariage à Rosendal, au milieu de cette petite guerre.

L'empereur *Rodolphe* ne s'en mêle qu'en exhortant l'archevêque à quitter son église et

son électorat , s'il veut garder sa nouvelle religion et sa religieuse.

Le pape *Grégoire XIII* l'excommunie comme un membre pourri , et ordonne qu'on élise un nouvel archevêque. Cette bulle du pape révolte les princes protestans ; mais ils ne font que des instances. *Ernest de Bavière* , évêque de Liège , de Freifingen et d'Hildesheim , est élu électeur de Cologne , et soutient son droit par la voie des armes. Il n'y eut alors que le prince palatin , *Casimir* , qui secourut l'électeur dépossédé , mais ce fut pour très-peu de temps. Il ne resta bientôt plus à *Truchsès* que la ville de Bonn. Les troupes envoyées par le duc de Parme , jointes à celles de son compétiteur , en firent le siège , et Bonn se rendit bientôt.

1584. L'ancien électeur luttait encore contre sa mauvaise fortune. Il lui restait quelques troupes qui furent défaites ; et enfin , n'ayant pu être ni assez habile ni assez heureux pour armer de grands princes en sa faveur , il n'eut d'autre ressource que d'aller vivre à la Haie avec sa femme , dans un état au-dessous de la médiocrité , sous la protection du prince d'Orange.

L'intérieur de l'Empire resta paisible. Le nouveau calendrier romain fut reçu par les catholiques. La trêve avec les Turcs fut prolongée. C'était , à la vérité , à la charge d'un

tribut , et *Rodolphe* se croyait encore trop heureux d'acheter la paix d'*Amurat III.*

L'exemple de *Gebhard de Truchsès* engage 1585. deux évêques à quitter leurs évêchés. L'un est un fils de *Guillaume*, duc de Clèves , qui renonce à l'évêché de Munster pour se marier ; l'autre est un évêque de Minden , de la maison de Brunsvick.

Le fanatisme délivre *Philippe II* du prince 1586. d'Orange , ce que dix ans de guerre n'avaient pu faire. Cet illustre fondateur de la liberté des Provinces-Unies est assassiné par *Balthazard Gerard* , franc-comtois : il l'avait déjà été auparavant par un nommé *Jaurigni*, biscayen ; mais il était guéri de sa blessure. *Salcède* avait conspiré contre sa vie , et on observa que *Jaurigni* et *Gerard* avaient communié pour se préparer à cette action. *Philippe II* anoblit tous les descendans de la famille de l'assassin : singulière noblesse ! L'intendant de la Franche-Comté , M. de *Vanolles* , les a remis à la taille.

Maurice , son second fils , succède , à l'âge de dix-huit ans , à *Guillaume le taciturne*. C'est lui qui devint le plus célèbre général de l'Europe. Les princes protestans d'Allemagne ne le secoururent pas , quoique ce fût l'intérêt de leur religion ; mais ils envoyèrent des troupes

en France, au roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV*. C'est que le parti des calvinistes de France était assez riche pour soudoyer ses troupes, et que *Maurice* ne l'était pas.

1587. Le prince *Maurice* continue toujours la guerre, dans les Pays-Bas, contre *Alexandre Farnèse*. Il fait quelques levées, aux dépens des états, chez les protestans d'Allemagne: c'est tout le secours qu'il en tire.

Un nouveau trône s'offrit alors à la maison d'Autriche, mais cet honneur ne devint qu'une nouvelle preuve du peu de crédit de *Rodolphe*.

Le roi de Pologne, *Etienne Battori*, vaivode de Transilvanie, étant mort, le 13 décembre 1586, le czar de Russie, *Fedor*, se met sur les rangs, mais il est unanimement refusé. Une faction élit *Sigismond*, roi de Suède, fils de *Jean III*, et d'une princesse du sang des *Jagellons*. Une autre faction proclame *Maximilien*, frère de l'empereur. Tous deux se rendent en Pologne, à la tête de quelques troupes. *Maximilien* est défait, il se retire en Sicile, et son compétiteur est couronné.

1588. - *Maximilien* est vaincu une seconde fois par le général de la Pologne, *Zamoski*. Il est enfermé dans un château auprès de Lublin; et tout ce que fait en sa faveur l'empereur *Rodolphe*, son

frère , c'est de prier *Philippe II* d'engager le pape *Sixte V*, à écrire en faveur du prisonnier.

Maximilien est enfin élargi , après avoir 1589.
renoncé au royaume de Pologne. Il voit le roi *Sigismond* avant de partir. On remarque qu'il ne lui donna point le titre de *majesté*, parce qu'en Allemagne on ne le donnait qu'à l'empereur.

Le seul événement qui peut regarder l'Em- 1590.
pire , c'est la guerre des Pays-Bas , qui désole les frontières du côté du Rhin et de la Westphalie. Les cercles de ces provinces se contentent de s'en plaindre aux deux partis. L'Allemagne était alors dans une langueur que le chef avait communiquée aux membres.

Henri IV, qui avait son royaume de France à 1591.
conquérir , envoie le vicomte de *Turenne* en Allemagne , négociant des troupes avec les princes protestans : l'empereur s'y oppose en vain ; l'électeur de Saxe , *Christiern*, excité par le vicomte de *Turenne*, prêta de l'argent et des troupes , mais il mourut lorsque cette armée était en chemin , et il n'en arriva , en France , qu'une petite partie. C'est tout ce qui se passait alors de considérable en Allemagne.

La nomination à l'évêché de Strasbourg 1592.
cause une guerre civile , comme à Cologne ,

mais pour un autre sujet. La ville de Strasbourg était protestante. L'évêque catholique, résidant à Saverne, était mort. Les protestans élisent *Jean-George de Brandebourg*, luthérien; les catholiques nomment le cardinal de Lorraine. L'empereur *Rodolphe* donne en vain l'administration à l'archiduc *Ferdinand*, l'un de ses frères, avec une commission pour apaiser ce différent. Ni les catholiques ni les protestans ne le reçoivent. Le cardinal de Lorraine soutient son droit avec dix mille hommes. Les cantons de Berne, de Zurich et de Bâle, donnent des troupes à l'évêque protestant; elles sont jointes par un prince d'Anhalt, qui revenait de France, où il avait servi inutilement *Henri IV*. Ce prince d'Anhalt défait le cardinal de Lorraine. Cette affaire est mise en arbitrage, l'année suivante; et il fut enfin convenu, en 1603, que le cardinal de Lorraine resterait évêque de Strasbourg, mais en payant cent trente mille écus d'or au prince de Brandebourg, *Jean-George*. On ne peut guère acheter un évêché plus cher.

1593. Une affaire plus considérable réveillait l'indifférence de *Rodolphe*. *Amurat III* rompait la trêve, et les Turcs ravageaient déjà la haute Hongrie. Il n'y eut que le duc de

Bavière, et l'archevêque de Saltzbourg, qui fournirent d'abord des secours. Ils joignirent leurs troupes à celles des Etats héréditaires de l'empereur.

Ferdinand, frère de *Rodolphe*, avait un fils, nommé *Charles d'Autriche*, qu'il avait eu d'un premier mariage avec la fille d'un sénateur d'Augsbourg. Ce fils n'était point reconnu prince, mais il méritait de l'être. Il commandait un corps considérable. Un comte *Montecuculi* en commandait un autre; ceux qui ont porté ce nom ont été destinés à combattre heureusement pour la maison d'Autriche. Les *Serin*, les *Nadafti*, les *Palfi*, étaient à la tête des milices hongroises. Les Turcs furent vaincus dans plusieurs combats; la haute Hongrie fut en sûreté, mais Bude resta toujours aux Ottomans.

Les Turcs étaient en Campagne, et 1594. *Rodolphe* tenait une diète à Augsbourg, au mois de juin, pour s'opposer à eux. Croirait-on qu'il fut ordonné de mettre un tronc à la porte de toutes les églises d'Allemagne, pour recevoir des contributions volontaires? C'est la première fois qu'on a demandé l'aumône pour faire la guerre. Cependant les troupes impériales et hongroises, quoique mal payées,

combattirent toujours avec courage. L'archiduc *Mathias* voulut commander l'armée, et la commanda. L'archiduc *Maximilien*, qui gouvernait la Carinthie et la Croatie au nom de l'empereur son frère, se joint à lui ; mais ils ne peuvent empêcher les Turcs de prendre la ville de Javarin.

1595. Par bonheur pour les Impériaux, *Sigismond Battori*, vaivode de Transylvanie, secoue le joug des Ottomans pour prendre celui de Vienne. On voit souvent ces princes passer, tour à tour, d'un parti à l'autre ; destinée des faibles obligés de choisir entre deux protecteurs trop puissans. *Battori* s'engage à prêter foi et hommage à l'empereur pour la Transylvanie, et pour quelques places de Hongrie, dont il était en possession. Il stipule que, s'il meurt sans enfans mâles, l'empereur, comme roi de Hongrie, se mettra en possession de son Etat, et on lui promet, en récompense, *Christine*, fille de l'archiduc *Charles*, le titre d'*Illustrissimus*, et l'ordre de la toison d'or.

La campagne fut heureuse, mais les tronc, établis à la porte des églises pour payer l'armée, n'étaient pas assez remplis ; les troupes impériales se révoltèrent, et pillèrent une partie du pays qu'elles étaient venues défendre.

L'archiduc

L'archiduc *Maximilien* commande cette 1596. année contre les Turcs. *Mahomet III*, nouveau sultan, vient en personne dans la Hongrie. Il assiège *Agria* qui se rend à composition; mais la garnison est massacrée en sortant de la ville. *Mahomet*, indigné contre l'aga des janissaires, qui avait permis cette perfidie, lui fait trancher la tête.

Mahomet défait *Maximilien*, dans une bataille, le 26 octobre.

Pendant que l'empereur *Rodolphe* reste dans Vienne, s'occupe à distiller, à tourner, à chercher la pierre philosophale, que *Maximilien*, son frère, est battu par les Turcs, que *Mathias* songe déjà à profiter de l'inaction de *Rodolphe* pour s'élever, *Albert*, l'un de ses frères, qui était cardinal, et dont on n'avait point entendu parler encore, était depuis peu gouverneur de la partie des Pays-Bas restée à *Philippe II*. Il avait succédé, dans ce gouvernement, à un autre de ses frères, l'archiduc *Ernest*, qui venait de mourir après l'avoir possédé deux années sans avoir rien fait de mémorable. Il n'en fut pas de même du cardinal *Albert d'Autriche*. Il faisait la guerre à *Henri IV*, que *Philippe II* avait toujours inquiété depuis la mort de *Henri III*. Il prit Calais et Arles.

Henri IV, à peine vainqueur de la ligue, demande du secours aux princes protestans; il n'en obtient pas, et se défend lui-même.

1597. Les Turcs font toujours dans la Hongrie. Les payfans de l'Autriche, foulés par les troupes impériales, se soulèvent, et mettent eux-mêmes le comble à la désolation de ce pays. On est obligé d'envoyer contre eux une partie de l'armée. C'était une bien favorable occasion pour les Turcs; mais, par une fatalité singulière, la haute Hongrie a presque toujours été le terme de leurs progrès, et cette année, les révoltes des janissaires firent le salut de l'armée impériale.

1598. Le comté de Simeren retombe, par la mort du dernier comte, à l'électeur palatin.

Le roi d'Espagne, *Philippe II*, meurt à 72 ans, après quarante-deux de règne. Il avait troublé une partie de l'Europe, sans que jamais, ni son oncle *Ferdinand*, ni son cousin *Maximilien*, ni son neveu *Rodolphe*, eussent servi à ses desseins, ni qu'il eût contribué à leur grandeur. Il avait donné, avant sa mort, les Pays-Bas à l'infante *Isabelle*, sa fille; ce fut sa dot en épousant le cardinal archiduc *Albert*. C'était priver son fils *Philippe III*, et la couronne d'Espagne, d'une belle province;

mais les troubles qui la déchiraient la rendaient onéreuse à l'Espagne ; et ce pays devait revenir à la couronne espagnole, en cas que l'archiduc *Albert* n'eût point d'enfans mâles , ce qui arriva en effet.

Il s'agissait de chasser les Turcs de la haute Hongrie. La diète accorde vingt mois romains , pendant trois ans , pour cette guerre.

Le même *Sigismond Battori* , qui avait quitté les Turcs , et fait hommage de la Transilvanie à l'empereur , se repent de ces deux démarches. On lui avait donné , en échange de sa souveraineté et de la Valachie , les mêmes terres qu'à la reine , mère d'*Etienne Jean Sigismond* , c'est-à-dire , *Opelen* et *Ratibor* en Silésie. Il ne fut pas plus content de son marché que cette reine. Il quitte la Silésie , il rentre dans ses Etats : mais , toujours inconstant et faible , il les cède à un cardinal , son cousin. Ce cardinal , *André Battori* , se met aussitôt sous la protection des Turcs , reçoit du sultan une veste , comme un gage de la faveur qu'il demande. Semblable à *Martinusius* , il se met , comme lui , à la tête d'une armée , mais il est tué en combattant contre les impériaux.

Par la mort du cardinal *Battori* , et par la 1599. fuite de *Sigismond* , la Transilvanie reste à l'empereur ; mais la Hongrie ne cesse d'être

dévastée par les Turcs. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui que ce pays si fertile soit si dépeuplé, en trouveront aisément la raison dans le nombre d'esclaves des deux sexes, que les Turcs ont si souvent enlevés.

L'empereur, dans cette année, se résolut à affranchir enfin le Virtemberg de l'inféodation de l'Autriche. Le Virtemberg ne releva plus que de l'Empire; mais il doit toujours revenir à la maison d'Autriche, au défaut d'héritiers.

1600. Les Turcs s'avancent jusqu'à Canise sur la Drave, vers la Stirie. Le duc de *Mercœur*, célèbre prince de la maison de Lorraine, ne put empêcher la prise de cette forte place. Alors les peuples de Transilvanie et de Valachie refusent de reconnaître l'empereur.

1601. La fortune de *Sigismond Battori* est aussi inconstante que lui-même : il rentre en Transilvanie, mais il y est défait par le parti des impériaux. Ce ne sont que des révolutions continuelles dans ces provinces. Heureusement ce même duc de *Mercœur*, qui n'avait pu ni défendre ni reprendre Canise, prend sur les Turcs Albe-Royale.

1602. Enfin, l'archiduc *Mathias*, plus agissant que son frère, et secondé du duc de *Mercœur*,

pénètre jusqu'à Bude, mais il l'assiége inutilement. Tout cela ne fait qu'une guerre ruineuse, à charge à l'empereur et à l'Empire.

Sigismond Battori, beaucoup plus malheureux, et méprisé par les Turcs qui ne le secouraient pas, va se rendre enfin aux troupes impériales sans aucune condition; et ce prince, qui devait épouser une archiduchesse, est alors trop heureux d'être baron en Bohême avec une pension très-modique.

Il y a toujours une fatalité qui arrête les conquêtes des Turcs. *Mahomet III*, qui menaçait de venir commander, en personne, une armée formidable, meurt à la fleur de son âge. Il laisse, sur le trône des Ottomans, son fils *Achmet*, âgé de treize ans. Les factions troublent le sérail, et la guerre de Hongrie languit.

La diète de Ratisbonne promet cette fois quatre-vingts mois romains. Jamais l'Empire n'avait encore donné un si puissant secours, mais il ne fut guère fourni qu'en paroles.

Dans cette année, *Lubeck*, *Dantzick*, *Cologne*, *Hambourg* et *Brème*, villes de l'ancienne hanse d'Allemagne, obtiennent en France des privilèges que ces villes prétendaient avoir eus, et que le temps avait abolis. Les négocians de ces villes furent exemptés du droit

d'aubaine , et le font encore. Ce ne font pas-là des événemens d'éclat , mais ils contribuent au bien public ; et presque tous ceux qu'on a vus le détruisent.

1604. L'empereur est sur le point de perdre la partie de la haute Hongrie qui lui restait. Les exactions d'un gouverneur de Cassovie en font cause. Ce gouverneur ayant exigé de l'argent d'un seigneur hongrois , nommé *Sotskai* , ce hongrois se soulève , fait révolter une partie de l'armée , et se déclare seigneur de la haute Hongrie , sans oser prendre le titre de roi.

1605. Il ne reste à l'empereur , en Hongrie , que Presbourg. Les Turcs et le révolté *Sotskai* avaient le reste. L'archiduc *Mathias* était dans Presbourg avec une armée , mais le grand-vifir était dans la ville de Pest. *Sotskai* se fait proclamer prince de Transilvanie , et reçoit solennellement , dans Pest , la couronne de Hongrie , par les mains du grand-vifir. L'archiduc *Mathias* est obligé de s'accommoder avec les seigneurs hongrois , pour conserver ce qui reste de ce pays. Il fut stipulé que dans la suite les états de Hongrie , qui avaient toujours élu leur roi , éliraient eux-mêmes leur gouverneur , au nom de leur roi. La

nomination aux évêchés était un droit de la couronne , mais les états exigèrent qu'on ne nommerait jamais que des hongrois , et que les évêques , nommés par l'empereur , n'auraient point de part au gouvernement du royaume. Moyennant ces concessions et quelques autres , l'archiduc *Mathias* obtint que *Sotskai* céderait la Transilvanie , et qu'il ne garderait de la Hongrie que la couronne d'or qu'il avait reçue du grand - visir. Les Hongrois stipulèrent expressément que les religions luthérienne et calviniste seraient autorisées.

Sous ce gouvernement faible de *Rodolphe* , l'Allemagne n'était pourtant pas troublée. Il n'y avait alors que de très-petites guerres intestines , comme celle du duc de Brunsvick , qui voulait soumettre la ville de Brunsvick , et du duc de Bavière , qui voulait subjuguier Donavert. Le duc de Bavière , riche et puissant , vint à bout de Donavert , mais le duc de Brunsvick ne put prévaloir contre Brunsvick , qui resta long-temps encore libre et impériale. Elle était soutenue par la hanse teutonique. Les grandes villes commerçantes pouvaient alors se défendre aisément contre les princes. On ne levait , comme on fait , des troupes qu'en cas de guerre. Ces milices nouvelles des princes et des villes étaient également mauvaises : mais depuis que les

princes se font appliqués à tenir , en tout temps , des troupes disciplinées , les choses ont bien changé.

L'Allemagne d'ailleurs fut tranquille , malgré trois religions opposées l'une à l'autre , malgré les guerres des Pays-Bas , qui inquiétaient sans cesse les frontières , malgré les troubles de la Hongrie et de la Transilvanie. La faiblesse de *Rodolphe* , en Allemagne , n'eut pas le même sort que celle de *Henri III* , en France. Tous les seigneurs , sous *Henri III* , voulurent devenir indépendans et puissans ; ils troublèrent tout : mais les seigneurs allemands étaient ce que les seigneurs français voulaient être.

1606. L'archiduc *Mathias* traite avec les Turcs , mais sans effet. Tant de traités avec les Turcs , avec les Hongrois , avec les Transilvains , ne font que de nouvelles semences de troubles. Les Transilvains , après la mort de *Sotskai* , élisent *Sigismond Ragotski* pour vaivode , malgré les traités faits avec l'empereur ; et l'empereur le souffre.

1607. *Rodolphe* , qui achetait si chèrement la paix

1608. chez lui , négocie pour l'établir enfin dans les Pays-Bas ; on ne pouvait l'avoir qu'aux dépens de la branche d'Autriche espagnole , comme

il l'avait à ses dépens , en Hongrie. La fameuse union d'Utrecht , de 1579 , était trop puissante pour céder. Il fallait reconnaître les Etats-Généraux des sept Provinces-Unies , libres et indépendans. C'était principalement de l'Espagne que les sept Provinces exigeaient cette reconnaissance authentique. *Rodolphe* leur écrit : *Vous êtes des Etats mouvans de l'Empire ; votre constitution ne peut changer sans le consentement de l'empereur , votre chef.* Les Etats-Généraux ne firent pas seulement de réponse à cette lettre. Ils continuent à traiter avec l'Espagne , qui reconnut enfin , en 1609 , leur indépendance.

Cependant cette philosophie tranquille et indifférente de *Rodolphe* , plus convenable à un homme privé qu'à un empereur , enhardit enfin l'ambition de l'archiduc *Mathias* , son frère ; il songe à ne lui laisser que le titre d'empereur , et à se faire souverain de la Hongrie , de l'Autriche , de la Bohême , dont *Rodolphe* négligeait le gouvernement. La Hongrie était envahie presque toute entière par les Turcs , et déchirée par ses factions ; l'Autriche exposée ; la Bohême mécontente. L'inconstant *Battori* , par une nouvelle vicissitude de sa fortune , venait encore d'être rétabli en Transilvanie par les suffrages de la nation , et par la protection du sultan. *Mathias*

négociait avec *Battori*, avec les Turcs, avec les mécontents de la Hongrie. Les états d'Autriche lui avaient fourni beaucoup d'argent. Il était à la tête d'une armée; il prenait sur lui tous les soins, et voulait en recueillir le fruit.

L'empereur, retiré dans Prague, apprend les desseins de son frère; il craint pour sa sûreté. Il ordonne quelques levées à la hâte. *Mathias*, son frère, lève le masque; il marche vers Prague. Les protestans de la Bohême prennent ce temps de crise pour demander de nouveaux privilèges à *Rodolphe* qu'ils menacent d'abandonner. Ils obtiennent que le clergé catholique ne se mêlera plus des affaires civiles, qu'il ne fera aucune acquisition de terres sans le consentement des états, que les protestans seront admis à toutes les charges. Cette condescendance de l'empereur irrite les catholiques; il se voit réduit à recevoir la loi de son frère.

Il lui cède, le 11 mai, la Hongrie, l'Autriche, la Moravie, et il se réserve seulement, dans ce triste accord, l'usufruit de la Bohême, et la suzeraineté de la Silésie. Il se dépouillait de ce qu'il avait gouverné avec faiblesse, et qu'il ne pouvait plus garder. Son frère n'acquiesrait d'abord en effet que de nouveaux embarras.

Il avait à se concilier les protestans de l'Autriche, qui demandaient, les armes à la main, à leur nouveau maître l'exercice libre de leur religion, et auxquels il fallut l'accorder, du moins hors des villes. Il avait à ménager les Hongrois, qui ne voulaient pas qu'aucun allemand eût chez eux de charge publique. *Mathias* fut obligé d'ôter aux Allemands leurs emplois en Hongrie. Voilà comme il tâchait de s'affermir pour être en état de résister enfin à la puissance ottomane.

Plus la religion protestante gagnait de terrain dans les domaines autrichiens, plus elle devenait puissante en Allemagne. La succession de Clèves et de Juliers mit aux mains les deux partis, qui s'étaient long-temps ménagés depuis la paix de Passau. Elle fit renaître une ligue protestante plus dangereuse que celle de Smalcade, et produisit une ligue catholique. Ces deux factions furent prêtes de ruiner l'Empire. 1609.

Les maisons de Brandebourg, de Neubourg, de Deux-Ponts, de Saxe, et enfin *Charles d'Autriche*, marquis de Burgau, se disputaient l'héritage de *Jean-Guillaume*, dernier duc de Clèves, Berg et Juliers, mort sans enfans.

L'empereur crut mettre la paix entre les prétendans, en séquestrant les Etats que l'on

disputait. Il envoie l'archiduc *Léopold*, son cousin, prendre possession du duché de Clèves; mais d'abord l'électeur de Brandebourg, *Jean-Sigismond*, s'accorde avec le duc de Neubourg, son compétiteur, pour s'y opposer. L'affaire devient bientôt une querelle de princes protestans avec la maison d'Autriche. Les princes de Brandebourg déjà en possession et unis par le danger en attendant que l'intérêt les divisât, soutenus de l'électeur palatin *Frédéric IV*, implorent le secours de *Henri IV*, roi de France.

Alors se formèrent les deux ligues opposées; la protestante qui soutenait les maisons de Brandebourg et de Neubourg; la catholique qui prenait le parti de la maison d'Autriche. L'électeur palatin, *Frédéric IV*, quoique calviniste, était à la tête de tous les confédérés de la confession d'Augsbourg; c'était le duc de Virtemberg, le landgrave de Hesse-Cassel, le margrave d'Anspach, la margrave de Bade-Dourlach, le prince d'Anhalt, plusieurs villes impériales. Ce parti prit le nom d'*Union évangélique*.

Les chefs de la ligue catholique opposée, étaient *Maximilien*, duc de Bavière, les électeurs catholiques, et tous les princes de cette communion. L'électeur de Saxe même se mit dans ce parti, tout luthérien qu'il était, dans

l'espérance de l'investiture des duchés de Clèves et de Juliers. Le landgrave de Hesse-Darmstadt, protestant, était aussi de la ligue catholique. Il n'y avait aucune raison qui pût faire de cette querelle une querelle de religion : mais les deux partis se servaient de ce nom pour animer les peuples. La ligue catholique mit le pape *Paul V*, et le roi d'Espagne, *Philippe III*, dans son parti. L'*Union évangélique* mit *Henri IV* dans le sien. Mais le pape et le roi d'Espagne ne donnaient que leur nom : et *Henri IV* allait marcher en Allemagne à la tête d'une armée disciplinée et victorieuse, avec laquelle il avait déjà détruit une ligue catholique.

Ces mots de ralliement *catholique*, *évan-* 1610.
gélisque, ce nom du pape dans une querelle toute profane, furent la véritable et unique cause de l'assassinat du grand *Henri IV*, tué, comme on fait, le 14 mai, au milieu de Paris, par un fanatique imbécille et furieux. On ne peut en douter ; l'interrogatoire de *Ravaillac*, ci-devant moine, porte qu'il assassina *Henri IV*, parce qu'on disait par-tout qu'il allait faire la guerre au pape, et que c'était la faire à DIEU.

Les grands desseins de *Henri IV* périrent avec lui. Cependant il resta encore quelque ressort de cette grande machine qu'il avait

mise en mouvement. La ligue protestante ne fut pas détruite. Quelques troupes françaises, sous le commandement du maréchal de *la Châtre*, soutinrent le parti de Brandebourg et de Neubourg.

En vain l'empereur adjuge Clèves et Juliers, par provision, à l'électeur de Saxe, à condition qu'il prouvera son droit. Le maréchal de *la Châtre* n'en prend pas moins Juliers, et n'en chasse pas moins les troupes de l'archiduc *Leopold*. Juliers reste en commun, pour quelque temps, à Brandebourg et à Neubourg.

1611. L'extrême confusion où était alors l'Allemagne montre ce que *Henri IV* aurait fait s'il eût vécu. *Rodolphe* philosophait et s'occupait à fixer le mercure dans Prague. L'archiduc *Leopold*, chassé de Juliers avec son armée mal payée, va en Bohême la faire subsister de pillage. Il y usurpe toute l'autorité de l'empereur, qui se voit dépouillé de tous côtés par les princes de son sang. *Mathias*, qui avait déjà forcé son frère à lui céder tant d'Etats, ne veut pas qu'un autre que lui dépouille le chef de sa maison. Il vient à Prague avec des troupes, et y force son frère à prier les Etats de le couronner *par excès d'affection fraternelle*.

Mathias est sacré roi de Bohême, le 21 mai;

il ne reste à *Rodolphe* que le titre de roi, aussi vain pour lui que celui d'empereur.

Rodolphe meurt, le 20 janvier, à compter 1612, selon le nouveau calendrier. Il n'avait jamais voulu se marier. Sa maison, dont on avait tant craint la vaste puissance, n'eut presque aucune considération, de son temps, en Europe, depuis le commencement du dix-septième siècle. Sa nonchalance et la faiblesse de *Philippe III*, en Espagne, en furent la cause. *Rodolphe* avait perdu ses Etats, et conservé de l'argent comptant. On prétend qu'on trouva dans son épargne quatorze millions d'écus. Cela découvre une ame petite. Avec ces quatorze millions et du courage, il eût pu reprendre Bude sur les Turcs, et rendre l'Empire respectable : mais son caractère le fit vivre en homme privé sur le trône, il fut plus heureux que ceux qui le dépouillèrent et le méprisèrent.

MATHIAS,

QUARANTE-CINQUIEME EMPEREUR.

1612. **M**ATHIAS, frère de *Rodolphe*, est élu unanimement, et cette unanimité surprend l'Europe. Mais les trésors de son frère l'avaient enrichi, et le voisinage des Turcs rendait nécessaire l'élection d'un prince de la maison d'Autriche, roi de Hongrie.

La capitulation de *Charles-Quint* n'avait point jusque-là été augmentée. Elle le fut de quelques articles pour *Mathias*, dont l'ambition s'était assez manifestée.

La Hongrie et la Transilvanie étaient toujours dans le même état. L'empereur avait peu de terrain par-delà Presbourg; et le nouveau prince de Transilvanie, *Gabriel Battori*, était vassal du sultan.

1613. Ces deux grandes ligues, la protestante et la catholique, qui avaient menacé l'Allemagne d'une guerre civile, s'étaient comme dissipées elles-mêmes, après la mort de *Henri IV*. Les protestans se contentaient seulement de refuser de l'argent à l'empereur dans les diètes. La querelle sur la succession de Juliers, qu'on croyait devoir embraser l'Europe, ne devint
plus

plus qu'une de ces petites guerres particulières qui ont troublé , de tous temps , quelques cantons d'Allemagne, fans diffoudre le corps germanique.

Le duc de Neubourg et l'électeur de Brandebourg, s'étant mis en possession de Clèves et de Juliers, devaient être nécessairement brouillés pour le partage. Un soufflet, donné par l'électeur de Brandebourg au duc de Neubourg, ne pacifia pas le différent. Les deux princes se firent la guerre. Le duc de Neubourg se fit catholique pour avoir la protection de l'empereur et du roi d'Espagne. L'électeur de Brandebourg introduisit le calvinisme dans le pays pour animer la ligue protestante en sa faveur.

Cependant les autres princes demeuraient dans l'inaction ; et l'électeur de Saxe lui-même, malgré le jugement impérial rendu en sa faveur, ne remuait pas. Les Pays-Bas espagnols et hollandais se mêlaient de la querelle. Deux grands généraux, le marquis de *Spinola*, de la part de l'Espagne, secourait Neubourg ; le comte *Maurice*, de la part des Etats-Généraux, était armé pour Brandebourg. C'est une suite de la constitution de l'Allemagne, que des puissances étrangères pussent prendre plus de part à ces querelles intestines que l'Allemagne même. L'intérieur du corps germanique

n'en était point ébranlé. Cette paix intérieure était souvent troublée par les fréquens démêlés d'une ville avec une autre, des princes avec les villes, des princes avec les princes : mais le corps germanique subsistait par ces divisions mêmes, qui mettaient une balance à peu-près égale entre ses membres.

1614. Il n'en était pas de même en Hongrie et en Transylvanie. L'empereur *Mathias*, se préparait contre le Turc. Le vaivode de Transylvanie, *Gabriel Battori* se ménageait entre l'empereur chrétien, et l'empereur musulman. Les Turcs poursuivent *Battori* : il est abandonné de ses sujets ; l'empereur ne peut le secourir. *Battori* se fait donner la mort par un de ses soldats. Exemple unique parmi les princes modernes.

Un bacha investit *Betlem-Gabor* de la Transylvanie. Cette province semblait à jamais perdue pour la maison d'Autriche. Le nouveau sultan *Achmet*, maître d'une si grande partie de la Hongrie, jeune et ambitieux, faisait craindre que Presbourg ou Vienne ne devint les limites des deux empires. On avait été toujours dans ces alarmes sur la fin du règne de *Rodolphe* ; mais la vaste étendue de l'empire ottoman, qui depuis si long-temps inquiétait les chrétiens, fut ce qui les sauva.

Les Turcs étaient souvent en guerre avec les Persans. Leurs frontières, du côté de la mer Noire, souffraient beaucoup des révoltes des Géorgiens et des Mingréliens. On contenait difficilement les Arabes ; et il arrivait souvent que dans le temps même qu'on craignait en Hongrie et en Italie une nouvelle inondation de Turcs, ils étaient obligés de faire une paix même défavorable pour la défense de leur propre pays.

L'empereur *Mathias* a le bonheur de conclure avec le sultan *Achmet*, un traité plus favorable que la guerre n'eût pu l'être. Il stipule, sans tirer l'épée, la restitution d'Agria, de Canise, d'Albe-Royale, de Pest, et même de Bude : ainsi il est en possession de presque toute la Hongrie, en laissant toujours la Transilvanie et *Betlem-Gabor* sous la protection des Ottomans. Ce traité augmente la puissance de *Mathias*. L'affaire de la succession de Juliers est, presque la seule chose qui inquiète l'intérieur de l'Empire ; mais *Mathias* ménage les princes protestans, en laissant toujours ce pays partagé entre la maison palatine de Neubourg, et celle de Brandebourg. Il avait besoin de ces ménagemens pour perpétuer l'Empire dans la maison d'Autriche.

1616. Cette année et les suivantes sont remplies de négociations et d'intrigues. *Mathias* était sans enfans, et avait perdu sa santé et son activité. Il fallait, pour assurer l'Empire à sa maison, commencer par lui assurer la Bohême et la Hongrie. Les conjonctures étaient délicates, les états de ces deux royaumes étaient jaloux du droit d'élection; l'esprit de parti régnait, et l'esprit d'indépendance encore plus: la différence des religions y nourrissait la discorde: mais les protestans et les catholiques aimaient également leurs privilèges. Les princes d'Allemagne paraissaient encore moins disposés à choisir un empereur autrichien; et l'union évangélique, toujours subsistante, laissait peu d'espérance à cette maison.

Il lui faut donc commencer par assurer la succession de la Bohême et de la Hongrie. Il avait ravi ces Etats à son frère; il n'en fait point passer l'héritage aux frères qui lui restent, *Maximilien* et *Albert*. Il n'y a guère d'apparence qu'ils y aient tous deux renoncé de bon gré. *Albert* sur-tout, à qui le roi d'Espagne avait laissé les Pays-Bas, aurait été plus qu'un autre en état de soutenir la dignité impériale, s'il eût régné sur la Hongrie et sur la Bohême. C'est sur un cousin, sur *Ferdinand de Gratz*, duc de Stirie, que *Mathias* veut faire tomber ces couronnes. Le droit du sang fut donc peu consulté.

Ferdinand est élu et reconnu successeur au royaume de Bohême par les états, et couronné en cette qualité, le 29 juin. L'union évangélique commence à s'effaroucher de voir ces premiers pas de *Ferdinand de Gratz* vers l'Empire. *Mathias* et *Ferdinand* ménagent plus que jamais l'électeur de Saxe, qui n'est point de l'union évangélique, et qui, dans l'espérance d'avoir Clèves, Berg et Juliers, embrasse toujours le parti de la maison d'Autriche. La maison palatine, ayant des intérêts tout contraires, est toujours à la tête des protestans : et c'est-là l'origine de la funeste guerre entre *Ferdinand* et la maison palatine ; c'est celle de la guerre de trente ans, qui désola tant de provinces, qui fit venir les Suédois au milieu de l'Allemagne, et qui produisit enfin le traité de Vestphalie, et donna une nouvelle face à l'Empire.

Mathias engage la branche d'Autriche-espagnole à céder les prétentions qu'elle peut avoir sur la Hongrie et sur la Bohême. *Philippe III*, roi d'Espagne, abandonne ses droits sur ces royaumes à *Ferdinand*, à condition qu'au défaut de la postérité mâle de *Ferdinand*, la Hongrie et la Bohême appartiendront aux fils de *Philippe III*, ou à ses filles, et aux enfans de ses filles, selon l'ordre de la primogéniture. Par ce pacte de famille ces Etats

pouvaient aisément tomber à la maison de France : car si une fille, héritière de *Philippe III*, épousait un roi de France, le fils aîné de ce roi acquérait un droit à la Hongrie et à la Bohême.

Ce pacte de famille était évidemment contraire au testament de l'empereur *Ferdinand I*. Les dispositions des hommes, pour établir la paix dans l'avenir, préparent presque toujours la division. Enfin ce nouveau traité révoltait les Hongrois et les Bohémiens, qui voyaient qu'on disposait d'eux sans les consulter. Les protestans de Bohême commencent par se confédérer, à l'exemple de l'union évangélique ; bientôt ils entraînent les catholiques dans leur parti, parce qu'il s'agit des droits de l'Etat et non de la religion. La Silésie, ce grand fief de la Bohême, se joint à elle : la guerre civile est allumée. Un comte de Turm, ou de la Tour, homme de génie, est à la tête des confédérés ; il fait la guerre régulièrement et avec avantage ; ses partis vont jusqu'aux portes de Vienne.

1619. L'empereur *Mathias* meurt, au mois de mars, au milieu de cette révolution subite, sans pouvoir prévoir quel sera le destin de sa maison.

Son cousin, *Ferdinand de Gratz*, est assez

heureux d'abord pour ne point éprouver de grandes contradictions en Hongrie, dont il avait chassé les Turcs par un traité qui le rendait agréable au royaume ; mais il voit la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Luface, liguées contre lui, les protestans de l'Autriche prêts à éclater, et ceux de l'Allemagne peu disposés à l'élever à l'Empire. La maison d'Autriche n'avait point encore eu de moment plus critique ; d'un côté, quatre électeurs offrent la couronne impériale à *Maximilien*, duc de Bavière ; de l'autre, la Bohême offre sa souveraineté, d'abord au duc de Savoie, trop éloigné pour l'accepter ; et ensuite à l'électeur palatin, *Frédéric V*, qui l'obtint pour son malheur : cependant on s'assemble à Francfort, pour élire un roi des Romains, un roi d'Allemagne, un empereur. Presque toutes les cours de l'Europe sont en mouvement pour cette grande affaire ; les états de la Bohême députent à Francfort, pour faire exclure *Ferdinand* du droit de suffrage : ils ne le reconnaissent pas pour roi ; et conséquemment ils ne voulaient pas qu'il eût de voix : non-seulement il était menacé de n'être pas empereur, mais même de n'être pas électeur ; il fut l'un et l'autre. Il se donna sa voix pour l'Empire, il eut celles des catholiques et même des protestans. Chaque électeur

fut tellement ménagé, que chacun crut voir son intérêt particulier dans l'élévation de *Ferdinand de Gratz*. L'électeur palatin lui-même, à qui la Bohême déférait la couronne, fut obligé de donner sa voix, dont le refus aurait été inutile. Cette élection fut faite, le 19 août 1619; il est couronné à Aix-la-Chapelle, le 9 septembre; il signe auparavant une capitulation un peu plus étendue que celle de ses prédécesseurs.

FERDINAND II,

QUARANTE-SIXIEME EMPEREUR.

1619. **D**ANS le temps même que *Ferdinand II* est couronné empereur, les états de Bohême nomment pour roi l'électeur palatin. Cet honneur était devenu plus dangereux qu'auparavant par la nomination de *Ferdinand* à l'Empire; c'était le temps d'une grande crise pour le parti protestant. Si *Frédéric* eût été secouru par son beau-père *Jacques*, roi d'Angleterre, le succès paraissait assuré; mais *Jacques* ne lui donna que des conseils, et ces conseils furent de refuser; il ne le crut pas, et s'abandonna à la fortune.

Il est solennellement couronné dans Prague, le 4 novembre, avec l'électrice princesse d'Angleterre ; mais il est couronné par l'administrateur des Hussites, non par l'archevêque de Prague.

Cela seul annonçait une guerre de religion, aussi-bien que de politique ; tous les princes protestans, hors l'électeur de Saxe, étaient pour lui : il avait dans son armée quelques troupes anglaises, que des seigneurs d'Angleterre lui avaient amenées par amitié pour lui, par haine pour la religion catholique, et par la gloire de faire ce que son beau-père, Jacques I, ne faisait pas. Il était secondé par le vaivode de Transylvanie, *Betlem-Gabor*, qui attaquait le même ennemi en Hongrie. *Gabor* pénétra même jusqu'aux portes de Vienne, et de là il retourna sur ses pas prendre Presbourg. La Silésie était toute soulevée contre l'empereur ; le comte de Mansfeld soutenait en Bohême le parti du palatin ; les protestans même de l'Autriche inquiétaient l'empereur. Si la maison bavaroise avait été réunie, comme celle d'Autriche le fut toujours, le parti du nouveau roi de Bohême aurait été le plus fort : mais le duc de Bavière, riche et puissant, était loin de contribuer à la grandeur de la branche aînée de sa maison. La jalousie, l'ambition, la religion le jetèrent

dans le parti de l'empereur ; de sorte qu'il arriva à la maison bavaroise, sous *Ferdinand de Gratz*, ce qui était arrivé à la maison de Saxe, sous *Charles-Quint*.

La ligue protestante et la ligue catholique étaient à peu-près également puissantes dans l'Allemagne, mais l'Espagne et l'Italie appuyaient *Ferdinand* ; elles lui fournissaient de l'argent levé sur le clergé, et des troupes. La France, qui n'était pas encore gouvernée par le cardinal de *Richelieu*, oubliait ses anciens intérêts. La cour de *Louis XIII*, faible et orageuse, semblait avoir des vues (supposé qu'elle en eût) toutes contraires aux desseins du grand *Henri IV*.

1620. *Louis XIII* envoie en Allemagne le duc d'Angoulême, à la tête d'une ambassade solennelle, pour offrir ses bons offices, au lieu d'y marcher avec une armée. Les princes assemblés à Ulm écoutent le duc d'Angoulême, et ne concluent rien ; la guerre en Bohême continue. *Betlem-Gabor* se fait reconnaître roi en Hongrie, comme le palatin, *Frédéric V*, en Bohême. Un ambassadeur de la Porte et un de Venise favorisent cette révolution des états de Hongrie dans la ville de Neuhausel. On n'était pas accoutumé à voir ainsi les Turcs et les Vénitiens réunis ; mais Venise avait

tant de démêlés avec la branche d'Autriche espagnole , qu'elle déclarait ouvertement ses sentimens contre toute la maison.

Toute l'Europe était partagée dans cette querelle , mais plutôt par des vœux que par des effets : et l'empereur était bien mieux secondé en Allemagne que l'électeur palatin.

D'un côté, l'électeur de Saxe , déclaré pour l'empereur , entre dans la Luface : de l'autre , le duc de Bavière pénètre en Bohême avec une puissante armée , tandis que les armes de l'empereur résistent , au moins en Hongrie , contre *Betlem-Gabor*.

Le palatin est attaqué à la fois et dans son nouveau royaume de Bohême , et dans son électorat. *Henri-Frédéric de Nassau*, frère , et de puis successeur de *Maurice*, le stathouder des Provinces-Unies , y combattait pour lui. Il y avait encore des Anglais ; mais contre lui était le célèbre *Spinola*, avec l'élite des troupes des Pays-Bas espagnols. Le Palatinat est ravagé. Une bataille décide en Bohême du sort de la maison d'Autriche et de la maison palatine.

Frédéric est entièrement défait, le 19 novembre , auprès de Prague , par son parent , *Maximilien de Bavière*. Il fuit d'abord en Silésie avec sa femme et deux de ses enfans , et perd

en un jour les Etats de ses aïeux et ceux qu'il avait acquis.

1621. Le roi d'Angleterre, *Jacques*, négocie en faveur de son malheureux gendre aussi infructueusement qu'il s'était conduit faiblement.

L'empereur met l'électeur palatin au ban de l'Empire, par un arrêt de son conseil aulique, le 20 janvier. Il proscriit le duc de *Jagendorff*, en Silésie, le prince d'Anhalt, les comtes de *Hoerlo*, de *Mansfeld*, de *la Tour*, tous ceux qui ont pris les armes pour *Frédéric*.

Ce prince vaincu n'a pour lui que des intercesseurs et point de vengeur. Le roi de Danemarck presse l'empereur d'user de clémence. *Ferdinand* n'en fait pas moins passer par la main du bourreau un grand nombre de gentilshommes bohémiens.

Un de ses généraux, le comte de *Buquoy*, achève de soumettre ce qui reste de rebelles en Bohême, et de là il court affurer la haute Hongrie contre *Betlem-Gabor*. *Buquoy* est tué dans cette campagne; et *Ferdinand* s'accommode bientôt avec le transilvain, auquel il cède un grand terrain, pour être plus sûr du reste.

Cependant l'électeur palatin se réfugie de Sicile en Danemarck, et de Danemarck en Hollande. Le duc de Bavière s'empare du

haut Palatinat; tandis que le marquis de *Spinola* répand dans le Palatinat les troupes espagnoles, fournies par l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas.

Le palatin n'avait pu obtenir de son beau-père le roi *Jacques*, et du roi de Danemarck, que de bons offices et des ambassades inutiles à Vienne. Il n'obtenait rien de la France, dont l'intérêt était de prendre son parti. Ses seules ressources étaient alors dans deux hommes qui devaient naturellement l'abandonner. C'était le duc de *Jagendorff*, en Silésie, et le comte de *Mansfeld*, dans le Palatinat, tous deux proscrits par l'empereur, et pouvant mériter leur grâce en quittant le parti du palatin. Ils firent pour lui des efforts incroyables. *Mansfeld*, sur-tout, fut toujours à la tête d'une petite armée, qu'il conserva malgré la puissance autrichienne. Elle n'avait pour toute solde que l'art de *Mansfeld*, de faire la guerre en partisan habile, art assez en usage alors, dans un temps où l'on ne connaissait pas ces grandes armées toujours subsistantes, et où un chef résolu pouvait se maintenir quelque temps à la faveur des troubles. *Mansfeld* réveillait et encourageait les princes protestans voisins.

Christiern sur-tout, prince de Brunsvick, administrateur, ce qui, au fond, ne veut dire

qu'usurpateur, de l'évêché d'Halberstadt, se joignit à *Mansfeld*. Ce *Christiern* s'intitulait, *ami de DIEU et ennemi des prêtres* ; il n'était pas moins ennemi des peuples dont il ravageait le territoire. *Mansfeld* et lui firent beaucoup de mal au pays, sans faire du bien à l'électeur palatin.

Les princes d'Orange et les Provinces-Unies, qui faisaient la guerre contre les Espagnols, au Pays-Bas, étaient obligés d'employer toutes leurs forces, et n'étaient pas en état de donner au palatin des secours efficaces. Son parti était accablé ; mais il ne laissait pas de donner de temps en temps de violentes secousses : et à la moindre occasion, il se trouvait quelque prince protestant qui armait en sa faveur. Le landgrave de Hesse-Cassel disputait quelques terres au landgrave de Darmstadt. Piqué contre l'empereur, qui favorisait son compétiteur, il soutenait, autant qu'il le pouvait, le parti de l'électeur palatin. Le margrave de Bade-Dourlach s'unissait avec *Mansfeld* ; et en général, tous les princes protestans, craignant de se voir bientôt forcés de restituer les biens ecclésiastiques, paraissaient disposés à prendre les armes, dès qu'ils seraient secondés de quelques puissances.

1622. C'est toujours le duc de Bavière qui fait

le bonheur de *Ferdinand*. Ce sont ses généraux et ses troupes qui achèvent de ruiner le parti du palatin, son parent. *Tilli*, général bavarois, qui depuis fut un des plus grands généraux de l'empereur, défait entièrement, auprès d'Aschafembourg, ce prince de Brunsvick, surnommé à bon droit l'*ennemi des prêtres*, puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde, et toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne.

Il ne restait plus que *Mansfeld* qui pût défendre encore le Palatinat, et il en était capable, étant à la tête d'une petite armée qui, avec les débris de celle de *Brunsvick*, allait jusqu'à dix mille hommes. *Mansfeld* était un homme extraordinaire, bâtard d'un comte de ce nom, n'ayant de fortune que son courage et son habileté; secouru en secret des princes d'Orange et des autres protestans, il se trouvait général d'une armée qui n'appartenait qu'à lui.

Le malheureux *Frédéric* fut assez mal conseillé, pour renoncer à ce secours, dans l'espérance qu'il obtiendrait de l'empereur des conditions favorables qu'il ne pouvait obtenir que par la force. Il pressa lui-même *Brunsvick* et *Mansfeld* de l'abandonner. Ces deux chefs errans passent en Lorraine et en Alsace, et cherchent de nouveaux pays à ravager.

Alors *Ferdinand II*, pour tout accommodement avec l'électeur palatin, envoie *Tilli* victorieux, prendre Heidelberg, Manheim et le reste du pays; tout ce qui appartenait à l'électeur fut regardé comme le bien d'un proscrit. Il avait la plus nombreuse et la plus belle bibliothèque d'Allemagne, sur-tout en manuscrits; elle fut transportée chez le duc de Bavière, qui l'envoya par eau à Rome. Plus du tiers fut perdu par un naufrage, et le reste est conservé encore dans le Vatican.

La religion et l'amour de la liberté excitent toujours quelques troubles en Bohême; mais ce ne sont plus que des séditions qui finissent par des supplices. L'empereur fait sortir de Prague tous les ministres luthériens, et fait fermer leurs temples. Il donne aux jésuites l'administration de l'université de Prague. Il n'y avait plus alors que la Hongrie qui pût inquiéter la prospérité de l'empereur. Il achève de s'affurer la paix avec *Betlem-Gabor*, en le reconnaissant souverain de la Transilvanie, et en lui cédant, sur les frontières de son Etat, sept comtés qui composent cinquante lieues de pays. Le reste de la Hongrie, théâtre éternel de la guerre, ravagé depuis long-temps sans interruption, n'était encore à la maison d'Autriche d'aucune ressource, mais c'était toujours un boulevard des Etats autrichiens.

L'empereur, affermi en Allemagne, assem- 1623.
 ble une diète à Ratisbonne, dans laquelle il
 déclare » que l'électeur palatin s'étant rendu
 » criminel de lèse-majesté, ses Etats, ses biens
 » et ses dignités sont dévolus au domaine
 » impérial; mais que, ne voulant pas dimi-
 » nuer le nombre des électeurs, il veut,
 » commande et ordonne que *Maximilien*, duc
 » de Bavière, soit investi dans cette diète
 » de l'électorat palatin. » C'était parler en
 maître. Les princes catholiques accédèrent
 tous à la volonté de l'empereur. Les protes-
 tans firent quelques remontrances publiques.
 L'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunf-
 vick, de Holstein, de Meckelbourg, les villes
 de Brème, de Hambourg, de Lubeck, et
 d'autres, renouvelèrent la ligue évangélique.
 Le roi de Danemarck se joignit à eux; mais
 cette ligue, n'étant que défensive, laissa l'em-
 pereur en pleine liberté d'agir.

Le 25 février, *Ferdinand*, sur son trône,
 investit le duc de Bavière de l'électorat pala-
 tin. Le vice-chancelier dit expressément que
*l'empereur lui confère cette dignité de sa pleine
 puissance.*

On ne donna point, par cette investiture,
 les terres du Palatinat au duc de Bavière;
 c'était un article important qui faisait encore
 de grandes difficultés.

Jean-George de Hohenzollern, l'aîné, de la maison de Brandebourg, est fait prince de l'Empire à cette diète.

Brunsvick, l'ennemi des prêtres, et le fameux général *Mansfeld*, toujours secrètement appuyés par les princes protestans, reparaissent dans l'Allemagne. *Brunsvick* s'établit d'abord dans la Basse-Saxe, et ensuite dans la Westphalie. Le comte de *Tilli* défait son armée et la disperse. *Mansfeld* demeure toujours inébranlable et invincible. C'était le seul appui qu'eût alors le palatin; et cet appui ne suffisait pas pour lui faire rendre ses domaines.

1624. La ligue protestante couvait toujours un feu prêt à éclater contre l'empereur. Le roi d'Angleterre, *Jacques I*, n'ayant pu rien obtenir en faveur du palatin, son gendre, par les négociations, s'unit enfin avec la ligue de la Basse-Saxe; et le roi de Danemarck, *Christiern IV*, est déclaré chef de la ligue; mais ce n'était pas encore-là le chef qu'il fallait pour tenir tête à la fortune de *Ferdinand II*.

Le roi d'Angleterre fournit de l'argent; le roi de Danemarck, *Christiern IV*, amène des troupes; le fameux *Mansfeld* grossit sa petite armée, et on se prépare à la guerre.

1625. A peine le roi d'Angleterre a-t-il pris enfin la résolution de secourir efficacement son

gendre , et de se déclarer contre la maison d'Autriche , qu'il meurt , au mois de mars , et laisse les confédérés privés de leur plus puissant secours.

Ce n'était qu'une partie de l'union évangélique qui avait levé l'étendard. La Basse-Saxe était le théâtre de la guerre.

Les deux grands généraux de l'empereur , 1626.
Tilli et *Valstein* , arrêtent les progrès du roi de Danemarck et des confédérés. *Tilli* défait le roi de Danemarck en bataille rangée , près de Northeim , dans le pays de Brunsvick. Cette victoire paraît laisser le palatin sans ressources. *Mansfeld* , qui ne perdait jamais courage , transporte ailleurs le théâtre de la guerre , et va par le Brandebourg , la Silésie , la Moravie , attaquer en Hongrie l'empereur. *Betlem-Gabor* , avec qui l'empereur n'avait pas tenu tous ses engagements , reprend les armes , se joint à *Mansfeld* , et lui amène dix-mille hommes. Il arme les Turcs qui étaient toujours maîtres de Bude ; mais ce projet si grand et si hardi avorte sans qu'il en coûte de peine à *Ferdinand*. Les maladies détruisent l'armée de *Mansfeld*. Il meurt de la contagion , à la fleur de son âge , en exhortant ce qui lui reste de soldats à sacrifier leur vie pour la liberté germanique.

Le prince de Brunsvick, cet autre soutien de l'électeur palatin, était mort quelque temps auparavant. La fortune ôtait au palatin tous les secours, et favorisait en tout *Ferdinand* : cet empereur venait de faire élire son fils *Ferdinand - Ernest*, roi de Hongrie. *Betlem-Gabor* veut en vain soutenir ses droits sur ce royaume ; les Turcs, dans la minorité du sultan *Amurat IV*, ne peuvent le secourir ; il désole, à la vérité, la Stirie, mais *Valstein* le repousse comme il a repoussé les Danois ; enfin l'empereur, heureux par ses ministres comme par ses généraux, contient *Betlem-Gabor* par un traité qui, en lui laissant la Transylvanie et les sept comtés adjacens, assure le tout à l'Autriche après la mort de *Gabor*.

1627. Tout réussit à *Ferdinand* sans qu'il ait d'autre soin que de souhaiter et d'ordonner. Le comte de *Tilli* poursuit le roi de Danemarck et les confédérés. Ce roi se retire dans ses Etats. Les ducs de Holstein et de Brunsvick défarment presqu'aussitôt qu'ils ont armé. L'électeur de Brandebourg, qui avait seulement permis que ses sujets s'enrôlassent au service du Danemarck, les rappelle, et rompt toute association. Le comte de *Tilli*, et *Valstein*, devenu duc de Friedland, font vivre partout à discrétion leurs troupes victorieuses.

Ferdinand, joignant les intérêts de la religion à ceux de sa politique, veut retirer l'évêché de Halberstadt des mains de la maison de Brunsvick, et les archevêchés de Magdebourg et de Brème des mains de la maison de Saxe, pour les donner à un de ses fils avec plusieurs abbayes.

Il avait fait élire son fils, *Ferdinand-Ernest*, roi de Hongrie : il le fait couronner roi de Bohême sans élection ; car les Hongrois, voisins des Turcs et de *Betlem-Gabor*, devaient être ménagés : mais la Bohême était regardée comme asservie.

Ferdinand jouit alors de l'autorité absolue. 1628.

Les princes protestans et le roi de Danemarck, *Christiern IV*, s'adressent secrètement au ministère de France, que le cardinal de *Richelieu* commençait à rendre respectable dans l'Europe. Ils se flattaient avec raison que ce cardinal, qui voulait écraser les protestans de France, soutiendrait ceux d'Allemagne. Le cardinal de *Richelieu* fait donner de l'argent au roi de Danemarck, et encourage les princes protestans. Les Danois marchent vers l'Elbe : mais la ligue protestante effrayée n'ose se déclarer ouvertement pour lui, et le bonheur de l'empereur n'est point encore interrompu. Il proscriit le duc de Meckelbourg, que les

Danois avaient forcé à se déclarer pour eux.
Il donne son duché à *Valstein*.

1629. Le roi de Danemarck , toujours malheureux , est obligé de faire sa paix avec l'empereur , au mois de juin. Jamais *Ferdinand* n'eut plus de puissance et ne la fit plus valoir.

Christiern IV , qui avait des démêlés avec le duc de Holstein , ravageait le duché de Slesvich avec ses troupes qui ne servaient plus contre *Ferdinand*. La cour de Vienne lui envoie des lettres monitoires , comme à un membre de l'Empire , et lui enjoint d'évacuer les terres de Slesvich. Le roi de Danemarck répond que jamais ce duché n'a été un fief impérial comme celui de Holstein. La cour de Vienne réplique que le royaume de Danemarck lui-même est un fief de l'Empire. Le roi est enfin obligé de se conformer à la volonté de l'empereur. On ne pouvait guère soutenir les prétentions de l'Empire , du côté du Nord , avec plus de grandeur.

Jusque - là l'Empire avait paru comme entièrement détaché de l'Italie depuis *Charles-Quint*. La mort d'un duc de Mantoue , marquis de Montferrat , fit revivre ces anciens droits qu'on avait été hors de portée d'exercer. Ce duc de Mantoue , *Vincent II* , était mort sans enfans. Son gendre , *Charles de Gonzague* , duc

de Nevers , prétendait la succession , en vertu de ses conventions matrimoniales. Son parent , *César Gonzague* , duc de Guastalle , avait reçu de l'empereur l'investiture éventuelle.

Le duc de Savoie , troisième prétendant , voulait exclure les deux autres , et le roi d'Espagne voulait les exclure tous trois. Le duc de Nevers avait déjà pris possession et se faisait reconnaître duc de Mantoue ; mais le roi d'Espagne et le duc de Savoie s'unissent ensemble pour s'emparer , dans le Montferrat , de ce qui peut leur convenir.

L'empereur exerce alors , pour la première fois , son autorité en Italie ; il envoie le comte de Nassau , en qualité de commissaire impérial , pour mettre en séquestre le Mantouan et le Montferrat , jusqu'à ce que le procès soit jugé à Vienne.

Ces procédures étaient inouïes en Italie depuis soixante ans. Il était visible que l'empereur voulait à la fois soutenir les anciens droits de l'empire , et enrichir la branche d'Autriche espagnole de ces dépouilles.

Le ministère de France , qui épiait toutes les occasions de mettre une digue à la puissance autrichienne , secourt le duc de Mantoue ; elle s'était déjà mêlée des affaires de la Valteline ; elle avait empêché la branche d'Autriche espagnole de s'emparer de ce pays ,

qui eût ouvert une communication du Milanais au Tirol , et qui eût rejoint les deux branches d'Autriche par les Alpes , comme elles l'étaient par le Rhin , par les Pays-Bas. Le cardinal de *Richelieu* prend donc , dans cet esprit , le parti du duc de Mantoue.

Les Vénitiens , plus voisins et plus exposés , envoient dans le Mantouan une armée de quinze mille hommes. L'empereur déclare rebelles tous les vassaux de l'Empire , en Italie , qui prendront parti pour le duc. Le pape *Urbain VIII* est obligé de favoriser ces décrets.

Le pontificat alors était dépendant de la maison d'Autriche ; et *Ferdinand* , qui se voyait à la tête de cette maison par sa dignité impériale , était regardé comme le plus puissant prince de l'Europe.

Les troupes allemandes , avec quelques régimens espagnols , prennent Mantoue d'assaut , et la ville est livrée au pillage.

Ferdinand , heureux par-tout , croit enfin que le temps est venu de rendre la puissance impériale despotique , et la religion catholique entièrement dominante. Par un édit de son conseil , il ordonne que les protestans restituent tous les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés depuis le traité de Passau , signé par *Charles-Quint*. C'était porter le plus grand coup au parti protestant ; il fallait

rendre

rendre les archevêchés de Magdebourg et de Brème , les évêchés de Brandebourg , de Lebus , de Camin , d'Havelberg , de Lubeck , de Misnie , de Naumbourg , de Mersebourg , de Schverin , de Minden , de Verden , de Halberstadt , une foule de bénéfices. Il n'y avait point de prince soit luthérien , soit calviniste , qui n'eût des biens de l'Eglise.

Alors les protestans n'ont plus de mesures à garder. L'électeur de Saxe , que l'espérance d'avoir Clèves et Juliers avait long-temps retenu , éclate enfin : cette espérance s'affaiblit d'autant plus que l'électeur de Brandebourg et le duc de Neubourg s'étaient accordés : le premier jouissait de Clèves paisiblement , et le second de Juliers , sans que l'empereur les inquiétât. Ainsi le duc de Saxe voyait ces provinces lui échapper , et allait perdre Magdebourg et le revenu de plusieurs évêchés.

L'empereur alors avait près de cent cinquante mille hommes en armes ; la ligue catholique en avait environ trente mille. Les deux maisons d'Autriche étaient intimement unies. Le pape et toutes les églises catholiques encourageaient l'empereur dans son projet : la France ne pouvait encore s'y opposer ouvertement ; et il ne paraissait pas qu'aucune puissance de l'Europe fût en état de le traverser. Le duc de *Valstein* , à la tête d'une puissante

armée, commença par faire exécuter l'édit de l'empereur dans la Suabe, et dans le duché de Wirtemberg; mais les églises catholiques gagnaient peu à ces restitutions : on prenait beaucoup aux protestans, les officiers de *Valstein* s'enrichissaient, et les troupes vivaient aux dépens des deux partis qui se plaignirent également.

1630. *Ferdinand* se voyait précisément dans le cas de *Charles-Quint*, au temps de la ligue de Smalcade. Il fallait ou que tous les princes de l'Empire fussent entièrement soumis, ou qu'il succombât; c'était la lutte du pouvoir impérial despotique contre le gouvernement féodal; et les peuples, pressés par ces deux colosses étaient écrasés. L'électeur de Saxe se repentait alors d'avoir aidé à accabler le palatin; et ce fut lui qui, de concert avec les autres princes protestans, engagea secrètement *Gustave-Adolphe*, roi de Suède, à venir en Allemagne, au lieu du roi de Danemarck, dont le secours avait été si inutile.

L'électeur de Bavière n'était guère plus attaché alors à l'empereur; il aurait voulu toujours commander les armées de l'Empire, et par-là tenir *Ferdinand* lui-même dans la dépendance : enfin il aspirait à se faire élire un jour roi des Romains, et négociait en secret

avec la France , tandis que les protestans appelaient le roi de Suède.

Ferdinand assemble une diète à Ratisbonne ; son dessein était de faire élire roi des Romains *Ferdinand-Ernest* , son fils ; il voulait engager l'Empire à le seconder contre *Gustave-Adolphe* , si ce roi venait en Allemagne ; et contre la France , en cas qu'elle continuât à protéger contre lui le duc de Mantoue : mais , malgré sa puissance , il trouve si peu de bonne volonté dans l'esprit des électeurs qu'il n'ose pas même proposer l'élection de son fils.

Les électeurs de Saxe et de Brandebourg , n'étant point venus à cette assemblée , y exposent leurs griefs par des députés. L'électeur de Bavière même est le premier à dire *qu'on ne peut délibérer librement dans les diètes , tant que l'empereur aura cent cinquante mille hommes*. Les électeurs ecclésiastiques , et les évêques qui sont à la diète , pressent la restitution des biens de l'Eglise : ce projet ne peut se consommer qu'en conservant l'armée ; et l'armée ne peut se conserver qu'aux dépens de l'Empire qui est en alarmes. L'électeur de Bavière , qui veut la commander , exige de *Ferdinand* la déposition du duc de *Valstein*. *Ferdinand* pouvait commander lui-même , et ôter ainsi tout prétexte à l'électeur de Bavière ; il ne prit point ce parti glorieux : il ôta le

commandement à *Valstein*, et le donna à *Tilli* : par-là il acheva d'aliéner le bavarois ; il eut des soldats et n'eut plus d'amis.

La puissance de *Ferdinand II*, qui fe fait craindre aux Etats d'Allemagne leur perte prochaine , inquiétait en même temps la France , Venife , et jufqu'au pape. Le cardinal de *Richelieu* négociait alors avec l'empereur, au fujet de Mantoue ; mais il rompt le traité dès qu'il apprend que *Gustave-Adolphe* fe prépare à entrer en Allemagne. Il traite alors avec ce monarque. L'Angleterre et les Provinces-Unies en font autant. L'électeur palatin, qui était, un moment auparavant, abandonné de tout le monde, fe trouve tout d'un coup prêt d'être fecouru par toutes ces puiffances. Le roi de Danemarck , affaibli par fes pertes précédentes , et jaloux du roi de Suède, refte dans l'inaction.

Gustave part enfin de Suède , le 23 juin, s'embarque avec treize mille hommes, et aborde en Poméranie. Il prétendait déjà cette province en tout ou en partie pour le fruit de fes expéditions. Le dernier duc de Poméranie qui régnait alors n'avait point d'enfans. Ses Etats, par des actes de confraternité , devaient revenir à l'électeur de Brandebourg. *Gustave* ftipula qu'au cas de la mort du dernier duc , il garderait la Poméranie en féqueftre ,

jusqu'au remboursement des frais de la guerre. Or séquestrer une province et l'usurper, c'est à peu-près la même chose.

Le cardinal de *Richelieu* ne consume l'al- 1631.
 liance de la France avec *Gustave*, que lorsque ce roi est en Poméranie. Il n'en coûta à la France que trois cents mille livres une fois payées, et neuf cents mille par an. Ce traité est un des plus habiles qu'on ait jamais faits. On y stipule la neutralité pour l'électeur de Bavière, qui pouvait être le plus grand support de l'empereur. On y stipule celle de tous les Etats de la ligue catholique, qui n'aideront pas l'empereur contre les Suédois; on a soin de faire promettre en même temps à *Gustave* de conserver tous les droits de l'Eglise romaine dans tous les lieux où elle subsiste. Par-là on évite de faire de cette guerre une guerre de religion; et on donne un prétexte spécieux aux catholiques mêmes d'Allemagne de ne pas secourir l'empereur. Cette ligue est signée, le 23 janvier, dans le Brandebourg. Ce traité est regardé comme le triomphe de la politique du cardinal de *Richelieu* et du grand *Gustave*.

Les états protestans encouragés s'assemblent à Leipfick. Ils y résolvent de faire de très-humbles remontrances à *Ferdinand*, et d'appuyer

leur requête de quarante mille hommes pour rétablir la paix dans l'Empire. *Gustave* avance en augmentant toujours son armée. Il est à Francfort-sur-l'Oder : il ne peut de là empêcher le général *Tilli* de prendre Magdebourg d'affaut, le 20 mai. La ville est réduite en cendres. Les habitans périssent par le fer et par les flammes : événement horrible, mais confondu aujourd'hui dans la foule des calamités de ce temps-là. *Tilli*, maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant.

L'empereur, après s'être accommodé avec la France, au sujet du duc de Mantoue, rappelait toutes ses troupes d'Italie. La supériorité était encore toute entière de son côté. L'électeur de Saxe, qui le premier avait appelé *Gustave-Adolphe*, est alors très-embarrassé ; et l'électeur de Brandebourg, se trouvant précisément entre les armées impériale et suédoise, est très-irrésolu.

Dans cette crise, *Gustave* force, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui. L'électeur *George-Guillaume* lui livre la forteresse de Spandau pour tout le temps de la guerre, lui assure tous les passages, le laissant recruter dans le Brandebourg, et se ménageant auprès de l'empereur la ressource de s'excuser sur la contrainte.

L'électeur de Saxe donne à *Gustave* ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipfick. *Tilli* marche au devant de lui et de l'électeur de Saxe, à une lieue de la ville. Les deux armées étaient chacune d'environ trente mille combattans. Les troupes de Saxe nouvellement levées ne font aucune résistance, et l'électeur de Saxe est entraîné dans leur fuite. La discipline suédoise répara ce malheur. *Gustave* commençait à faire de la guerre un art nouveau. Il avait accoutumé son armée à un ordre et à des manœuvres qui n'étaient point connus ailleurs ; et quoique *Tilli* fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe, il fut vaincu d'une manière complète ; cette bataille se donna le 17 septembre.

Le vainqueur poursuit les Impériaux dans la Franconie ; tout se soumet à lui depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Toutes les places lui ouvrent leurs portes, pendant que l'électeur de Saxe va jusque dans la Bohème et dans la Silésie. *Gustave* rétablit tout d'un coup le duc de Meckelbourg dans ses Etats, à un bout de l'Allemagne ; et il est déjà à l'autre bout, dans le Palatinat, après avoir pris Maïence.

L'électeur palatin dépossédé vient l'y trouver, pour combattre avec son protecteur. Les Suédois vont jusqu'en Alsace. L'électeur de

Saxe, de son côté, se rend maître de la capitale de la Bohême, et fait la conquête de la Luface. Tout le parti protestant est en armes dans l'Allemagne, et profite des victoires de *Gustave*. Le comte de *Tilli* fuyait dans la Westphalie avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait; mais il ne faisait aucun mouvement pour s'opposer à tant de progrès rapides.

L'empereur, tombé en moins d'une année de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, eut enfin recours à ce duc de *Valstein* qu'il avait privé du généralat, et lui remit le commandement de ses troupes, avec le pouvoir le plus absolu qu'on ait jamais donné à un général. *Valstein* accepta le commandement, et on ne laissa à *Tilli* que quelques troupes, pour se tenir au moins sur la défensive. La protection que le roi de Suède donnait à l'électeur palatin rendait, à la vérité, l'électeur de Bavière à l'empereur; mais le bavarois ne se rapprocha de *Ferdinand*, dans ces premiers temps critiques, que comme un prince qui le ménageait, et non comme un ami qui le défendait.

L'empereur n'avait plus de quoi entretenir ses nombreuses armées, qui l'avaient rendu si formidable; elles avaient subsisté aux dépens des états catholiques et protestans, avant la

bataille

bataille de Leipfick ; mais depuis ce temps il n'avait plus les mêmes reffources. C'était à *Valstein* à former , à recruter et à conferver fon armée comme il pouvait.

Ferdinand fut réduit alors à demander au pape *Urbain VIII* de l'argent et des troupes. On lui refufa l'un et l'autre. Il voulut engager la cour de Rome à publier une croifade contre *Gustave* ; le faint-père promit un jubilé au lieu de croifade.

Cependant le roi de Suède repaffe les bords 1632.
du Rhin , vers la Franconie. Nuremberg lui ouvre fes portes. Il marche à Donavert , vers le Danube ; il rend à la ville fon ancienne liberté , et la fouffrait au domaine du duc de Bavière. Il met à contribution dans la Suabe tout ce qui appartient aux maifons d'Autriche et de Bavière. Il force le paffage du Leck , malgré *Tilli* qui eft bleffé à mort dans la retraite. Il entre dans Augsbourg en vainqueur , et y rétablit la religion protestante. On ne peut guère pouffer plus loin les droits de la victoire. Les magiftrats d'Augsbourg lui prêtèrent ferment de fidélité. Le duc de Bavière, qui alors étoit comme neutre, et qui n'étoit armé , ni pour l'empereur , ni pour lui-même, eft obligé de quitter Munich qui fe rend au conquérant , le 7 mai , et qui lui paie trois

cents mille rixdalers pour se racheter du pillage. Le palatin eut du moins la consolation d'entrer avec *Gustave* dans le palais de celui qui l'avait dépossédé.

Les affaires de l'empereur et de l'Allemagne semblaient désespérées. *Tilli*, grand général, qui n'avait été malheureux que contre *Gustave*, était mort. Le duc de Bavière, mécontent de l'empereur, était sa victime, et se voyait chassé de sa capitale. *Valstein*, créé duc de Friedland, plus mécontent encore du duc électeur de Bavière, *Maximilien*, son rival déclaré, avait refusé de marcher à son secours; et l'empereur *Ferdinand*, qui n'avait jamais voulu paraître en campagne, attendait sa destinée de ce *Valstein*, qu'il n'aimait pas, et dont il était en défiance. *Valstein* s'occupait alors à reprendre la Bohême sur l'électeur de Saxe, et il avait autant d'avantage sur les Saxons que *Gustave* en avait sur les Impériaux.

Enfin l'électeur de Bavière obtient avec peine que *Valstein* se joigne à lui. L'armée bavaroise, levée en partie aux dépens de l'électeur, et en partie aux dépens de la ligue catholique, était d'environ vingt-cinq mille hommes. Celle de *Valstein* était de près de trente mille vieux soldats. Le roi de Suède n'en avait pas vingt mille; mais on lui amène

des renforts de tous côtés. Le landgrave de Hesse-Cassel, *Guillaume* et *Bernard de Saxe-Weimar*, le prince palatin de Birckenfeld se joignent à lui. Son général *Bannier* lui amène de nouvelles troupes. Il marche, auprès de Nuremberg, avec plus de cinquante mille combattans, au camp retranché des ducs de Bavière et de *Valstein*. Ils donnent une bataille qui n'est point décisive. *Gustave* reporte la guerre dans la Bavière : *Valstein* la reporte dans la Saxe, et tous ces différens mouvemens achèvent le ravage de ces provinces.

Gustave revole vers la Saxe en laissant douze mille hommes dans la Bavière. Il arrive près de Leipfick par des marches précipitées, et se trouve devant *Valstein* qui ne s'y attendait pas. A peine est-il arrivé qu'il se prépare à donner bataille.

Il la donne dans la grande plaine de Lutzen, le 15 novembre. La victoire est longtemps disputée. Les Suédois la remportent; mais ils perdent leur roi, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles et de deux coups d'épée. Le duc *Bernard de Saxe-Weimar* acheva la victoire que *Gustave* avait commencée avant d'être tué. Que n'a-t-on pas écrit sur la mort de ce grand homme? On accusa un prince de l'Empire, qui servait dans son armée, de l'avoir assassiné: on imputa

sa mort au cardinal de *Richelieu* qui avait besoin de sa vie. N'est-il donc pas naturel qu'un roi qui s'exposait en soldat, soit mort en soldat ?

Cette perte fut fatale au palatin qui attendait de *Gustave* son rétablissement. Il était malade alors à Maïence. Cette nouvelle augmenta sa maladie, dont il mourut, le 19 novembre.

Valstein, après la journée de Lutzen, se retire dans la Bohême. On s'attendait dans l'Europe que les Suédois, n'ayant plus *Gustave* à leur tête, sortiraient bientôt de l'Allemagne; mais le général *Bannier* les conduisit en Bohême. Il faisait porter au milieu d'eux le corps de leur roi, pour les exciter à le venger.

1633. *Gustave* laissait sur le trône de Suède une fille âgée de six ans, et par conséquent des divisions dans le gouvernement. La même division se trouvait dans la ligue protestante par la mort de celui qui en avait été le chef et le soutien. Tout le fruit de tant de victoires devait être perdu, et ne le fut pourtant pas. La véritable raison peut-être d'un événement si extraordinaire, c'est que l'empereur n'agissait que de son cabinet, dans le temps qu'il eût dû faire les derniers efforts à la tête de ses armées. Le sénat de Suède chargea le chancelier *Oxenstiern* de suivre en Allemagne

les vues du grand *Gustave*, et lui donna un pouvoir absolu. *Oxenstiern* alors joua le plus beau rôle que jamais particulier ait eu en Europe. Il se trouva à la tête de tous les princes protestans d'Allemagne.

Ces princes s'assemblent à Heilbron, le 19 mars. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre, des Etats-Généraux se rendent à l'assemblée. *Oxenstiern* en fait l'ouverture dans sa maison, et il se signale d'abord en faisant restituer le haut et le bas Palatinat à *Charles-Louis*, fils du palatin dépossédé. Ce prince, *Charles-Louis*, parut comme électeur dans une des assemblées; mais cette cérémonie ne lui rendait pas ses Etats.

Oxenstiern renouvelle avec le cardinal de *Richelieu* le traité de *Gustave-Adolphe*; mais on ne lui donne qu'un million de subsides par an, au lieu de douze cents mille livres qu'on avait continué de donner à son maître. Il semble petit et honteux que le cardinal de *Richelieu* marchande et dispute sur le prix de la destinée de l'Empire: mais la France n'était pas riche; et il fallait soudoyer le Nord.

Ferdinand négocie avec chaque prince protestant. Il veut les diviser, il ne réussit pas. La guerre continue toujours avec des succès balancés dans l'Allemagne désolée. L'Autriche est le seul pays qui n'en fut pas le théâtre,

soit du temps de *Gustave*, soit après lui. La branche d'Autriche-espagnole n'avait encore secouru que faiblement la branche impériale : elle fait enfin un effort ; elle envoie le duc de *Féria* d'Italie en Allemagne, avec environ vingt mille hommes, mais il perd une grande partie de son armée dans ses marches et dans ses manœuvres.

L'électeur de Trèves, évêque de Spire, avait bâti et fortifié Philipsbourg. Les troupes impériales s'en étaient emparées malgré lui. *Oxenstiern* la fait rendre à l'électeur par les armes des Suédois, malgré le duc de *Féria*, qui veut en vain faire lever le siège. Cette sage politique tendait à faire voir à l'Europe que ce n'était pas à la religion catholique qu'on en voulait, et que la Suède, toujours victorieuse, même après la mort de son roi, protégeait également les protestans et les catholiques ; conduite qui mettait encore plus le pape en droit de refuser à l'empereur des troupes, de l'argent et une croisade.

1634. La France n'était encore qu'une partie secrète dans ce grand démêlé : il ne lui en coûtait qu'un subside médiocre pour voir le trône de *Ferdinand* ébranlé par les armes suédoises : mais le cardinal de *Richelieu* songeait déjà à profiter de leurs conquêtes. Il

avait voulu en vain avoir Philipsbourg en séquestre ; mais à chaque occasion qui se présentait , la France se rendait maîtresse de quelques villes en Alsace , comme de Haguenau , de Saverne , qu'elle force le comte de *Salms* , administrateur de Strasbourg , à lui céder par un traité. *Louis XIII* , qui ne déclarait point la guerre à la maison d'Autriche , la déclarait au duc de Lorraine , *Charles* , parce qu'il était partisan de cette maison. Le ministère de France n'osait pas encore attaquer ouvertement l'empereur et l'Espagne qui pouvaient se défendre , et tombait sur la faible Lorraine. Le duc dépossédé était *Charles IV* , prince célèbre par ses bizarreries , ses amours , ses mariages et ses infortunes.

Les Français avaient une armée dans la Lorraine et des troupes dans l'Alsace , prêts d'agir ouvertement contre l'empereur , et de se joindre aux Suédois à la première occasion qui pourrait justifier cette conduite.

Le duc de *Féria* , poursuivi par les Suédois jusqu'en Bavière , était mort après la dispersion presque entière de son armée.

Le duc de *Valstein* , au milieu de ces troubles et de ces malheurs , s'occupait du projet de faire servir l'armée qu'il commandait dans la Bohême à sa propre grandeur , et à se rendre indépendant d'un empereur qui semblait ne

se pas assez secourir lui-même, et qui était toujours en défiance avec ses généraux. On prétend que *Valstein* négociait avec les princes protestans, et même avec la Suède et la France : mais ces intrigues dont on l'accusa ne furent jamais manifestées. La conspiration de *Valstein* est au rang des histoires reçues ; et on ignore absolument quelle était cette conspiration. On devinait ses projets. Son véritable crime était d'attacher son armée à sa personne, et de vouloir s'en rendre le maître absolu. Le temps et les occasions eussent fait le reste. Il se fit prêter serment par les principaux officiers de cette armée, qui lui étaient le plus dévoués. Ce serment consistait à promettre de défendre sa personne, et de s'attacher à sa fortune. Quoique cette démarche pût se justifier par les amples pouvoirs que l'empereur avait donnés à *Valstein*, elle devait alarmer le conseil de Vienne. *Valstein* avait contre lui, dans cette cour, le parti d'Espagne et le parti bavarois. *Ferdinand* prend la résolution de faire assassiner *Valstein* et ses principaux amis. On charge de cet assassinat *Butler*, irlandais, à qui *Valstein* avait donné un régiment de dragons ; un écossais, nommé, *Lescy*, qui était capitaine de ses gardes, et un autre écossais, nommé *Gordon*. Ces trois étrangers ayant reçu leur commission dans

Égra, où *Valstein* se trouvait pour lors, font égorger d'abord, dans un souper, quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc, et vont ensuite l'affaîner lui-même dans le château, le 15 février. Si *Ferdinand II* fut obligé d'en venir à cette extrémité odieuse, il faut la compter pour un de ses plus grands malheurs.

Tout le fruit de cet affaînat fut d'aigrir tous les esprits en Bohême et en Silésie. La Bohême ne remua pas, parce qu'on fut la contenir par l'armée; mais les Silésiens se révoltèrent et s'unirent aux Suédois.

Les armées de Suède tenaient toute l'Allemagne en échec, comme du temps de leur roi: le général *Bannier* dominait sur tout le cours de l'Oder; le maréchal de *Horn*, vers le Rhin; le duc *Bernard de Veimar*, vers le Danube; l'électeur de Saxe, dans la Bohême et dans la Luface. L'empereur restait toujours dans Vienne. Son bonheur voulut que les Turcs ne l'attaquassent pas dans ces funestes conjonctures. *Amurat IV* était occupé contre les Persans, et *Bethlem-Gabor* était mort.

Ferdinand, assuré de ce côté, tirait toujours des secours de l'Autriche, de la Carinthie, de la Carniole, du Tirol. Le roi d'Espagne lui fournissait quelque argent; la ligue catholique quelques troupes; et enfin l'électeur de Bavière,

garde du cardinal infant : et ce fut encore un prétexte de déclarer la guerre à la branche autrichienne-espagnole.

La France n'unit donc ses armes à celles des Suédois, que quand les Suédois furent malheureux, et lorsque la victoire de Norlingue relevait le parti impérial. Le cardinal de *Richelieu* partageait déjà en idée la conquête des Pays-Bas espagnols avec les Hollandais : il comptait alors y aller commander lui-même et avoir un prince d'Orange (*Frédéric-Henri*) sous ses ordres. Il avait en Allemagne, vers le Rhin, *Bernard de Veimar* à sa solde : l'armée de *Veimar*, qu'on appelait les troupes veimariennes, était devenue, comme celle de *Charles IV* de Lorraine et celle de *Mansfeld*, une armée isolée, indépendante, appartenante à son chef : on la fit passer pour l'armée des cercles de Suabe, de Franconie, du haut et bas Rhin, quoique ces cercles ne l'entretenaient pas, et que la France la payât.

C'est-là le fort de la guerre de trente ans. On voit d'un côté toute la maison d'Autriche, la Bavière, la ligue catholique ; et de l'autre, la France, la Suède, la Hollande et la ligue protestante.

L'empereur ne pouvait pas négliger de défunir cette ligue protestante après la victoire de Norlingue : et il y a grande apparence

que la France s'y prit trop tard pour déclarer la guerre. Si elle l'eût faite dans le temps que *Gustave-Adolphe* débarquait en Allemagne, les troupes françaises entraient alors sans résistance dans un pays mécontent et effarouché de la domination de *Ferdinand*; mais, après la mort de *Gustave*, après Norlingue, elles venaient dans un temps où l'Allemagne était lasse des dévastations des Suédois, et où le parti impérial reprenait la supériorité.

Dans le temps même que la France se déclarait, l'empereur ne manquait pas de faire avec la plupart des princes protestans un accommodement nécessaire. L'électeur de Saxe, celui-là même qui avait appelé, le premier, les Suédois, fut le premier à les abandonner par ce traité, qui s'appelle la paix de Prague. Peu de traités font mieux voir combien la religion sert de prétexte aux politiques, comme on s'en joue, et comme on la sacrifie dans le besoin.

L'empereur avait mis l'Allemagne en feu pour la restitution des bénéfices; et, dans la paix de Prague, il commence par abandonner l'archevêché de Magdebourg et tous les biens ecclésiastiques à l'électeur de Saxe, luthérien, moyennant une pension qu'on paiera sur ces mêmes bénéfices à l'électeur de Brandebourg, calviniste. Les intérêts de la maison palatine,

qui avaient allumé cette longue guerre , furent le moindre objet de ce traité. L'électeur de Bavière devait seulement donner une subsistance à la veuve de celui qui avait été roi de Bohême , et au palatin son fils , quand il serait soumis à l'autorité impériale.

L'empereur s'engageait d'ailleurs à rendre tout ce qu'il avait pris sur les confédérés de la ligue protestante qui accéderaient à ce traité ; et ceux-ci devaient rendre tout ce qu'ils avaient pris sur la maison d'Autriche ; ce qui était peu de chose , puisque les terres de la maison impériale , excepté l'Autriche antérieure , n'avaient jamais été exposées dans cette guerre.

Une partie de la maison de Brunsvick , le duc de Meckelbourg , la maison d'Anhalt , la branche de Saxe , établie à Gotha , et le propre frère du duc *Bernard de Saxe-Weimar* , signent le traité , ainsi que plusieurs villes impériales ; les autres négocient encore , et attendent les plus grands avantages.

Le fardeau de la guerre , que les Français avaient laissé porter tout entier à *Gustave-Adolphe* , retomba donc sur eux , en 1635 ; et cette guerre , qui s'était faite des bords de la mer Baltique jusqu'au fond de la Suabe , fut portée en Alsace , en Lorraine , en Franche-Comté , sur les frontières de la France.

Louis XIII, qui n'avait payé que douze cents mille francs de subsides à *Gustave-Adolphe*, donnait quatre millions à *Bernard de Veimar* pour entretenir les troupes veimariennes : et encore le ministère français cède-t-il à ce duc toutes ses prétentions sur l'Alsace, et on lui promet qu'à la paix, on le fera déclarer landgrave de cette province.

Il faut avouer que, si ce n'était pas le cardinal de *Richelieu* qui eût fait ce traité, on le trouverait bien étrange. Comment donnait-il à un jeune prince allemand, qui pouvait avoir des enfans, cette province d'Alsace qui était si fort à la bienséance de la France, et dont elle possédait déjà quelques villes ? Il est bien probable que le cardinal de *Richelieu* n'avait point compté d'abord garder l'Alsace. Il n'espérait pas non plus annexer à la France la Lorraine, sur laquelle on n'avait aucun droit, et qu'il fallait bien rendre à la paix. La conquête de la Franche-Comté paraissait plus naturelle, mais on ne fit de ce côté que de faibles efforts. L'espérance de partager les Pays-Bas avec les Hollandais, était le principal objet du cardinal de *Richelieu* ; et c'était-là ce qu'il avait tellement à cœur, qu'il avait résolu, si sa santé et les affaires le lui eussent permis, d'y aller commander en personne. Cependant l'objet des Pays-Bas fut

celui dans lequel il fut le plus malheureux ; et l'Alsace , qu'il donnait si libéralement à *Bernard de Veimar* , fut , après la mort de ce cardinal , le partage de la France. Voilà comme les événemens trompent presque toujours les politiques ; à moins qu'on ne dise que l'intention du ministère de France était de garder l'Alsace , sous le nom du duc de *Veimar* , comme elle avait une armée , sous le nom de ce grand capitaine.

1636. L'Italie entrant encore dans cette grande querelle , mais non pas comme du temps des maisons impériales de Saxe et de Suabe , pour défendre sa liberté contre les armes allemandes. C'était à la branche autrichienne d'Espagne , dominante dans l'Italie , qu'on voulait disputer , en-delà des Alpes , cette même supériorité qu'on disputait à l'autre branche , en-delà du Rhin. Le ministère de France avait alors pour lui la Savoie ; il venait de chasser les Espagnols de la Valteline ; on attaquait de tous côtés ces deux vastes corps autrichiens.

La France seule envoyait à la fois cinq armées , et attaquait ou se soutenait vers le Piémont , vers le Rhin , sur les frontières de la Flandre , sur celles de la Franche-Comté et sur celles d'Espagne. *François I* avait fait
autrefois

autrefois un pareil effort ; et la France n'avait jamais montré depuis tant de ressources.

Au milieu de tous ces orages , dans cette confusion de puissances qui se choquent de tous les côtés ; tandis que l'électeur de Saxe , après avoir appelé les Suédois en Allemagne , mène contre eux les troupes impériales , et qu'il est défait dans la Westphalie par le général *Bannier* , que tout est ravagé dans la Hesse , dans la Saxe , et dans cette Westphalie ; *Ferdinand* , toujours uniquement occupé de sa politique , fait enfin déclarer son fils , *Ferdinand-Ernest* , roi des Romains , dans la diète de Ratisbonne , le 12 décembre. Ce prince est couronné , le 20. Tous les ennemis de l'Autriche crient que cette élection est nulle. L'électeur de Trèves , disent-ils , était prisonnier : *Charles-Louis* , fils du palatin , roi de Bohême , *Frédéric* , n'est point rentré dans les droits de son palatinat : les électeurs de Mayence et de Cologne sont pensionnaires de l'empereur : tout cela , disait-on , est contre la bulle d'or. Il est pourtant vrai que la bulle d'or n'avait spécifié aucun de ces cas , et que l'élection de *Ferdinand III* , faite à la pluralité des voix , était aussi légitime qu'aucune autre élection d'un roi des Romains , faite du vivant d'un empereur , espèce dont la bulle d'or ne parle point du tout.

1637. *Ferdinand II* meurt, le 15 février, à cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, n'ayant jamais combattu que de son cabinet. Il fut très-malheureux, puisque, dans ses succès, il se crut obligé d'être sanguinaire, et qu'il fallut soutenir ensuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuse que lui; ravagée tour à tour par elle-même, par les Suédois et par les Français, éprouvant la famine, la disette, et plongée dans la barbarie, suite inévitable d'une guerre si longue et si malheureuse.

FERDINAND III,

QUARANTE-SEPTIEME EMPEREUR.

1637. *Ferdinand III* monta sur le trône d'Allemagne dans un temps où les peuples fatigués commençaient à espérer quelque repos; mais ils s'en flattaient bien vainement. On avait indiqué un congrès à Cologne et à Hambourg, pour donner au moins au public les apparences de la réconciliation prochaine: mais ni le conseil autrichien ni le cardinal de *Richelieu* ne voulaient la paix. Chaque parti espérait des avantages qui le mettraient en état de donner la loi.

Cette longue et funeste guerre , fondée sur tant d'intérêts divers , se continuait donc parce qu'elle était entreprise. Le général suédois , *Bannier* , défolait la haute Saxe ; le duc *Bernard de Veimar* , les bords du Rhin ; les Espagnols étaient entrés dans le Languedoc , après avoir pris auparavant les îles Sainte - Marguerite : et ils avaient pénétré , par les Pays - Bas , jusqu'à Pontoise. Le vicomte de *Turenne* se signalait déjà dans les Pays - Bas contre le cardinal infant , gouverneur de Flandre. Tant de dévastations n'avaient plus le même objet que dans le commencement des troubles. Les ligues catholique et protestante , et la cause de l'électeur palatin les avaient excités ; mais alors l'objet était la supériorité que la France voulait arracher à la maison d'Autriche : et le but des Suédois était de conserver une partie de leurs conquêtes en Allemagne : on négociait , et on était en armes dans ces deux vues.

Le duc *Bernard de Veimar* devient un ennemi 1638.
aussi dangereux pour *Ferdinand III* , que *Gustave-Aldophe* l'avait été pour *Ferdinand II*.
Il donne deux batailles en quinze jours , auprès de Rheinfeld , l'une des quatre villes forestières dont il se rend maître ; et à la seconde bataille , il détruit toute l'armée de *Jean de Vert* , célèbre général de l'empereur ; il le fait

prisonnier avec tous les officiers généraux. *Jean de Vert* est envoyé à Paris. *Veimar* assiège Brifac ; il gagne une troisième bataille, aidé du maréchal de *Guébriant* et du vicomte de *Turenne*, contre le général *Gæuts* ; il en gagne une quatrième contre le duc de Lorraine, *Charles IV*, qui, comme *Veimar*, n'avait pour tout Etat que son armée.

Après avoir remporté quatre victoires en moins de quatre mois, il prend, le 18 décembre, la forteresse de Brifac, regardée alors comme la clef de l'Alsace.

Le comte palatin, *Charles-Louis*, qui avait enfin rassemblé quelques troupes, et qui brûlait de devoir son rétablissement à son épée, n'est pas si heureux en Westphalie, où les Impériaux défont sa faible armée ; mais les Suédois, sous le général *Bannier*, font de nouvelles conquêtes en Poméranie. La première année du règne de *Ferdinand III* n'est presque célèbre que par des disgrâces.

1639. La fortune de la maison d'Autriche la délivre de *Bernard de Veimar*, comme elle l'avait délivrée de *Gustave-Adolphe*. Il meurt de maladie, à la fleur de son âge, le 18 juillet ; il n'était âgé que de trente-cinq ans.

Il laissait pour héritage son armée et ses

conquêtes ; cette armée était , à la vérité , soudoyée secrètement par la France ; mais elle appartenait à *Veimar* : elle n'avait fait serment qu'à lui. Il faut négocier avec cette armée , pour qu'elle passe au service de la France et non à celui de la Suède ; la laisser aux Suédois , c'était dépendre de son allié. Le maréchal de *Guébriant* achète le serment de ces troupes ; et *Louis XIII* est le maître de cette armée veimarienne , de l'Alsace et du Brisgau , à peu de chose près.

Les traités et l'argent faisaient tout pour lui ; il disposait de la Hesse entière , province qui fournit de bons soldats. La célèbre *Amélie de Hanau* , landgrave douairière , l'héroïne de son temps , entretenait , à l'aide de quelques subfides de la France , une armée de dix mille hommes dans ce pays ruiné qu'elle avait rétabli ; jouissant à la fois de cette considération que donnent toutes les vertus de son sexe , et de la gloire d'être un chef de parti redoutable.

La Hollande , à la vérité , était neutre dans la querelle de l'empereur ; mais elle occupait toujours l'Espagne dans les Pays-Bas , et par-là opérait une diversion considérable.

Le général *Bannier* était vainqueur dans tous les combats qu'il donnait ; il soumettait la Thuringe et la Saxe , après s'être assuré de toute la Poméranie.

Mais le principal objet de tant de troubles, le rétablissement de la maison palatine, était ce qu'il y avait de plus négligé ; et, par une fatalité singulière, le prince palatin fut mis en prison par les Français mêmes qui, depuis si long-temps, semblaient vouloir le placer sur le siège électoral. Le comte palatin, à la mort du duc de *Veimar*, avait conçu un dessein très-beau et très-raisonnable ; c'était de rentrer dans ses Etats avec l'armée veimarienne, qu'il voulait acheter avec l'argent de l'Angleterre. Il passa en effet à Londres ; il y obtint de l'argent ; il retourna par la France : mais le cardinal de *Richelieu*, qui voulait bien le protéger, et non le voir indépendant, le fit arrêter ; et ne le relâcha que quand Brisac et les troupes veimariennes furent assurées à la France ; alors il lui donna un appui, que ce prince fut contraint d'accepter.

1640. Les progrès des Français et des Suédois continuent. Le duc de *Longueville* et le maréchal de *Guébriant* se joignent au général *Bannier*. Les troupes de Hesse et de Lunebourg augmentent encore cette armée.

Sans le général *Picolomini* on marchait à Vienne ; mais il arrêta tant de progrès par des marches savantes. Il était d'ailleurs très-difficile à des armées nombreuses d'avancer

en présence de l'ennemi, dans des pays ruinés depuis si long-temps, et où tout manquait aux soldats comme aux peuples.

La fin de cette année 1640 est encore très-fatale à la maison d'Autriche. La Catalogne se soulève et se donne à la France. Le Portugal, qui depuis *Philippe II* n'était qu'une province d'Espagne appauvrie, chasse le gouvernement autrichien, et devient bientôt pour jamais un royaume séparé et florissant.

Ferdinand commence alors à vouloir traiter sérieusement de la paix; mais en même temps il demande à la diète de Ratisbonne une armée de quatre-vingt-dix mille hommes pour soutenir la guerre.

Tandis que l'empereur est à la diète de Ratisbonne, le général *Bannier* est sur le point de l'enlever lui et tous les députés; il marchait avec son armée sur le Danube glacé; et sans un dégel qui survint, il prenait *Ferdinand* dans Ratisbonne qu'il foudroya de son canon. 1641.

La même fortune, qui avait fait périr et *Gustave* et *Veimar* au milieu de leurs conquêtes, délivre encore les Impériaux de ce fameux général *Bannier*: il meurt dans le temps qu'il était le plus à craindre; une maladie l'emporte, le 20 mai, à l'âge de quarante ans,

dans Halberstadt. Aucun des généraux suédois n'eut une longue carrière.

On négociait toujours ; le cardinal de *Richelieu* pouvait donner la paix , et ne le voulait pas : il sentait trop les avantages de la France ; et il voulait se rendre nécessaire pendant la vie et après la mort de *Louis XIII*, dont il prévoyait la fin prochaine ; il ne prévoyait pas que lui-même mourrait avant le roi. Il conclut donc avec la reine de Suède, *Christine*, un nouveau traité d'alliance offensive pour préliminaires de cette paix , dont on flattait les peuples oppressés ; et il augmenta le subside de la Suède de deux cents mille livres.

Le comte de *Torstenfon* succède au général *Bannier*, dans le commandement de l'armée suédoise , qui était en effet une armée d'allemands. Presque tous les suédois qui avaient combattu sous *Gustave* et sous *Bannier* étaient morts ; et c'était sous le nom de la Suède que les Allemands combattaient contre leur patrie. *Torstenfon*, élève du grand *Gustave*, se montre d'abord digne d'un tel maître. Le maréchal de *Guébriant* et lui défont encore les Impériaux , près de *Volffenbuttel*.

Cependant , malgré tant de victoires , l'Autriche n'est jamais entamée ; l'empereur résiste toujours. L'Allemagne , depuis le Mein jusqu'à

la

la mer Baltique, était toute ruinée; on ne porta jamais la guerre dans l'Autriche. On n'avait donc pas assez de forces : ces victoires tant vantées n'étaient donc pas entièrement décisives : on ne pouvait donc poursuivre à la fois tant d'entreprises, et attaquer puissamment un côté, sans dégarnir l'autre.

Le nouvel électeur de Brandebourg, *Frédéric-Guillaume*, traite avec la France et avec la Suède, dans l'espérance d'obtenir le duché de Jagendorffen Silésie; duché donné autrefois par *Ferdinand I* à un prince de la maison de Brandebourg, qui avait été son gouverneur, confisqué depuis par *Ferdinand II*, après la victoire de Prague et après le malheur de la maison palatine. L'électeur de Brandebourg espérait de rentrer dans cette terre dont son grand-oncle avait été privé. 1642.

Le duc de Lorraine implore aussi la faveur de la France pour rentrer dans ses États; on les lui rend, en retenant les villes de guerre; c'est encore un appui qu'on enlève à l'empereur.

Malgré tant de pertes, *Ferdinand III* résiste toujours : la Saxe, la Bavière sont toujours dans son parti; les provinces héréditaires lui fournissent des soldats. *Torstenfon* défait encore en Silésie ses troupes commandées par l'archiduc *Léopold*, par le duc de Saxe-Lavembourg

et *Picolomini* ; mais cette victoire n'a point de fuite ; il repasse l'Elbe ; il rentre en Saxe, il assiège *Leipfick* : il gagne encore une bataille signalée dans ce pays où les Suédois avaient toujours été vainqueurs. *Léopold* est vaincu dans les plaines de *Breitenfelt*, le 2 novembre. *Torstenfon* entre dans *Leipfick*, le 15 décembre. Tout cela est funeste, à la vérité, pour la Saxe, pour les provinces de l'Allemagne ; mais on ne pénètre jamais jusqu'au centre, jusqu'à l'empereur ; et après plus de vingt défaites il se soutient.

Le cardinal de *Richelieu* meurt, le 4 décembre ; sa mort donne des espérances à la maison d'Autriche.

1643. Les Suédois, dans le cours de cette guerre, étaient plusieurs fois entrés en Bohême, en Silésie, en Moravie, et en étaient sortis pour se rejeter vers les provinces de l'Occident. *Torstenfon* veut entrer en Bohême, et n'en peut venir à bout, malgré toutes ses victoires.

On négocie toujours très-lentement à *Hambourg* pendant qu'on fait la guerre vivement. *Louis XIII* meurt, le 14 mai. L'empereur en est plus éloigné d'une paix générale ; il se flatte de détacher les Suédois de la France dans les troubles d'une minorité : mais dans cette minorité de *Louis XIV*, quoique très-

orageuse, il arriva la même chose que dans celle de *Christine* : la guerre continua aux dépens de l'Allemagne.

D'abord le parti de l'empereur se fortifie du duc de Lorraine, qui revient à lui après la mort de *Louis XIII*.

C'est encore une ressource pour *Ferdinand* que la mort du maréchal de *Guébriant*, qui est tué en assiégeant Rothuel : c'est le quatrième grand général qui périt au milieu de ses victoires contre les Impériaux. Le bonheur de l'empereur veut encore que le maréchal de *Rantzau*, successeur de *Guébriant*, soit défait à Dutlinge, en Suabe, par le général *Mercy*.

Ces vicissitudes de la guerre retardent les conférences de la paix à Munster et à Osna-bruch, où le congrès était enfin fixé.

Ce qui contribue encore à faire respirer *Ferdinand III*, c'est que la Suède et le Danemarck se font la guerre pour quelques vaisseaux que les Danois avaient saisis aux Suédois. Cet accident pouvait rendre la supériorité à l'empereur. Il montra quelles étaient ses ressources, en faisant marcher *Galas*, à la tête d'un petit corps d'armée, au secours du Danemarck. Mais cette diversion ne sert qu'à ruiner le Holstein, théâtre de cette guerre passagère; et c'est dans l'Allemagne une province de plus ravagée. Les hostilités entre la Suède

et le Danemarck surprirent d'autant plus l'Europe, que le Danemarck s'était porté pour médiateur de la paix générale. Il fut exclus, et dès-lors Rome et Venise ont seules la médiation de cette paix encore très-éloignée.

Le premier pas que fait le comte d'*Avaux*, plénipotentiaire à Munster, pour cette paix, y met d'abord le plus grand obstacle. Il écrit aux princes, aux états de l'Empire assemblés à Ratisbonne, pour les engager à soutenir leurs prérogatives, à partager avec l'empereur et les électeurs le droit de la paix et de la guerre. C'était un droit toujours contesté entre les électeurs et les autres états impériaux. Ces états insistaient à la diète sur leur droit d'être reçus aux conférences de la paix, comme parties contractantes : ils avaient en cela prévenu les ministres de France. Mais ces ministres se servirent dans leur lettre de termes injurieux à *Ferdinand*. Ils révoltèrent à la fois l'empereur et les électeurs ; ils les mirent en droit de se plaindre, et de faire retomber sur la France le reproche de la continuation des troubles de l'Europe.

Heureusement pour les plénipotentiaires de France, on apprend dans le même temps que le duc d'*Enghien*, le grand *Condé*, vient de remporter à Rocroi, sur l'armée d'Autriche-

espagnole , la plus mémorable victoire ; et qu'il a détruit , dans cette journée , la célèbre infanterie castillane et vallonne qui avait tant de réputation . Des plénipotentiaires , soutenus par de telles victoires ; peuvent écrire ce qu'ils veulent .

L'empereur pouvait au moins se flatter de voir le Danemarck déclaré pour lui . On lui ôte encore cette ressource . Le cardinal *Mazarin* , successeur de *Richelieu* , se hâte de réunir le Danemarck à la Suède . Ce n'est pas tout . Le roi de Danemarck s'engage encore à ne secourir aucun des ennemis de la France . 1644.

Les négociations et la guerre font également malheureuses pour les Autrichiens . Le duc d'*Enghien* , qui avait vaincu les Espagnols l'année précédente , donne vers Fribourg trois combats de fuite en quatre jours , du cinq au neuvième août , contre le général *Mercy* ; et vainqueur toutes les trois fois , il se rend maître de tout le pays , de Maïence jusqu'à Landau , pays dont *Mercy* s'était emparé .

Le cardinal *Mazarin* et le chancelier *Oxenstiern* , pour se rendre plus maîtres des négociations , suscitent encore un nouvel ennemi à *Ferdinand III* . Ils encouragent *Ragotski* , souverain de Transilvanie , depuis 1626 , à lever enfin l'étendard contre *Ferdinand* . Ils lui

ménagent la protection de la Porte. *Ragotski* ne manquait pas de prétextes ni même de raisons. Les protestans hongrois persécutés, les privilèges des peuples méprisés, quelques infractions aux anciens traités forment le manifeste de *Ragotski*, et l'argent de la France lui met les armes à la main.

Pendant ce temps-là même *Torstenfon* poursuit les Impériaux dans la Franconie : le général *Galas* fuit par-tout devant lui et devant le comte de *Konigsmarck*, qui marchait déjà sur les traces des grands capitaines suédois.

1645. *Ferdinand* et l'archiduc *Léopold*, son parent, étaient dans Prague. *Torstenfon*, victorieux, entre dans la Bohême. L'empereur et l'archiduc se réfugient à Vienne.

Torstenfon poursuit l'armée impériale à Tabor. Cette armée était commandée par le général *Gæuts* et par ce même *Jean de Vert*, racheté de prison. *Gæuts* est tué, *Jean de Vert* fuit. C'est une défaite complète.

Le vainqueur marche à Brinn, l'assiège, et Vienne enfin est menacée.

Il y a toujours, dans cette longue suite de désastres, quelque circonstance qui sauve l'empereur. Le siège de Brinn traîne en longueur; et, au lieu que les Français devaient alors marcher en vainqueurs vers le Danube, et

aller donner la main aux Suédois , le vicomte de *Turenne* , au commencement de sa route , est battu par le général *Mercy* , à Mariendal , et se retire dans la Hesse.

Le grand *Condé* accourt contre *Mercy* , et il a la gloire de réparer la défaite de *Turenne* , par une victoire signalée , dans la même plaine de Norlingue , où les Suédois avaient été vaincus après la mort de *Gustave*. *Turenne* contribua autant que *Condé* au gain de cette bataille meurtrière. Mais plus elle est sanglante des deux côtés , moins elle est décisive. L'empereur retire en hâte ses troupes de la Hongrie , et traite avec *Ragotski* , pour empêcher les Français d'aller à Vienne par la Bavière , tandis que les Suédois menaçaient d'y aller par la Moravie.

Il est à croire que dans ce torrent de prospérités des armes françaises et suédoises , il y eut toujours un vice radical qui empêcha de recueillir tout le fruit de tant de progrès. La crainte mutuelle qu'un des deux alliés ne prît trop de supériorité sur l'autre , le manque d'argent , le défaut de recrues , tout cela mettait un terme à chaque succès.

Après la célèbre bataille de Norlingue , on ne s'attendait pas que les Autrichiens et les Bavaurois regagneraient tout d'un coup le

pays perdu par cette bataille, et qu'ils poursuivraient jusqu'au Necker l'armée victorieuse, où *Condé* n'était plus, mais où était *Turenne*. De telles vicissitudes ont été fréquentes dans cette guerre.

Cependant l'empereur, fatigué de tant de secousses, pense sérieusement à la paix. Il rend la liberté enfin à l'électeur de Trèves; dont la prison avait servi de prétexte à la déclaration de guerre de la France; mais ce sont les Français qui rétablissent cet électeur dans sa capitale. *Turenne* en chasse la garnison impériale: et l'électeur de Trèves s'unit à la France, comme à sa bienfaitrice. L'électeur palatin eût pu lui avoir les mêmes obligations; mais la France ne faisait encore rien pour lui de décisif.

Ce qui avait fait principalement le salut de l'empereur, c'était la Saxe et la Bavière, sur qui le fardeau de la guerre avait presque toujours porté. Mais enfin l'électeur de Saxe épuisé fait une trêve avec les Suédois.

Ferdinand n'a donc plus pour lui que la Bavière. Les Turcs menaçaient de venir en Hongrie, tout eût été perdu. Il s'empresse de satisfaire *Ragotski*, pour ne se pas attirer les armes ottomanes. Il le reconnaît prince souverain de Transylvanie, prince de l'Empire, et lui rend tout ce qu'il avait donné à

son prédécesseur , *Betlem-Gabor*. Il perd ainsi à tous les traités , et presse la conclusion de la paix de Vestphalie , où il doit perdre davantage.

Le pape *Innocent X* était le premier média- 1646.
 teur de cette paix , dans laquelle les catho-
 liques devaient faire de si grandes pertes. La
 république de Venise était la seconde média-
 trice. Le cardinal *Chigi* , depuis le pape
Alexandre VII , présidait dans Munster au nom
 du pape ; *Contarini* , au nom de Venise. Cha-
 que puissance intéressée faisait des propositions
 selon ses espérances et ses craintes : mais ce
 sont les victoires qui font les traités.

Pendant ces premières négociations , le
 maréchal de *Turenne* , par une marche imprévue
 et hardie , se joint à l'armée suédoise vers le
 Necker , à la vue de l'archiduc *Léopold*. Il
 s'avance jusqu'à Munich , et augmente les
 alarmes de l'Autriche. Un autre corps de
 suédois va encore ravager la Silésie ; mais
 toutes ces expéditions ne sont que des cour-
 ses. Si la guerre s'était faite pied à pied ,
 sous un seul chef qui eût suivi toujours opi-
 niâtement le même dessein , l'empereur n'eût
 pas été en état , dans ce temps-là même , de
 faire couronner son fils aîné , *Ferdinand* , à
 Prague , au mois d'août , et ensuite à Pres-
 bourg. Ce jeune roi mourut ensuite sans jouir

de ces Etats. D'ailleurs, son père ne pouvait donner alors que des trônes bien chancelans.

1647. L'empereur, en voulant assurer des royaumes à son fils, paraît plus que jamais prêt de tout perdre. L'électeur de Saxe avait été forcé, par les malheurs de la guerre, de l'abandonner. L'électeur *Maximilien de Bavière*, son beau-frère, est enfin obligé d'en faire autant. L'électeur de Cologne suit cet exemple. Ils signent un traité de neutralité avec la France. Le maréchal de *Turenne* met aussi l'électeur de *Maience* dans la nécessité de prendre ce parti. Le landgrave de *Hesse-Darmstadt* fait le même traité par la même crainte. L'empereur reste seul, et aucun prince n'ose prendre sa querelle, Exemple unique jusque-là dans une guerre de l'Empire.

Alors un nouveau général suédois, *Vranghel*, qui avait succédé à *Torstenfon*, prend *Egra*. La Bohême tant de fois saccagée l'est encore. Le danger parut si grand que l'électeur de *Bavière*, malgré son grand âge et le péril où il mettait ses Etats, ne put laisser le chef de l'Empire sans secours, et rompit son traité avec la France. La guerre se faisait toujours dans plusieurs endroits à la fois, selon qu'on y pouvait subsister. Au moindre avantage qu'avait l'empereur, ses ministres au congrès

demandaient des conditions favorables ; mais au moindre échec , ils effuyaient des propositions plus dures.

Le retour du duc de Bavière à la maison d'Autriche n'est pas heureux. *Turenne* et *Vrangel* battent ses troupes et les autrichiennes , à Summerhausen et à Lavingen , près du Danube ; malgré la résistance d'un prince de Virtemberg , et de ce *Montécuculi* qui était déjà digne d'être opposé à *Turenne*. Le vainqueur s'empare de la Bavière ; l'électeur se réfugie à Saltzbourg. 1648.

En même temps le comte de *Konigsmarck* , à la tête des Suédois , surprend , en Bohême , la ville de Prague : ce fut le coup décisif. Il était temps enfin de faire la paix : il fallait en recevoir les conditions , ou risquer l'Empire. Les Français et les Suédois n'avaient plus dans l'Allemagne d'autre ennemi que l'empereur. Tout le reste était allié ou soumis , et on attendait les lois que l'assemblée de Munster et d'Osnabruck donnerait à l'Empire.

P A I X D E V E S T P H A L I E.

CETTE paix de Vestphalie , signée enfin à Munster , et à Osnabruck , le 14 octobre 1648 , fut convenue , donnée et reçue comme

une loi fondamentale et perpétuelle, ce sont les propres termes du traité. Elle doit servir de base aux capitulations impériales. C'est une loi aussi reçue, aussi sacrée jusqu'à présent que la bulle d'or, et bien supérieure à cette bulle par le détail de tous les intérêts divers que ce traité embrasse, de tous les droits qu'il assure, et des changemens faits dans l'état civil et dans la religion.

On travaillait dans Munster et dans Osna-bruck, depuis six ans, presque sans relâche à cet ouvrage. On avait d'abord perdu beaucoup de temps dans les disputes du cérémonial. L'empereur ne voulait point donner le titre de *majesté* aux rois ses vainqueurs. Son ministre *Lutzu*, dans le premier acte de 1641, qui établissait les sauf-conduits et les conférences, parle des préliminaires *entre sa sacrée majesté césarienne, et le sérénissime roi très-chrétien*. Le roi de France, de son côté, refusait de reconnaître *Ferdinand* pour empereur; et la cour de France avait eu de la peine à donner le titre de *majesté* au grand *Gustave*, qui croyait tous les rois égaux, et qui n'admettait de supériorité que celle de la victoire. Les ministres suédois au congrès de Westphalie affectaient l'égalité avec ceux de France. Les plénipotentiaires d'Espagne avaient voulu en vain qu'on nommât leur roi immédiatement

après l'empereur. Le nouvel Etat des Provinces-Unies demandait à être traité comme les rois. Le terme d'*excellence* commençait à être en usage. Les ministres se l'attribuaient ; et il fallait de longues négociations pour savoir à qui on le donnerait.

Dans le fameux traité de Munster , on nomme sa sacrée majesté impériale , sa sacrée majesté très-chrétienne , et sa sacrée majesté royale de Suède.

Le titre d'excellence ne fut donné dans le cours des conférences à aucun plénipotentiaire des électeurs. Les ambassadeurs de France ne cédaient pas même le pas aux électeurs chez ces princes ; et le comte d'*Avaux* écrivait à l'électeur de Brandebourg : *Monsieur , j'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir.* On qualifiait d'ordinaire les Etats-Généraux des Provinces-Unies , *les sieurs états* , quand c'était le roi de France qui parlait ; et même quand le comte d'*Avaux* alla de Munster en Hollande en 1644, il ne les appela jamais que *messieurs*. Ils ne purent obtenir que leurs plénipotentiaires eussent le titre d'excellence. Le comte d'*Avaux* avait refusé même ce nouveau titre à un ambassadeur de Venise , et ne le donna à *Contarini* que parce qu'il était médiateur. Les affaires furent retardées par ces prétentions et ces refus que les Romains nommaient

gloriole, que tout le monde condamne quand on est sans caractère, et sur lesquels on insiste dès qu'on en a un.

Ces usages, ces titres, ces cérémonies, les dessus des lettres, les suscriptions, les formules, ont varié dans tous les temps. Souvent la négligence d'un secrétaire suffit pour fonder un titre. Les langues dans lesquelles on écrit établissent des formules qui passent ensuite dans d'autres langues où elles prennent un air étranger. Les empereurs, qui envoyaient, avant *Rodolphe I*, tous leurs mandats en latin, tutoyaient tous les princes dans cette langue qui admet cette grammaire. Ils ont continué à tutoyer les comtes de l'Empire dans la langue allemande, qui réproûve ces expressions. On trouve par-tout de tels exemples, et ils ne tirent plus aujourd'hui à conséquence.

Les ministres médiateurs furent plutôt témoins qu'arbitres, sur-tout le nonce *Chigi*, qui ne fut là que pour voir l'Eglise sacrifiée. Il vit donner à la Suède luthérienne les diocèses de Brème et de Verden; ceux de Magdebourg, d'Halberstadt, de Minden, de Camin, à l'électeur de Brandebourg.

Les évêchés de Ratzbourg et de Schverin ne furent plus que des fiefs du duc de Meckelbourg.

Les évêchés d'Osnabruck et de Lubeck ne

furent pas , à la vérité , sécularisés , mais alternativement destinés à un évêque luthérien et à un évêque catholique ; règlement délicat qui n'aurait jamais pu avoir lieu dans les premiers troubles de religion , mais qui ne s'est pas démenti chez une nation naturellement tranquille , dans laquelle la fureur du fanatisme était éteinte.

La liberté de conscience fut établie dans toute l'Allemagne. Les sujets luthériens de l'empereur , en Silésie , eurent le droit de faire bâtir de nouvelles églises ; et l'empereur fut obligé d'admettre des protestans dans son conseil aulique.

Les commanderies de Malthe , les abbayes , les bénéfices dans les pays protestans furent donnés aux princes , aux seigneurs , qu'il fallait indemniser des frais de la guerre.

Ces concessions étaient bien différentes de l'édit de *Ferdinand II* , qui avait ordonné la restitution des biens ecclésiastiques dans le temps de ses prospérités. La nécessité , le repos de l'Empire , lui firent la loi. Le nonce protesta , fulmina. On n'avait jamais vu encore de médiateur condamner le traité auquel il avait présidé ; mais il ne lui seyait pas de faire une autre démarche. Le pape , par sa bulle , *casse de sa pleine puissance , annulle tous les articles de la paix de Westphalie concernant la*

religion ; mais s'il avait été à la place de *Ferdinand III*, il eût ratifié le traité qui subsista malgré les bulles du pape : bulles autrefois si révérees et aujourd'hui si méprisées !

Cette révolution pacifique dans la religion était accompagnée d'une autre dans l'Etat. La Suède devenait membre de l'Empire. Elle eut toute la Poméranie citérieure , et la plus belle , la plus utile partie de l'autre , la principauté de Rugen , la ville de Vismar , beaucoup de bailliages voisins , le duché de Brème et de Verden. Le duc de Holstein y gagna aussi quelques terres.

L'électeur de Brandebourg perdait , à la vérité , beaucoup dans la Poméranie citérieure , mais il acquérait le fertile pays de Magdebourg , qui valait mieux que son margraviat. Il avait Camin , Halberstadt , la principauté de Minden.

Le duc de Meckelbourg perdait Vismar , mais il gagnait le territoire de Ratzbourg et de Schverin.

Enfin , on donnait aux Suédois cinq millions d'écus d'Allemagne , que sept cercles devaient payer. On donnait à la princesse landgrave de Hesse six cents mille écus ; et c'était sur les biens des archevêchés de Maïence , de Cologne , de Paderborn , de Munster et de l'abbaye de Fulde , que cette somme devait être payée.

payée. L'Allemagne s'appauvrissant par cette paix, comme par la guerre, ne pouvait guère payer plus cher ses protecteurs.

Ces plaies étaient adoucies par les réglemens utiles qu'on fit pour le commerce et pour la justice; par les soins qu'on prit de remédier aux griefs de toutes les villes, de tous les gentilshommes qui présentèrent leurs droits au congrès, comme à une cour suprême qui réglait le sort de tout le monde. Le détail en fut prodigieux.

La France s'assura pour toujours la possession des Trois-Evêchés, et l'acquisition de l'Alsace, excepté Strasbourg: mais au lieu de recevoir de l'argent, comme la Suède, elle en donna: les archiducs de la branche du Tirol eurent trois millions de livres pour la cession de leurs droits sur l'Alsace, et sur le Sundgau. La France paya la guerre et la paix, mais elle n'acheta pas cher une si belle province; elle eut encore l'ancien Brisac et ses dépendances, et le droit de mettre garnison dans Philipsbourg. Ces deux avantages ont été perdus depuis; mais l'Alsace est demeurée; et Strasbourg, en se donnant à la France, a achevé d'incorporer l'Alsace à ce royaume.

Il y a peu de publicistes qui ne condamnent l'énoncé de cette cession de l'Alsace, dans ce fameux traité de Munster; ils en trouvent

les expressions équivoques : en effet, céder toute sorte de juridictions et de souverainetés, et céder la préfecture de dix villes libres impériales, sont deux choses différentes. Il y a grande apparence que les plénipotentiaires virent cette difficulté, et ne voulurent pas l'approfondir, sachant bien qu'il y a des choses qu'il faut laisser derrière un voile que le temps et la puissance font tomber.

La maison palatine fut enfin rétablie dans tous ses droits, excepté dans le haut Palatinat qui demeura à la branche de Bavière. On créa un huitième électorat en faveur du palatin. On entra avec tant d'attention dans tous les droits, et dans tous les griefs, qu'on alla jusqu'à stipuler vingt mille écus que l'empereur devait donner à la mère du comte palatin, *Charles-Louis*, et dix mille à chacune de ses sœurs. Le moindre gentilhomme fut bien reçu à demander la restitution de quelques arpens de terre ; tout fut discuté et réglé ; il y eut cent quarante restitutions ordonnées. On remit à un arbitrage la restitution de la Lorraine, et l'affaire de Juliers. L'Allemagne eut la paix après trente ans de guerre, mais la France ne l'eut pas.

Les troubles de Paris, vers l'an 1647, enhardirent l'Espagne à s'en prévaloir ; elle ne voulut plus entrer dans les négociations

générales. Les Etats-Généraux, qui devaient, ainsi que l'Espagne, traiter à Munster, firent une paix particulière avec l'Espagne, malgré toutes les obligations qu'ils avaient à la France, malgré les traités qui les liaient, et malgré les intérêts qui semblaient les attacher encore à leurs anciens protecteurs. Le ministère espagnol se servit d'une ruse singulière pour engager les Etats à ce manque de foi; il leur persuada qu'il était prêt de donner l'infante à *Louis XIV*, avec les Pays-Bas en dot. Les Etats tremblèrent et se hâtèrent de signer; cette ruse n'était qu'un mensonge; mais la politique est-elle autre chose que l'art de mentir à propos? *Louis XI* n'avait-il pas raison, quand son ambassadeur, se plaignant que les ministres du duc de Bourgogne mentaient toujours, il lui répondait : *Eh ! bête, que ne mens-tu plus qu'eux ?*

Dans cet important traité de Vestphalie il ne fut presque point question de l'Empire romain. La Suède n'avait d'intérêt à démêler qu'avec le roi d'Allemagne, et non avec le fuzerain de l'Italie; mais la France eut quelques points à régler, sur lesquels *Ferdinand* ne pouvait transiger que comme empereur. Il s'agissait de Pignerol, de la succession de Mantoue, et du Montferrat; ce sont des fiefs de l'Empire. Il fut réglé que le roi de France

payerait encore fix cents mille livres à *monseigneur le duc de Mantoue*, à la décharge de *monseigneur le duc de Savoie*, moyennant quoi il garderait Pignerol et Casal en pleine souveraineté indépendante de l'Empire. Ces possessions ont été perdues depuis pour la France, comme Brème, Verden, et une partie de la Poméranie ont été enlevés à la Suède. Mais le traité de Vestphalie, en ce qui concerne la législation de l'Allemagne, a toujours été réputé, et est toujours demeuré inviolable.

TABLEAU DE L'ALLEMAGNE, DEPUIS
LA PAIX DE VESTPHALIE, JUSQU'À
LA MORT DE FERDINAND III.

CE chaos du gouvernement allemand ne fut donc bien débrouillé qu'après sept cents ans, à compter du règne de *Henri l'oiseleur*; et avant le temps de *Henri* il n'avait pas été un gouvernement. Les prérogatives des rois d'Allemagne ne furent restreintes dans des bornes connues, la plupart des droits des électeurs, des princes, de la noblesse immédiate et des villes, ne furent fixés et incontestables, que par les traités de Vestphalie. L'Allemagne fut une grande *aristocratie*, à la tête de laquelle était un roi, à peu-près comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, et comme ancienne-

ment tous les Etats fondés par les peuples venus du Nord et de l'Orient furent gouvernés. La diète tenait lieu de parlement. Les villes impériales y eurent droit de suffrage pour résoudre la paix et la guerre.

Ces villes impériales jouissent de tous les droits régaliens comme les princes d'Allemagne : elles sont Etats de l'Empire , et non de l'empereur ; elles ne payent pas la moindre imposition , et ne contribuent aux besoins de l'Empire que dans les cas urgens ; leur taxe est réglée par la matricule générale. Si elles avaient le droit de juger en dernier ressort , qu'on appelle *de non appellando* , elles seraient des Etats absolument souverains ; cependant avec tant de droits elles ont très-peu de puissance , parce qu'elles sont entourées de princes qui en ont beaucoup. Les inconvéniens attachés à un gouvernement si mixte et si compliqué , dans une si grande étendue de pays , ont subsisté ; mais l'Etat aussi. La multiplicité des souverainetés sert à tenir la balance , jusqu'à ce qu'il se forme , dans le sein de l'Allemagne , une puissance assez grande pour engloutir les autres.

Ce vaste pays , après la paix de Westphalie , répara insensiblement ses pertes : les campagnes furent cultivées , les villes rebâties ; ce furent-là les plus grands événemens des

années suivantes dans un corps percé et déchiré de toutes parts, qui se rétablissait des blessures que lui-même s'était faites pendant trente années.

Quand on dit que l'Allemagne fut libre alors, il faut l'entendre des princes et des villes impériales; car pour les villes médiates, elles sont sujettes des grands vassaux auxquelles elles appartiennent: et les habitans des campagnes forment un état mitoyen entre l'esclave et le sujet, mais plus approchant de l'esclave, sur-tout en Suabe et en Bohême.

La Hongrie était comme l'Allemagne, respirant à peine après ses guerres intestines et les invasions si fréquentes des Turcs, ayant besoin d'être défendue, repeuplée, policée, mais toujours jalouse de son droit d'élire son souverain, et de conserver sous lui ses privilèges. Quand *Ferdinand III* fit élire, en 1654, son fils *Leopold*, âgé de dix-sept ans, roi de Hongrie, on fit signer à *sa sérénité* (car le mot de majesté n'était pas donné par les Hongrois à qui n'était pas empereur ou roi des Romains,) on lui fit signer, dis-je, une capitulation aussi restreignante que celle des empereurs: mais les seigneurs hongrois n'étaient pas aussi puissans que les princes d'Allemagne. Ils n'avaient point les Français et les Suédois pour garants de leurs privilèges; ils étaient

plutôt opprimés que soutenus par les Ottomans : c'est pourquoi la Hongrie a été enfin entièrement soumise de nos jours , après de nouvelles guerres intestines.

L'empereur , après la paix de Westphalie , se trouva paisible possesseur de la Bohême , devenue son patrimoine , de la Hongrie qu'il regardait aussi comme un héritage , mais que les Hongrois regardaient comme un royaume électif , et de toutes ses provinces jusqu'à l'extrémité du Tirol. Il ne possédait aucun terrain en Italie.

Le nom de saint Empire romain subsista toujours. Il était difficile de définir ce que c'était que l'Allemagne , et ce que c'était que cet Empire. *Charles-Quint* avait bien prévu que si son fils *Philippe II* n'était pas sur le trône impérial , si la même tête ne portait pas les couronnes d'Espagne , d'Allemagne , de Naples , de Milan , il ne resterait guère que ce nom d'Empire. En effet , quand le grand fief de Milan fut , aussi-bien que Naples , entre les mains de la branche espagnole , cette branche se trouva à la fois vassale titulaire de l'Empire et du pape , en protégeant l'un , et en donnant des lois à l'autre. La Toscane , les principales villes d'Italie , s'affermirent dans leur ancienne indépendance des empereurs. Un César qui n'avait pas en Italie un seul domaine , et qui

n'était en Allemagne que le chef d'une république de princes et de villes, ne pouvait pas ordonner comme un *Charlemagne* et un *Othon*.

On voit, dans tout le cours de cette histoire, deux grands desseins soutenus pendant huit cents années, celui des papes d'empêcher les empereurs de régner dans Rome, et celui des seigneurs allemands de conserver et d'augmenter leurs privilèges.

Ce fut dans cet état que *Ferdinand III* laissa l'Empire, à sa mort, en 1657, pendant que la maison d'Autriche - espagnole soutenait encore contre la France cette longue guerre qui finit par le traité des Pyrénées, et par le mariage de l'infante *Marie-Thérèse* avec *Louis XIV*.

Tous ces événemens sont si récents, si connus, écrits par tant d'historiens, qu'on ne répétera pas ici ce qu'on trouve par-tout ailleurs. On finira par se retracer une idée générale de l'Empire depuis ce temps jusqu'à nos jours.

ETAT DE L'EMPIRE SOUS LEOPOLD.

QUARANTE-HUITIEME EMPEREUR.

ON peut d'abord considérer qu'après la mort de *Ferdinand III*, l'Empire fut prêt de sortir de la maison d'Autriche, mais que les électeurs se crurent enfin obligés de choisir, en 1658, *Léopold-Ignace*, fils de *Ferdinand III*. Il n'avait que dix-huit ans : mais le bien de l'Etat, le voisinage des Turcs, les jalousies particulières, contribuèrent à l'élection d'un prince dont la maison était assez puissante pour soutenir l'Allemagne, et pas assez pour l'affervir. On avait autrefois élu *Rodolphe de Habsbourg*, parce qu'il n'avait presque point de domaine : l'Empire était continué à sa race parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs toujours maîtres de Bude, les Français possesseurs de l'Alsace, les Suédois de la Poméranie et de Brème, rendaient nécessaire cette élection ; tant l'idée de l'équilibre est naturelle chez les hommes. Dix empereurs de suite dans la maison de *Léopold*, étaient encore, en sa faveur, autant de sollicitations qui sont toujours écoutées, quand on ne croit point la liberté publique en danger.

C'est ainsi que le trône, toujours électif en Pologne fut toujours héréditaire dans la race des *Jagellons*.

L'Italie ne pouvait être un objet pour le ministère de *Léopold* ; il n'était plus question de demander une couronne à Rome, encore moins de faire sentir ses droits de suzerain à la branche d'Autriche qui avait Naples et Milan. Mais la France, la Suède, la Turquie, occupèrent toujours les Allemands sous ce règne : ces trois puissances furent l'une après l'autre, ou contenues, ou repoussées, ou vaincues, sans que *Léopold* tirât l'épée.

Ce prince, le moins guerrier de son temps, attaqua toujours *Louis XIV* dans les temps les plus florissans de la France ; d'abord après l'invasion de la Hollande, lorsqu'il donna aux Provinces-Unies un secours qu'il n'avait pas donné à sa propre maison dans l'invasion de la Flandre ; ensuite quelques années après la paix de Nimègue, lorsqu'il fit cette fameuse ligue d'Augsbourg contre *Louis XIV* ; enfin, à l'avènement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Espagne.

Léopold fut dans toutes ces guerres intéresser le corps de l'Allemagne, et les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La première fut assez malheureuse, et l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue.

L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé par ces guerres comme il l'avait été dans celle de trente ans : mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. *Louis XIV* eut toujours la supériorité; cela ne pouvait arriver autrement : des ministres habiles, de très-grands généraux, un royaume dont toutes les parties étaient réunies, et toutes les places fortifiées, des armées disciplinées, une artillerie formidable, d'excellens ingénieurs, devaient nécessairement l'emporter sur un pays à qui tout cela manquait. Il est même surprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte, souvent mal payées et mal pourvues, et sur-tout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu, et qui avaient des intérêts différens. La France, dans cette guerre terminée par la paix de Nimègue, triompha par la supériorité de son gouvernement de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Hollande réunies, mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la seconde guerre, produite par la ligue d'Augsbourg. *Louis XIV* eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne et à l'Espagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède, si long-temps alliée de la France,

l'abandonna, et fournit même des troupes contre elle, en qualité de membre de l'Empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire, ce fut de se défendre. On ne put même, à la paix de Ryfvick arracher Strasbourg à *Louis XIV.*

La troisième guerre fut la plus heureuse pour *Léopold* et pour l'Allemagne, quand le roi de France était plus puissant que jamais, quand il gouvernait l'Espagne sous le nom de son petit-fils, qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas espagnols et la Bavière, que ses armées étaient au milieu de l'Italie et de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochstet changea tout. *Léopold* mourut l'année suivante, en 1705, avec l'idée que la France ferait bientôt accablée, et que l'Alsace serait réunie à l'Allemagne.

Ce qui servit le mieux *Léopold* dans tous le cours de son règne, ce fut la grandeur même de *Louis XIV.* Cette grandeur se produisit avec tant de faste, avec tant de fierté, qu'elle irrita tous ses voisins, sur-tout les Anglais, plus qu'elle ne les intimida.

On lui imputait l'idée de la monarchie universelle : mais si *Léopold* avait eu la succession de l'Autriche espagnole, comme il fut long-temps vraisemblable qu'il l'aurait, alors c'était cet empereur qui, maître absolu de la

Hongrie dont les bornes étaient reculées , devenu presque tout-puissant en Allemagne , possédant l'Espagne , le domaine direct de la moitié de l'Italie , souverain de la moitié du nouveau monde , et en état de faire valoir les droits ou les prétentions de l'Empire , se ferait vu en effet assez près de cette monarchie universelle. On affecta de la craindre dans *Louis XIV* , lorsqu'il voulut , après la paix de Nimègue , faire dépendre des Trois-Evêchés quelques terres qui relevaient de l'Empire ; et on ne la craignit ni dans *Léopold* ni dans ses enfans , lorsqu'ils furent près de dominer sur l'Allemagne , l'Espagne et l'Italie. *Louis XIV* , en effarouchant trop ses voisins , fit plus de bien à la maison d'Autriche qu'il ne lui avait fait de mal par sa puissance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS, DU TEMPS DE LEOPOLD.

DANS les guerres que *Léopold* fit de son cabinet à *Louis XIV* , il ne risqua jamais rien. L'Allemagne et ses alliés portaient tout le fardeau , et défendaient ses pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie et des Turcs il n'y eut que du trouble et du danger. Les Hongrois étaient les restes d'une nation

nombreuse ; échappés aux guerres civiles et au fabre des Ottomans , ils labouraient , les armes à la main , des campagnes arrosées du sang de leurs pères. Les seigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs privilèges contre l'autorité de leur roi , et leur liberté contre le Turc , qui protégeait la Hongrie et la dévastait. Le Turc feisait précisément en Hongrie ce que les Suédois et les Français avaient fait en Allemagne ; mais il fut plus dangereux : et les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille turcs marchent jusqu'à Neuhaufel , en 1663. Il est vrai qu'ils font vaincus , l'année d'après , à Saint-Gothard sur le Raab , par le fameux *Montecuculi*. On vante beaucoup cette victoire ; mais certainement elle ne fut pas décisive. Quel fruit d'une victoire qu'une trêve honteuse par laquelle on cède au sultan la Transilvanie , avec tout le terrain de Neuhaufel , et on rase jusqu'aux fondemens les citadelles voisines !

Le Turc donna , ou plutôt confirma la Transilvanie à *Abassi* , et dévasta toujours la Hongrie , malgré la trêve.

Léopold n'avait alors d'enfans que l'archiduchesse qui fut depuis électrice de Bavière. Les seigneurs hongrois songent à se donner un roi de leur nation , en cas que *Léopold* meure.

Leurs projets, leur fermeté à soutenir leurs droits, et enfin leurs complots, coûtent la tête à *Serini*, à *Frangipani*, à *Nadafti*, à *Tattenback*. Les Impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On supprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie; et le pillage est exercé avec les formes de la justice. Cet excès de sévérité produit d'abord la consternation, et ensuite le désespoir. *Emerick Tekeli* se met à la tête des mécontents : tout est en combustion dans la haute Hongrie.

Tekeli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les esprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin; elle confirme tous les privilèges pour lesquels on combattait; elle promet de rendre les biens confisqués : mais cette condescendance, qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piège. *Tekeli* croit plus gagner à la cour ottomane qu'à celle de Vienne. Il est fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille sequins. Déjà en 1682, *Tekeli*, aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Silésie; et ce bacha prenait Tokai et Eperies, tandis que le sultan, *Mahomet IV*, préparait l'armement le plus formidable que jamais l'empire ottoman ait destiné contre les chrétiens.

Si les Turcs eussent pris ce parti avant la paix de Nimègue , on ne voit pas ce que l'empereur eût pu leur opposer ; car après la paix de Nimègue même il opposait peu de forces.

Le grand-vifir, *Kara Mustapha*, traverse la Hongrie avec deux cents cinquante mille hommes d'infanterie , trente mille spahis , une artillerie , un bagage proportionné à cette multitude. Il pousse le duc de Lorraine, *Charles V*, devant lui. Il met le siège sans résistance devant Vienne.

SIEGE DE VIENNE, EN 1683, ET SES SUITES.

CE siège de Vienne doit fixer les regards de la postérité. La ville était devenue , sous dix empereurs consécutifs de la maison d'Autriche, la capitale de l'Empire romain en quelque sorte ; mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale prise , il n'y avait jusqu'au Rhin aucune place capable de résistance.

Vienne et ses faubourgs contenaient environ cent mille citoyens , dont les deux tiers habitaient ces faubourgs sans défense. *Kara Mustapha* s'avantait sur la droite du Danube, suivi de trois cents trente mille hommes, en comptant tout ce qui servait à cet armement

formidable. On a prétendu que le dessein de ce grand-vifir était de prendre Vienne pour lui-même, et d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de son maître. *Tekeli*, avec les mécontents de Hongrie, était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie était perdue, et Vienne menacée de tous côtés. Le duc *Charles de Lorraine* n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattans à opposer aux Turcs qui précipitaient leur marche. Un petit combat à Petronel, non loin de Vienne, venait encore de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 juillet, l'empereur *Léopold*, l'impératrice sa belle-mère, l'impératrice sa femme, les archiducs, les archiduchesses, toute leur maison, abandonnent Vienne et se retirent à Lintz. Les deux tiers des habitans suivent la cour en désordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles; et les derniers tombèrent entre les mains des Tartares. La retraite de l'empereur ne porte à Lintz que la terreur et la désolation. La cour ne s'y croit pas en sûreté. On se réfugie de Lintz à Passau. La consternation en augmente dans Vienne: il faut brûler les faubourgs, les maisons de plaisance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire entrer des munitions de guerre et de bouche. On

ne s'était préparé à rien , et les Turcs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte, le 16 juillet , au faubourg Saint-Ulric , à cinquante pas de la contrescarpe.

Le comte de *Staremborg* , gouverneur de la ville , avait une garnison dont le fonds était de seize mille hommes , mais qui n'en composait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient restés dans Vienne : on arma jusqu'à l'université. Les professeurs , les écoliers , montèrent la garde , et ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de disgrâce , l'argent manquait , et on eut de la peine à ramasser cent mille rixdalers.

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conserver une communication de sa petite armée avec la ville ; mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de se retirer par les ponts qu'il avait jetés sur le Danube , il était loin au septentrion de la ville , tandis que les Turcs , qui l'entouraient , avançaient leurs tranchées au midi. Il faisait tête aux Hongrois de *Tékeli* , et défendait la Moravie ; mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur pressait les secours de Bavière , de Saxe et des cercles , et sur-tout celui du roi de Pologne , *Jean Sobieski* , prince long-temps la

terreur des Turcs , tandis qu'il avait été général de la couronne , et qui devait son trône à ses victoires ; mais ces secours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déjà au mois de septembre , et il y avait enfin une brèche de six toises au corps de la place. La ville paraissait absolument sans ressource. Elle devait tomber sous les Turcs plus aisément que Constantinople ; mais ce n'était pas un *Mahomet II* qui l'assiégeait. Le mépris brutal du grand-vifir pour les chrétiens , son inactivité , sa mollesse , firent languir le siège.

Son parc , c'est-à-dire l'enclos de ses tentes , était aussi grand que la ville assiégée. Il y avait des bains , des jardins , des fontaines ; on y voyait par-tout l'excès du luxe , avant-coureur de la ruine.

Enfin , *Jean Sobieski* , ayant passé le Danube , quelques lieues au-dessus de Vienne , les troupes de Saxe , de Bavière et des cercles étant arrivées , on fit , du haut de la montagne de Calemberg , des signaux aux assiégés. Tout commençait à leur manquer , et il ne leur restait plus que leur courage.

Les armées impériale et polonaise descendirent du haut de cette montagne de Calemberg , dont le grand-vifir avait négligé de s'emparer ; elles s'y étendirent en formant

un vaste amphithéâtre. Le roi de Pologne occupait la droite, à la tête d'environ douze mille gens-d'armes, et de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince *Alexandre*, son fils, était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur et de l'électeur de Saxe marchait à la gauche. Le duc *Charles de Lorraine* commandait les Impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes ; celles de Saxe à peu-près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe, *Jean George III*, était à la tête de ses Saxons. Les Bavaurois n'étaient point conduits par l'électeur *Marie-Emmanuel*, leur duc. Ce jeune prince voulut servir comme volontaire auprès du duc de Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamans ; et lorsque *Léopold* revint dans Vienne, après sa délivrance, le jeune électeur, le saluant avec cette même épée, lui fit voir à quel usage il employait ses présens. C'est le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'Empire.

Le prince de *Saxe-Lavembourg*, de l'ancienne et malheureuse maison d'Ascanie, menait la cavalerie impériale ; le prince *Herman de Bade* l'infanterie ; les troupes de Franconie, au nombre d'environ sept mille, marchaient sous le prince de *Valdeck*.

On distinguait , parmi les volontaires , trois princes de la maison d'Anhalt , deux de Hanovre , trois de la maison de Saxe , deux de Neubourg , deux de Virtemberg , tandis qu'un troisième se signalait dans la ville , deux de Holstein , un prince de Hesse-Cassel , un prince de Hohenzollern : il n'y manquait que l'empereur.

Cette armée montait à soixante et quatre mille combattans. Celle du grand-visir était supérieure de plus du double ; ainsi cette bataille peut être comptée parmi celles qui font voir que le petit nombre l'a presque toujours emporté sur le grand , peut-être parce qu'il y a trop de confusion dans les armées immenses , et plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le 12 septembre que se donna cette bataille , si c'en est une , et que Vienne fut délivrée. Le grand-visir laissa vingt mille hommes dans les tranchées , et fit donner un assaut à la place , dans le temps même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier assaut pouvait réussir contre des assiégés qui commençaient à manquer de poudre , et dont les canons étaient démontés , mais la vue du secours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne , ayant harangué ses troupes de rang en rang , marchait d'un côté contre

l'armée ottomane , et le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtrière et plus décisive. Deux postes pris sur les Turcs décidèrent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille : c'était sur la fin du jour. La terreur se mit pendant la nuit dans le camp du visir. Il se retira précipitamment avec toute son armée. Cet aveuglement , qui succédait à une longue sécurité , fut si prodigieux qu'ils abandonnèrent leurs tentes , leurs bagages , et jusqu'au grand étendard de *Mahomet*. Il n'y eut , dans cette grande journée , de faute comparable à celle du visir , que celle de ne le point poursuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendard de *Mahomet* au pape. Les Allemands et les Polonais s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi de Pologne écrivit à la reine sa femme , qui était une française , fille du marquis d'*Arquien* , que le grand-visir l'avait fait son héritier , et qu'il avait trouvé dans ses tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connaît assez cette lettre , dans laquelle il lui dit : *Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares , quand elles voient rentrer leurs maris les mains vides : Vous n'êtes pas un homme , puisque vous revenez sans butin.*

Le lendemain , 13 septembre , le roi , *Jean Sobieski* , fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale , et l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon , dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de DIEU , nommé Jean.*

Toute la ville s'empressait de venir rendre grâce à ce roi , et de baiser les mains de son libérateur , comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva , le 14 , au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs , et il y eut de la difficulté pour le cérémonial , dans un temps où la reconnaissance devait l'emporter sur les formalités.

Cette gloire et ce bonheur de *Jean Sobieski* furent bientôt sur le point d'être éclipsés par un désastre qu'on ne devait pas attendre après une victoire si facile. Il s'agissait de soumettre la Hongrie et de marcher à Gran , qui est la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran , il fallait passer par Barcam , où un bacha avait un corps de troupes considérable. Le roi de Pologne s'avancait de ce côté avec ses gens-d'armes , et ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le suivait. Les Turcs tombent , auprès de Barcam , sur les troupes polonaises , les chargent en flanc , leur tuent deux mille hommes ; le vainqueur des

Ottomans est obligé de fuir ; il est pourfuivi, il échappe à peine en laissant son manteau à un turc qui l'avait déjà joint. Le duc *Charles* arriva enfin au secours des Polonais ; et après avoir eu la gloire de seconder *Jean Sobieski*, dans la délivrance de Vienne, il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie, des deux côtés du Danube jusqu'à Strigonie, retombe sous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie : elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années ; enfin on tente deux fois le siège de Bude, et on le prend d'affaut, en 1686 : ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait, avec l'électeur de Bavière, les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohatz, où *Louis II*, roi de Hongrie, avait péri, lorsqu'en 1526, *Soliman II*, vainqueur des chrétiens, couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les divisions, les séditions de Constantinople, les révoltes des armées ottomanes combattaient encore pour l'heureux et tranquille *Léopold*. Le soulèvement des janissaires, la déposition de *Mahomet IV*, l'imbécille *Soliman III*, placé sur le trône après une prison de quarante années, les troupes ottomanes mal payées, découragées, fuyant devant un petit nombre d'allemands, tout favorisa

Léopold

Léopold. Un empereur guerrier, secondé des Polonais victorieux, eût pu aller assiéger Constantinople après avoir été sur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de se venger sur les Hongrois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses ministres prétendaient qu'on ne pouvait contenir la puissance ottomane, si la Hongrie n'était pas réunie sous un pouvoir absolu. Cependant on avait chassé les Turcs devant Vienne, avec les troupes de Saxe, de Bavière, de Lorraine, et des autres princes allemands qui n'étaient pas sous un joug despotique; on avait sur-tout vaincu avec les secours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu servir l'empereur comme les Allemands le servaient, en demeurant libres comme les Allemands; mais il y avait trop de factions en Hongrie; les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Westphalie en faveur de ce royaume, et n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois ni de les secourir.

Il n'y eut d'autre congrès entre les mécontents de Hongrie et l'empereur qu'un échafaud; on l'éleva dans la place publique d'Eperies, au mois de mars 1687, et il y resta jusqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent lassés à immoler les

victimes qu'on leur abandonnait sans beaucoup de choix, si l'on en croit plusieurs historiens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un massacre si long et si terrible : il y a eu des sévérités égales, mais aucune n'a duré si long-temps. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périssent dans tant de batailles : on y est accoutumé ; ils meurent les armes à la main et vengés ; mais voir pendant neuf mois les compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un spectacle qui soulevait la nature, et dont l'atrocité remplit encore aujourd'hui les esprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'est que quelquefois ces cruautés réussissent ; et le succès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut soumise, le Turc deux fois repoussé, la Transylvanie conquise, occupée par les Impériaux. Enfin tandis que l'échafaud d'Eperies subsistait encore, on convoqua les principaux de la noblesse de Hongrie à Vienne, qui déclarèrent au nom de la nation la couronne héréditaire ; ensuite les états assemblés à Presbourg en portèrent le décret, et on couronna *Joseph*, à l'âge de neuf ans, roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puissant empereur depuis *Charles-Quint* ; un concours de circonstances heureuses le met en état de soutenir à la fois la guerre contre la France jusqu'à la paix de *Ryfvick*, et contre la Turquie jusqu'à la paix de *Carlovitz*, conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageuses, il négocia avec *Louis XIV*, à *Ryfvick*, sur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de *Nimègue* ; et il traita avec le Turc en vainqueur. Ces succès donnèrent à *Léopold*, dans les diètes d'Allemagne, une supériorité qui n'ôta pas la liberté des suffrages, mais qui les rendit toujours dépendans de l'empereur.

DE L'EMPIRE ROMAIN SOUS LEOPOLD.

CE fut encore sous ce règne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie : car dans la guerre terminée à *Ryfvick*, lorsque *Léopold* ligué avec le duc de Savoie, ainsi qu'avec tant de princes contre la France, envoya des troupes vers le Pô, il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Espagne. Les états de Toscane, de Venise en terre ferme, de Gènes, du pape même, payèrent plus de trois cents mille pistoles. Quand il fallut, au commencement du siècle,

disputer les provinces de la monarchie d'Espagne au petit-fils de *Louis XIV*, *Léopold* exerça l'autorité impériale, en proscrivant le duc de Mantoue, en donnant le Montferrat-mantouan au duc de Savoie. Ce fut encore en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur de Brandebourg : car les nations ne sont pas convenues que le roi d'Allemagne fasse des rois ; mais un ancien usage a voulu que des princes reçussent le titre de roi de celui que ce même usage appelait le successeur des césars.

Ainsi le chef de l'Allemagne, ayant ce nom, donnait des noms ; et *Léopold* fit un roi sans consulter les trois collèges. Mais quand il créa un neuvième électorat en faveur du duc de Hanovre, il créa cette dignité allemande avec le suffrage de quatre électeurs, en qualité de chef de l'Allemagne ; encore ne put-il le faire admettre dans le collège des électeurs, où le duc de Hanovre n'obtint séance qu'après la mort de *Léopold*.

Il est vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne l'*Empire* ; mais c'est un abus des mots autorisé dès long-temps. Les empereurs jurent dans leurs capitulations *de ne faire entrer aucunes troupes dans l'Empire sans le consentement des électeurs, princes et états* : mais il est clair qu'ils entendent alors par ce

mot Empire, l'Allemagne et non Milan et Mantoue; car l'empereur envoie des troupes à Milan sans consulter personne. L'Allemagne est appelée l'Empire, comme siége de l'Empire romain : étrange révolution dont *Auguste* ne se doutait pas. Un seigneur italien s'adresse sans difficulté à la diète de Ratisbonne; il s'adresse aux électeurs de Saxe, de Bavière et du Palatinat pendant la vacance du trône; il en obtient des titres et des terres quand personne ne s'y oppose. Le pape, à la vérité, ne demande point à la diète la confirmation de son élection, mais le duc de Mantoue lui présenta requête quand *Léopold* l'eut mis au ban de l'Empire, en 1700. Cet Empire est donc le droit du plus fort, le droit de l'opinion, fondé sur les heureuses incursions que *Charlemagne* et *Othon le grand* firent dans l'Italie.

La diète de Ratisbonne est devenue perpétuelle sous ce même *Léopold*, depuis 1664 : il semble qu'elle devrait en avoir plus de puissance, mais c'est précisément ce qui l'a énermée. Les princes, qui composaient autrefois ces célèbres assemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'assistent au sacre. Ils ont à la diète des députés; et tel député agit pour deux ou trois princes. Les grandes affaires ou ne s'y traitent plus, ou languissent :

et l'Allemagne est en secret divisée sous l'apparence de l'union.

DE L'ALLEMAGNE DU TEMPS DE
JOSEPH I ET DE CHARLES VI.

L'EMPEREUR *Joseph I* avait été élu roi des Romains, à l'âge de douze ans, par tous les électeurs, en 1690; preuve évidente de l'autorité de *Léopold*, son père; preuve de la sécurité où les électeurs étaient sur tous leurs droits, qu'ils n'auraient pas voulu sacrifier; preuve du concert de tous les Etats d'Allemagne avec son chef, que la puissance de *Louis XIV* réunissait plus que jamais.

Il signa dans sa capitulation qu'il observerait les traités de Westphalie, *excepté dans ce qui concernait l'avantage de la France.*

Le règne de *Joseph I* fut encore plus heureux que celui de *Léopold*; l'argent des Anglais et des Hollandais, les victoires du prince *Eugène* et du duc de *Marlborough* le rendirent par-tout victorieux, et ce bonheur le rendit presque absolu. Il commença, en 1706, par mettre de son autorité au ban de l'Empire les électeurs de Bavière et de Cologne, partisans de la France, et s'empara de leurs Etats. Voici la sentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les lois de l'Empire.

„ Nous déclarons que *Maximilien*, jusqu'à
 „ présent électeur et duc de Bavière... a
 „ encouru de fait le ban et le reban de nous
 „ et du saint Empire romain, ainsi que toutes
 „ les peines qui sont attachées de droit et par
 „ l'usage à de semblables déclarations et
 „ publications, ou qui en sont la consé-
 „ quence : Nous le déposons, le déclarons
 „ et dénonçons déposé, privé et déchu des
 „ graces, privilèges, droits régaliens, digni-
 „ tés, titres, fiefs, propriétés, expectatives,
 „ états, possessions, vassaux et sujets, tels
 „ qu'ils soient, qu'il tient de nous et de l'Em-
 „ pire : Nous abandonnons aussi le corps
 „ dudit *Maximilien*, ci-devant électeur de
 „ Bavière, à tous et à un chacun, de manière
 „ qu'étant privé, de notre part et de celle
 „ de l'Empire, de toute paix et de toute
 „ protection, et ayant été mis, ou plutôt
 „ s'étant mis par son propre fait, dans un
 „ état où il ne devait avoir ni paix ni sûreté,
 „ un chacun pourra tout entreprendre contre
 „ lui, impunément et sans forfaire.... Défен-
 „ dons aussi à tous et à un chacun, dans
 „ l'Empire, d'avoir avec lui aucun commerce,
 „ de lui donner l'hospitalité ni prêter secours
 „ ou protection, &c. „

Les électeurs réclamèrent contre cet acte de
 despotisme; on les apaisa en leur promettant

de le faire ratifier à la diète de Ratisbonne ; et leur haine contre *Louis XIV* l'emporta sur la considération de leurs propres intérêts. *Joseph I* donna le haut Palatinat à la branche palatine, qui l'avait perdu sous *Ferdinand II*, et qui le rendit ensuite à la branche de Bavière, à la paix de Rastadt et de Bade.

Il agit véritablement en empereur romain dans l'Italie ; il confisqua tout le Mantouan à son profit , prit d'abord pour lui le Milanais , qu'il donna ensuite à son frère l'archiduc , mais dont il garda les places et les revenus , en démembrant de ce pays Alexandrie , Valenza , la Lomeline , en faveur du duc de Savoie , auquel il donna encore l'investiture du Montferrat pour le retenir dans ses intérêts. Il dépouilla le duc de la Mirandole , et fit présent de son Etat au duc de Modène ; *Charles-Quint* n'avait pas été plus souverain en Italie. Le pape *Clément XI* fut aussi alarmé que l'avait été *Clément VII*. *Joseph I* allait lui ôter le duché de Ferrare , pour le rendre à la maison de Modène que les papes en avaient privée.

Ses armées , maîtresses de Naples au nom de l'archiduc son frère , et maîtresses en son propre nom du Bolonais , du Ferrarois , d'une partie de la Romagne , menaçaient déjà Rome. C'était l'intérêt du pape qu'il y eût une
balance

balance en Italie ; mais la victoire avait brisé cette balance. On se fait sommer tous les princes , tous les possesseurs des fiefs de produire leurs titres.

On ne donna que quinze jours au duc de Parme , qui relevait alors du saint-siège , pour faire hommage à l'empereur. On distribuait dans Rome un manifeste qui attaquait la puissance temporelle du pape , et qui annullait toutes les donations des empereurs , faites sans l'intervention de l'Empire. Il est vrai que , si par ce manifeste on soumettait le pape à l'empereur , on y se fait dépendre aussi les décrets impériaux du corps germanique : mais on se sert dans un temps des armes qu'on rejette dans un autre : et il ne s'agissait que de dominer en Italie à quelque titre et à quelque prix que ce fût.

Tous les princes étaient consternés. On ne se se fait pas attendu que trente-quatre cardinaux eussent eu alors la hardiesse et la générosité de faire ce que ni Venise , ni Florence , ni Gènes , ni Parme , n'osaient entreprendre. Ils levèrent une petite armée à leurs dépens ; l'un donna cent mille écus , l'autre quatre-vingt mille ; celui-ci cent chevaux , cet autre cinquante fantassins ; les payfans furent armés : mais tout le fruit de cette entreprise fut de se soumettre , les armes à la

main, aux conditions que prescrivit *Joseph*. Le pape fut obligé de congédier son armée, de ne conserver que cinq mille hommes dans tout l'Etat ecclésiastique, de nourrir les troupes impériales, de leur abandonner Comachio, et de reconnaître l'archiduc *Charles* pour roi d'Espagne. Amis et ennemis, tout ressentit le pouvoir de *Joseph*; il ôte, en 1709, le Vigevanais et les fiefs de Langhes au duc de Savoie, et cependant ce prince n'ose quitter son parti.

Joseph I meurt à trente-trois ans, en 1711, dans le cours de ses prospérités.

Charles VI, son frère, se trouve maître de presque toute la Hongrie soumise, des Etats héréditaires d'Allemagne florissans, du Milanais, du Mantouan, de Naples et Sicile, de neuf provinces des Pays-Bas; et si on avait écouté, en 1709, les propositions de la France alors accablée, ce même *Charles VI* aurait eu encore l'Espagne et le nouveau monde. C'était alors qu'il n'y aurait point eu de balance en Europe. Les Anglais, qui avaient combattu uniquement pour cette balance, murmurèrent contre la reine *Anne*, qui la rétablit par la paix d'Utrecht; tant la haine contre *Louis XIV* prévalait sur les intérêts réels. *Charles VI* resta encore le plus puissant prince de l'Europe, après sa paix particulière de Bade et de Rastadt.

Mais quelque puissant qu'il fût quand il prit possession de l'Empire, le corps germanique soutint plus que jamais ses droits, il les augmenta même. La capitulation de *Charles VI* porte qu'aucun prince, aucun Etat de l'Allemagne ne pourra être mis au ban de l'Empire que par un jugement des trois collèges, &c. On rappelle encore dans cette capitulation les traités de Vestphalie, regardés toujours comme une loi fondamentale.

L'Allemagne fut tranquille et florissante sous ce dernier empereur de la maison d'Autriche : car la guerre de 1716 contre les Turcs, ne se fit que sur les frontières de l'empire ottoman, et rien ne fut plus glorieux.

Le prince *Eugène* y accrut encore cette grande réputation qu'il s'était acquise en Italie, en Flandre, en Allemagne. La victoire de Petervaradin, la prise de Temesvar, signalèrent la campagne de 1716, et la suivante eut des succès encore plus étonnans : car le prince *Eugène*, en assiégeant Belgrade, se trouva lui-même assiégé dans son camp par cent cinquante mille turcs. Il était dans la même situation où fut *César*, au siège d'Alexie, et où le czar *Pierre* s'était trouvé, au bord du Pruth. Il n'imita point l'empereur russe, qui mendia la paix. Il fit comme *César* ; il battit ses nombreux ennemis, et prit la ville.

Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où l'on parlait de lui faire son procès, pour avoir hasardé l'Etat qu'il avait sauvé, et dont il avait reculé les bornes. Une paix avantageuse fut le fruit de ces victoires. Le système de l'Allemagne ne fut dérangé ni par cette guerre, ni par cette paix, qui augmentait les Etats de l'empereur : au contraire, la constitution germanique s'affermiffait. Les disgrâces du roi de Suède, *Charles XII*, accrurent les domaines des électeurs de Brandebourg et de Hanovre. Le corps de l'Allemagne en devenait plus considérable.

Les traités de Vestphalie reçurent, à la vérité, une atteinte dans ces acquisitions ; mais on conserva tous les droits acquis aux Etats d'Allemagne par ces traités, en enlevant les provinces aux Suédois, à qui on devait en partie ces droits mêmes dont on jouissait. Les trois religions établies dans l'Allemagne s'y maintinrent paisiblement à l'ombre de leurs privilèges, et les petits différens inévitables n'y causèrent point de troubles civils.

Il faut sur-tout observer que l'Allemagne changea entièrement de face, du temps de *Léopold*, de *Joséph I* et de *Charles VI*. Les mœurs auparavant étaient rudes, la vie dure, les beaux arts presque ignorés, la magnificence commode inconnue, presque pas une

ville agréablement bâtie, aucune maison d'une architecture régulière et noble, point de jardins, point de manufactures de choses précieuses et de goût. Les provinces du Nord étaient entièrement agrestes. La guerre de trente ans les avait ruinées. L'Allemagne en soixante années de temps a été plus différente d'elle-même, qu'elle ne le fut depuis *Othon* jusqu'à *Léopold*.

Charles VI fut constamment heureux jusqu'en 1734.

Les célèbres victoires du prince *Eugène* sur les Turcs, à Temesvar et à Belgrade, avaient reculé les frontières de la Hongrie. L'empereur dominait dans l'Italie. Il y possédait le domaine direct de Naples et Sicile, du Milanais, du Mantouan. Le domaine impérial et suprême de la Toscane, de Parme et Plaisance, si long temps contesté, lui était confirmé par l'investiture même qu'il donna de ces Etats à dom *Carlos*, fils de *Philippe V*, qui par-là devenait son vassal. Les droits de l'Empire exercés en Italie par *Léopold* et par *Joséph I*, étaient donc encore en vigueur; et certainement, si un empereur avait conservé en Italie tant d'Etats, tant de droits avec tant de prétentions, ce combat de sept cents années de la liberté italique contre la domination allemande pouvait aisément finir par l'asservissement.

Ces prospérités eurent un terme par l'exercice même que *Charles VI* fit de son crédit dans l'Europe , en procurant conjointement avec la Russie le trône de Pologne à *Auguste III*, électeur de Saxe.

Ce fut une singulière révolution que celle qui lui fit perdre pour jamais Naples et Sicile , et qui enrichit encore le roi de Sardaigne à ses dépens , pour avoir contribué à donner un roi aux Polonais. Rien ne montre mieux quelle fatalité enchaîne tous les événemens , et se joue de la prévoyance des hommes. Son bonheur l'avait deux fois rendu victorieux de cent cinquante mille turcs ; et Naples et Sicile lui furent enlevés par dix mille espagnols , en une seule campagne. Aurait-on imaginé , en 1700 , que *Stanislas* , palatin de Pologne , serait fait roi de Pologne par *Charles XII* ; qu'ayant perdu la Pologne , il deviendrait duc de Lorraine , et que , pour cette raison-là même , la maison de Lorraine aurait la Toscane ? Si on réfléchit à tous les événemens qui ont troublé et changé les Etats , on trouvera que presque rien n'est arrivé de ce que les peuples attendaient , et de ce que les politiques avaient préparé.

Les dernières années de *Charles VI* furent encore plus malheureuses ; il crut que le prince *Eugène* ayant défait les Turcs avec des armées

allemandes inférieures, il les vaincrait à plus forte raison quand l'empire ottoman serait attaqué à la fois par les Allemands et par les Russes : mais il n'avait plus le prince *Eugène* ; et tandis que les armées de la czarine *Anne* prenaient la Crimée, entraient dans la Valachie, et se proposaient de pénétrer à Andrinople, les Allemands furent vaincus. Une paix dommageable suivit leur défaite. Belgrade, Temesvar, Orsova, tout le pays entre le Danube et la Save demeura aux Ottomans, le fruit des conquêtes du prince *Eugène* fut perdu ; et l'empereur n'eut que la ressource cruelle de mettre en prison les généraux malheureux, de faire couper la tête à des officiers qui avaient rendu des villes, et de punir ceux qui se hâtèrent de faire, suivant ses ordres, une paix nécessaire.

Il mourut bientôt après. Les révolutions qui suivirent sa mort font du ressort d'une autre histoire ; et ces plaies qui saignent encore, sont trop récentes pour les découvrir.

Un lecteur philosophe, après avoir parcouru cette longue suite d'empereurs, pourra faire réflexion qu'il n'y a eu que *Frédéric III* qui ait passé soixante et quinze ans ; comme parmi les rois de France, il n'y a eu que le seul *Louis XIV*. On voit, au contraire, un très-grand nombre de papes dont la carrière

a été au-delà de quatre-vingts années. Ce n'est pas qu'en général, les lois de la nature accordent une vie plus longue en Italie qu'en Allemagne et en France; mais c'est qu'en général, les pontifes ont mené une vie plus sôbre que les rois, qu'ils commencent plus tard à régner, et qu'il y a plus de papes que d'empereurs et de rois de France.

La durée des règnes de tous les empereurs qui ont passé en revue sert à confirmer la règle qu'a donnée *Newton*, pour réformer l'ancienne chronologie. Il veut que les générations des anciens souverains se comptent à vingt et un ans environ, l'une portant l'autre. En effet les cinquante empereurs, depuis *Charlemagne* jusqu'à *Charles VI*, composent une période de près de mille années; ce qui donne à chacun d'eux vingt ans de règne. On peut même réduire encore beaucoup cette règle de *Newton*, dans les États sujets à des révolutions fréquentes. Sans remonter plus haut que l'empire romain, on trouvera environ quatre-vingt-dix règnes, depuis *César* jusqu'à *Augustule*, dans l'espace de cinq cents années.

Une autre réflexion importante qui se présente, c'est que de tous ces empereurs on n'en voit presque pas un, depuis *Charlemagne*, dont on puisse dire qu'il a été heureux. *Charles-Quint* est celui dont l'éclat fait disparaître

tous les autres devant lui ; mais , lassé des secousses continuelles de sa vie , et fatigué des tourmens d'une administration si épineuse , plus encore que détrompé du néant des grandeurs , il alla cacher dans une retraite une vieillesse prématurée.

Nous avons vu depuis peu un empereur , plein de qualités respectables , essuyer les plus violens revers de la fortune , tandis que la nature le conduisait au tombeau par des maladies cruelles , au milieu de sa carrière.

Cette histoire n'est donc presque autre chose qu'une vaste scène de faiblesses , de fautes , de crimes , d'infortunes , parmi lesquels on voit quelques vertus et quelques succès , comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers et de précipices : et il en est ainsi des autres histoires.

ROIS DE BOHEME,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME
SIECLE.

OTTOCARE, fils du roi *Venceslas le borgne*, tué en 1280, dans la bataille contre l'empereur *Rodolphe*.

VENCESLAS le vieux, est mis, après la mort de son père, sous la tutelle d'*Othon de Brandebourg* : mort en 1305.

VENCESLAS le jeune, mort de débauche, un an après la mort de son père.

HENRI, duc de Carinthie, comte de Tirol, beau-frère de *Venceslas le jeune*, dépouillé deux fois de son royaume ; la première, par *Rodolphe d'Autriche*, fils d'*Albert I* ; la seconde, par *Jean de Luxembourg*, fils de l'empereur *Henri VII*.

JEAN de Luxembourg, maître de la Bohême, de la Silésie et de la Luface, tué en France, à la bataille de Créci, en 1346.

L'empereur **CHARLES IV**.

L'empereur **VENCESLAS**.

L'empereur **SIGISMOND**.

L'empereur **ALBERT d'Autriche**.

LADISLAS le posthume, fils de l'empereur *Albert d'Autriche* : mort en 1457, dans le temps que

Magdelène, fille du roi de France, *Charles VII*, passait en Allemagne pour l'épouser.

GEORGE PODIBRAD, vaincu par *Mathias de Hongrie* : mort en 1471.

LADISLAS de Pologne, roi de Bohême et de Hongrie : mort en 1516.

LOUIS, fils de *Ladislas*, aussi roi de Bohême et de Hongrie, tué à l'âge de vingt ans, en combattant contre les Turcs.

L'empereur **FERDINAND I**, et depuis lui, les empereurs de la maison d'Autriche.

ELECTEURS DE MAIENCE,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

VERNIER, comte de Falkenstein, celui qui soutint le plus ses prétentions sur la ville d'Erfort : mort en 1284.

HENRI KENODERER, moine franciscain, confesseur de l'empereur *Rodolphe* : mort en 1288.

GERARD, baron d'Eppenstein, qui combattit à la bataille où *Adolphe de Nassau* fut tué : mort en 1305.

PIERRE AICHSPALT, bourgeois de Trèves, médecin de *Henri de Luxembourg*, et qui guérit le pape *Clément V*, d'une maladie jugée mortelle : mort en 1320.

MATHIAS, comte de Burgeck : mort en 1328.

BAUDOUIIN, frère de l'empereur *Henri de Luxembourg*, eut Trèves et Maïence pendant trois ans; c'est un exemple unique.

HENRI, comte de Virnebourg, excommunié par *Clément V*, se foutient par la guerre : mort en 1353.

GERLACH de *Nassau* : mort en 1371.

JEAN de *Luxembourg*, comte de Saint-Paul : mort en 1373.

ADOLPHE de *Nassau*, à qui *Charles IV* donna la petite ville d'Hœhst : mort en 1390.

CONRAD de *Vinsberg*; il fit brûler des vaudois : mort en 1396.

JEAN de *Nassau*; c'est celui qui déposa l'empereur *Venceslas* : mort en 1419.

CONRAD, comte de Rens, battu par le landgrave de Hesse : mort en 1431.

THEODORE d'*Urback*; il aurait dû contribuer à protéger l'imprimerie inventée de son temps, à Maïence : mort en 1459.

DITRICH, comte d'*Isembourg*, et un **ADOLPHE** de *Nassau*, se disputent long-temps l'archevêché, à main armée. *Isembourg* cède l'électorat à son compétiteur *Nassau*, en 1463.

ADOLPHE de *Nassau* : mort en 1475.

DITRICH remonte sur le siège électoral, bâtit le château de Maïence : mort en 1482.

ALBERT *de Saxe* : mort en 1484.

BERTOLD *de Hanneberg*, principal auteur de la ligue de Suabe, grand réformateur des couvens de religieuses : mort en 1504. *Gualtieri* prétend faussement qu'il mourut d'une maladie peu convenable à un archevêque.

JACQUES *de Libenstein* : mort en 1508.

URIEL *de Guemingen* : mort en 1514.

ALBERT *de Brandebourg*, fils de l'électeur *Jean*, archevêque de Maïence, de Magdebourg et d'Halberstad à la fois, voulut bien encore être cardinal : mort en 1545.

SEBASTIEN *de Hauenstein*, docteur ès lois. De son temps, un prince de Brandebourg brûla Maïence, mort en 1555.

DANIEL BRENDEL DE HOMBOURG ; il laissa de lui une mémoire chère et respectée : mort en 1582.

VOLFGANG *de Dalbourg* : il se priva de gibier, parce que la chasse faisait tort aux campagnes de ses sujets : mort en 1601.

JEAN-ADAM *de Bicken* ; il assista en France à la dispute du cardinal *du Perron* et de *Mornai* : mort en 1604.

JEAN SCHVEIGHARD *de Cronberg*, longtemps persécuté par le prince de Brunsvick, *l'ami de Dieu*, et *l'ennemi des prêtres*, délivré par les armes de *Tilli* : mort en 1626.

GEORGE-FRÉDÉRIC *de Greiffenclau*, principal auteur du fameux édit de la restitution des bénéfiques, qui causa la guerre de trente ans : mort en 1629.

ANSELME-CASIMIR VAMBOLD *d'Umstadt*, chassé par les Suédois : mort en 1647.

JEAN-PHILIPPE *de Schænborn*, remit la ville d'Erfort sous sa puissance, par le secours des armes françaises et des diplomes de l'empereur *Léopold* : mort en 1673.

LOTHAIRE-FRÉDÉRIC *de Metternich*, obligé de céder des terres à l'électeur palatin : mort en 1675.

DAMIEN HARTARD von der Leyen ; il fit bâtir le palais de Maïence : mort en 1678.

CHARLES-HENRI *de Metternich* : mort en 1689.

ANSELME-FRANÇOIS *d'Ingelheim*. Les Français s'emparèrent de sa ville : mort en 1695.

LOTHAIRE-FRANÇOIS *de Schænborn*, coadjuteur en 1694, estimé de tous ses contemporains : mort en 1729.

FRANÇOIS-LOUIS, comte palatin : mort en 1732.

PHILIPPE-CHARLES *d'Eltz* : mort en 1743.

JEAN-FRÉDÉRIC-CHARLES, comte d'Ostein.

ELECTEURS DE COLOGNE.

ENGELBERG, comte de Falckenstein, bon soldat et malheureux archevêque, pris en guerre par les habitans de Cologne : mort vers l'an 1274.

SIFROI, comte de Vesterbuch, non moins soldat et plus malheureux que son prédécesseur, prisonnier de guerre pendant sept ans : mort en 1298.

VICKBOLD *de Holt*, autre guerrier, mais plus heureux : mort en 1305.

HENRI, comte de Vinnanbuch, dispute l'électorat contre deux compétiteurs et l'emporte : mort en 1338.

VALRAME, comte de Juliers, prince pacifique : mort en 1352.

GUILL *de Geneppe*, qui amassa et laissa de grands trésors : mort en 1362.

JEAN *de Virnenbourg*, força le chapitre à l'élire, et dissipa tout l'argent de son prédécesseur : mort en 1363.

ADOLPHE, comte de la Marche, résigne l'archevêché en 1364, se fait comte de Clèves, et a des enfans.

ENGHELBERG, comte de la Marche.

CONON *de Falckenstein*, coadjuteur du précédent; et en même temps archevêque de Trèves,

gouverne Cologne pendant trois ans, et est obligé de résigner Cologne, en 1370. On apporta à Cologne, sous son gouvernement, le corps tout frais d'un des petits innocens qu'*Hérode* avait autrefois fait massacrer, comme on fait ; ce qui donna un nouveau relief aux reliques conservées dans la ville.

FREDERIC, comte de Sarverde, prince paisible : mort en 1414.

THEODORE, comte de Mœurs, dispute l'archevêché à *Guillaume de Ravensberg*, évêque de Paderborn ; mais cet évêque de Paderborn s'étant marié, le comte de Mœurs eut les deux diocèses ; il eut encore Halberstad : mort en 1457.

ROBERT de Bavière, se servit de *Charles le téméraire*, duc de Bourgogne, pour assujettir Cologne, obligé ensuite de s'enfuir : mort en 1480.

HERMAN, landgrave de Hesse, qui gouverna quelques années, du temps de *Robert de Bavière* : mort en 1508.

PHILIPPE, comte d'Oberstein : mort en 1515.

HERMAN de Veda ou *Neuvid*, après trente-deux ans d'épiscopat, embrassa la religion luthérienne : mort, en 1552, dans la retraite.

ADOLPHE de Schaumbourg, un des plus savans hommes de son temps, coadjuteur du précédent archevêque luthérien, et ensuite son successeur : mort en 1556.

ANTOINE, frère d'*Adolphe*, évêque de Liège et d'Utrecht : mort en 1558.

JEAN

JEAN, comte de Mansfeld, né luthérien : mort en 1562.

FREDERIC *de Veda*, abdique, en 1568, se réserve une pension de trois mille florins d'or qu'on ne lui paie point, et meurt de misère.

SALENTIN, comte d'Ifembourg, après avoir gouverné dix ans, assemble le chapitre et la noblesse, leur reproche les soins qu'il s'est donnés pour eux, et l'ingratitude dont il a été payé, abdique l'archevêché et se marie à une comtesse de la Marche.

GHEBHARD TRUCHSÈS *de Valbourg*, quitta son archevêché pour la belle *Agnès de Mansfeld*, que le père *Kolbs* appelle sa sacrilège épouse ; ce père *Kolbs* n'est pas poli : mort en 1583.

ERNEST *de Bavière*, au lieu d'une femme, eut les évêchés de Liège, Hildesheim et Freisingen ; il fit long-temps la guerre et agrandit Cologne : mort en 1612.

FERDINAND ; ses Etats furent désolés par le grand *Gustave* : mort en 1650.

MAXIMILIEN-HENRI ; il recueillit le cardinal *Mazarin* dans sa retraite : mort en 1688.

JOSEPH-CLEMENT, qui l'emporta sur le cardinal de *Furtemberg* : mort en 1723.

AUGUSTE-CLEMENT.

E L E C T E U R S D E T R E V E S .

HENRI *de Vestigen*, subjugué Coblentz : mort en 1286.

BOEMOND *de Vansberg*, détruit des châteaux de barons voleurs : mort en 1299.

DITRICH *de Nassau*, cité à Rome pour répondre aux plaintes de son clergé qui lui refusa la sépulture : mort en 1307.

BAUDOUIN *de Luxembourg*, qui prit le parti de *Philippe de Valois*, contre *Edouard III* : mort en 1354.

BOHEMOND *de Sarbruck*, qui eut, dans sa vieillesse, de grands démêlés avec le palatinat : mort en 1368.

CONRAD *de Falckenstein* ; il fit de grandes fondations et résigna l'électorat à son neveu, malgré les chanoines, en 1388.

VERNIER *de Kœnigsten*, neveu du précédent, réduisit Vêsel avec de l'artillerie, et fit presque toujours la guerre : mort en 1418.

OTHON *de Ziegenheym*, battu par les huffites, et mort dans cette expédition, en 1430.

RABAN *de Helmstadt*, en guerre avec ses voisins, engagea tout ce qu'il possédait, et mourut insolvable, en 1439.

JACQUES *de Sirck*. L'électorat de Trèves, ruiné, ne suffisait pas pour sa subsistance ; il eut l'évêché de Metz : mort en 1501.

JEAN de Bade ; ce fut lui qui conclut le mariage de *Maximilien* et de *Marie de Bourgogne* : mort en 1501.

JACQUES de Bade , arbitre entre Cologne et l'archevêque : mort en 1511.

RICHARD de Volfrat , qui tint long - temps le parti de *François I* , dans la concurrence de ce roi et de *Charles-Quint* pour l'Empire : mort en 1531.

JEAN de Metzenhausen , fit fleurir les arts , et cultiva les vertus de son état : mort en 1540.

JEAN-LOUIS de Hagen , ou de la Hays : mort en 1547.

JEAN d'Isembourg ; sous lui Trèves souffrit beaucoup des armes luthériennes : mort en 1556.

JEAN de Leyen ; il assiégea Trèves : mort en 1567.

JACQUES d'Els ; il soumit Trèves : mort en 1581.

JEAN de Schænberg ; on trouve , de son temps , à Trèves , la robe de **JESUS-CHRIST** , mais on ne fait pas précisément d'où cette robe est venue : mort en 1599.

LOTHAIRE de Metternich ; il entra vivement dans la ligue catholique : mort en 1623.

PHILIPPE-CHRISTOPHE de Sotern ; il fut pris par les Espagnols , et ce fut le prétexte pour lequel *Louis XIII* déclara la guerre à l'Espagne ; rétabli dans son siège par les victoires de *Condé* , de *Turenne* : mort à quatre-vingt-sept ans , en 1652.

CHARLES-GASPARD de Leyden , chassé de sa ville par les armes de la France , y rentra par la défaite du maréchal de *Créqui* : mort en 1676.

JEAN-HUGUES *d'Orsbeck* ; il vit Trèves presque détruite par les Français. La guerre lui fut toujours funeste : mort en 1711.

CHARLES-JOSEPH *de Lorraine* , coadjuteur, en 1710 , eut encore beaucoup à souffrir de la guerre : mort en 1715.

FRANÇOIS-LOUIS , comte palatin , évêque de Breslau, Worms, et grand-maître de l'ordre teutonique : mort en 1729.

FRANÇOIS-GEORGE *de Schænborn*.

ELECTEURS PALATINS,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIEME SIECLE.

LOUIS , mort en 1285 ; son père, *Othon*, fut le premier comte palatin de sa maison.

RODOLPHE , fils de *Louis* et frère de l'empereur *Louis de Bavière* : mort en Angleterre, en 1319.

ADOLPHE *le simple* : mort en 1327.

RODOLPHE II, frère d'*Adolphe le simple*, et fils de *Rodolphe I*, beau-père de l'empereur *Charles IV* : mort en 1353.

ROBERT *le roux* : mort en 1390.

ROBERT *le dur* : mort en 1398.

ROBERT l'empereur.

LOUIS *le barbu et le pieux* : mort en 1436.

LOUIS *le vertueux* : mort en 1449.

FREDERIC *le belliqueux* , tuteur de *Philippe* et électeur, quoique son pupille vécût : mort en 1476.

PHILIPPE , fils de *Louis le vertueux* : mort en 1508.

LOUIS , fils de *Philippe* : mort en 1544.

FREDERIC *le sage* , frère de *Louis* : mort en 1556.

OTHON-HENRI , petit-fils de *Philippe* : mort en 1559.

FREDERIC III , de la branche de *Limmeren* : mort en 1576.

LOUIS VI , fils de *Frédéric* : mort en 1583.

FREDERIC IV du nom , petit-fils de *Louis* : mort en 1610.

FREDERIC V du nom , fils de *Frédéric IV* , gendre du roi d'Angleterre , *Jacques I* , élu roi de Bohême , et dépossédé de ses Etats : mort en 1632.

CHARLES-LOUIS , rétabli dans le Palatinat : mort en 1680.

CHARLES , fils du précédent : mort en 1685 , sans enfans.

PHILIPPE-GUILLAUME , de la branche de *Neubourg* , beau-père de l'empereur *Léopold* , du roi d'Espagne , du roi de Portugal , &c. : mort en 1690.

JEAN - GUILLAUME, né en 1658, fils de *Charles-Philippe*. Son pays fut ruiné dans la guerre de 1689; et à la paix de Ryfvick, les terres, que la maison d'Orléans lui disputait, furent adjugées à cet électeur, par la sentence arbitrale du pape : mort en 1716.

CHARLES-PHILIPPE, dernier électeur de la branche de Neubourg : mort en 1742.

CHRETIEN-PHILIPPE-THEODORE
de Sultzbach.

E L E C T E U R S D E S A X E .

ALBERT II, arrière-petit-fils d'*Albert l'ours*, de la maison d'Anhalt, succède à ses ancêtres, en 1260, et gouverne la Saxe trente-sept ans : mort en 1297.

RODOLPHE I, fils de cet *Albert* : mort en 1356.

RODOLPHE II, fils de *Rodolphe I* : mort en 1370.

VENCESLAS, frère puîné de *Rodolphe II* : mort en 1388.

RODOLPHE III, fils de *Venceslas* : mort en 1419.

ALBERT III, frère de *Rodolphe III*, dernier des électeurs de la maison d'Anhalt, qui avait possédé la Saxe deux cents vingt-sept ans : mort en 1422.

FREDERIC I, de la maison de Misnie, surnommé *le belliqueux* : mort en 1428.

FREDERIC *l'affable* : mort en 1464.

ERNEST-FREDERIC *le religieux* : mort en 1486.

FREDERIC *le sage* : mort en 1525. C'est lui qu'on dit avoir refusé l'Empire.

JEAN , surnommé *le constant* , frère du *sage* : mort en 1532.

JEAN-FREDERIC *le magnanime* , mort en 1554 , dépossédé de son électorat par *Charles-Quint*. Les branches de Gotha et de Veimar descendent de lui.

MAURICE , cousin au cinquième degré de *Jean-Frédéric* revêtu de l'électorat par *Charles-Quint* : mort en 1553.

AUGUSTE *le pieux* , frère de *Maurice* : mort en 1586.

CHRISTIAN , fils d'*Auguste le pieux* : mort en 1591.

FREDERIC - GUILLAUME , administrateur pendant dix ans : mort en 1602.

CHRISTIAN II , fils de *Christian I* : mort en 1611.

JEAN-GEORGE , frère de *Christian* : mort en 1656.

JEAN-GEORGE II : mort en 1680.

JEAN-GEORGE III : mort en 1691.

JEAN-GEORGE IV : mort en 1694.

AUGUSTE , roi de Pologne , à qui les succès de *Charles XII* ôtèrent le royaume que les malheurs du même *Charles XII* lui rendirent : mort en 1733.

FREDERIC-AUGUSTE II, électeur et roi de Pologne.

ELECTEURS DE BRANDEBOURG,

APRÈS PLUSIEURS ELECTEURS DES
MAISONS D'ASCANIE, DE BAVIERE
ET DE LUXEMBOURG.

FREDERIC *de Hohenzollern*, burgrave de Nuremberg, achète cent mille florins d'or de l'empereur *Sigismond*, le marquisat de Brandebourg, rachetable par le même empereur : mort en 1440.

JEAN I, fils de *Frédéric*, abdique en faveur de son frère, en 1464. Il n'est pas compté dans les mémoires de Brandebourg, ainsi on peut ne le pas regarder comme électeur.

FREDERIC *aux dents de fer*, frère du précédent : mort en 1471.

ALBERT *l'Achille*, frère des précédens. On prétend qu'il abdiqua en 1476, et qu'il mourut en 1486.

JEAN, surnommé le *Cicéron*, fils d'*Albert l'Achille* : mort en 1499.

JOACHIM I, *Nestor*, fils de *Jean* : mort en 1535.

JOACHIM II, *Hector*, fils de *Joachim I* : mort en 1571.

JEAN-GEORGE, fils de *Joachim II* : mort en 1598.

JOACHIM-

JOACHIM-FREDERIC , fils de *Jean-George* , administrateur de Magdebourg : mort en 1608.

JEAN-SIGISMOND , fils de *Joachim-Frédéric* ; il partagea la succession de Clèves et de Juliers avec la maison de Neubourg : mort en 1619.

GEORGE-GUILLAUME , dont le pays fut dévasté dans la guerre de trente ans : mort en 1640.

FREDERIC-GUILLAUME , qui rétablit son pays : mort en 1688.

FREDERIC , qui fit ériger en royaume la partie de la province de Prusse dont il était duc , et qui relevait auparavant de la Pologne : mort en 1713.

FREDERIC-GUILLAUME II , roi de Prusse , qui repeupla la Prusse entièrement dévastée : mort en 1740.

FREDERIC III , roi de Prusse.

ELECTEURS DE BAVIERE.

MAXIMILIEN , créé en 1623 , et devenu alors le premier des électeurs après le roi de Bohême : mort en 1651.

FERDINAND-MARIE , son fils : mort en 1679.

MAXIMILIEN-MARIE , qui servit beaucoup à délivrer Vienne des Turcs , se signala aux sièges de Bude et de Belgrade ; mis au ban de l'Empire par l'empereur *Joseph* , en 1706 , rétabli à la paix de Bade : mort en 1726.

Annales de l'Empire. Tome II. * K k

CHARLES-ALBERT, son fils, empereur : mort en 1745.

CHARLES-MAXIMILIEN-JOSEPH, fils de *Charles-Albert*.

ELECTEURS DE HANOVRE.

ERNEST-AUGUSTE, duc de Brunsvick, de Hanovre, &c. créé, en 1692, par l'empereur *Léopold*, à condition de fournir six mille hommes contre les Turcs, et trois mille contre la France : mort en 1698.

GEORGE-LOUIS, fils du précédent, admis dans le collège électoral à Ratisbonne, en 1708, avec le titre d'archi-trésorier de l'Empire, roi d'Angleterre, en 1714 : mort en 1727.

GEORGE, son fils, aussi roi d'Angleterre.

Cette liste des électeurs ne s'étend que jusqu'à l'époque où la nouvelle maison d'Autriche est montée sur le trône impérial.

D O U T E S

SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE.

1 7 5 3.

Tradidit mundum disputationi eorum.

DIEU abandonna la terre à leurs querelles.

I.

N'EST-CE pas-là l'origine de toutes les dominations et de toutes les lois? Quel était le droit de *Pepin* sur la France? quel était celui de *Charlemagne* sur les Saxons et sur la Lombardie? celui du plus fort.

On demande si *Pepin* donna l'exarchat de Ravenne aux papes? Qu'importe aujourd'hui qu'ils tiennent ces terres de *Pepin* ou d'un autre, ou de leur habileté, ou de la conjoncture des temps? Quel droit avaient des ultramontains d'aller prendre et donner des couronnes dans l'Italie? Il est très-vraisemblable que la donation de *Pepin* est une fable, comme la donation de *Constantin*.

Le pape *Etienne III* mande à *Charlemagne*, dans une de ses lettres, que le roi lombard, *Didier*, qu'il avait auparavant appelé un abominable et un lépreux, lui a restitué les

justices de *Saint-Pierre*, et qu'il est un très-excellent prince : or les justices de *Saint-Pierre* ne sont point l'exarchat de Ravenne. Et comment cet infidèle lépreux ou cet excellent prince aurait-il donné cette belle province, quand il n'y avait point d'armée en Italie qui le forçât à restituer au pape ce que ses pères avaient ravi aux empereurs ?

La donation de *Charlemagne* n'est guère moins suspecte, puisque ni *Andelme*, ni *Aimoin*, ni même *Eginhard*, secrétaire de ce monarque, n'en parlent pas. *Eginhard* fait un détail très-circonscrit des legs pieux que laissa *Charlemagne*, par son testament, à toutes les églises de son royaume. *On fait*, dit-il, qu'il y a vingt et une villes métropolitaines dans les Etats de l'empereur. Il met Rome la première, et Ravenne la seconde. N'est-il pas certain, par cet énoncé, que Rome et Ravenne n'appartenaient point aux papes ?

I I.

Quel fut précisément le pouvoir de *Charlemagne* dans Rome ? C'est sur quoi on a tant écrit, qu'on l'ignore. Y laissa-t-il un gouverneur ? imposait-il des tributs ? gouvernait-il Rome comme l'impératrice-reine de Hongrie gouverne Milan et Bruxelles. C'est de quoi il ne reste aucun vestige.

I I I.

Je regarde Rome , depuis le temps de l'empereur *Léon l'Isaurien* , comme une ville libre , protégée par les Francs , ensuite par les Germains ; qui se gouverna. tant qu'elle put , en république , plutôt sous le patronage que sous la puissance des empereurs ; dans laquelle le souverain pontife eut toujours le premier crédit , et qui enfin a été entièrement soumise aux papes.

I V.

Les prêtres ne se mariaient pas dans ce temps-là : je le veux croire. Tous les canons leur défendent le mariage. On craignit que les gros bénéfices ne devinssent héréditaires. Et les curés (sur-tout les curés de campagne) qui consument leurs jours dans les travaux pénibles , furent privés de cette consolation.

L'Etat y perdit de bons citoyens : on ne voit guère de meilleure éducation que celle des enfans des pasteurs en Angleterre , en Allemagne , en Suède , en Danemarck , en Hollande. Des vues supérieures ont astreint l'Eglise romaine à des lois plus austères. Mais d'où vient qu'il est dit que le chantre de Saint-Jean de Latran , et son fils , étaient dans Rome à la tête d'un parti , du temps du pape

Etienne III? d'où vient que le pape *Formose* était fils d'un prêtre? d'où vient qu'*Etienne VI*, *Jean XV*, étaient fils d'un prêtre? Rien ne nous apprend que leurs pères avaient quitté ou perdu leurs femmes avant d'entrer dans les ordres.

V.

On regarde le dixième siècle comme un temps affreux : on l'appelle le siècle de fer. En quoi donc était-il plus horrible que le siècle du grand schisme d'Occident, et que celui d'*Alexandre VI*?

Théodora et *Marozie* gouvernèrent Rome : on installa des papes de douze ans, de dix-huit ans : *Marozie* donna le saint siège au jeune *Jean XI*, qu'elle avait eu de son adultère avec le pape *Sergius III*. Mais je ne vois pas pourquoi tant d'historiens se sont déchainés contre cet infortuné *Jean XI*. Il fut l'instrument de l'ambition de sa mère, et la victime de son frère. Il vécut, il mourut en prison. Il me paraît bien plus à plaindre que condamnable.

V I.

Il est bien peu important que ce soit ce *Jean XI*, fils de *Marozie*, ou son petit-fils *Jean XII* qui, le premier, ait changé de nom

à son avènement au pontificat; mais j'oserai disculper un peu la mémoire de ce *Jean XII*, contre ceux qui l'ont tant diffamé pour s'être opposé à *Othon le grand*. Il n'a certainement entrepris que ce qu'ont tenté tous les pontifes de Rome, quand ils l'ont pu, de soustraire Rome à une puissance étrangère.

Je paraîtrai hardi en disant qu'il avait plus de droit sur Rome que l'empereur *Othon*. Ce duc de Saxe n'était point du sang de *Charlemagne*. *Jean XII* était patrice. S'il avait pu chasser à la fois les *Bérengers* et les *Othons*, on lui eût érigé des statues dans sa patrie. On l'accuse d'avoir eu des maîtresses : étrange crime pour un jeune prince ! La plupart des autres chefs d'accusation, intentés contre lui devant l'empereur et le peuple romain, sont dignes de la superstitieuse ignorance de ces temps-là. On lui fait son procès pour avoir bu à la santé du diable : cette accusation ressemble à celles dont *Grégoire IX* et *Innocent IV* chargèrent *Frédéric II*.

V I I.

Doit-on compter parmi les empereurs, ceux qui régnèrent depuis *Arnould*, bâtard de la maison de *Charlemagne* ? Jusqu'à *Othon I*; ils ne furent que rois de Germanie. Il semble que les historiens ne les aient mis au catalogue

des empereurs, que pour avoir une suite complète.

V I I I.

Louis IV, surnommé *l'enfant*, était-il bâtard comme son père? On convient que ses frères n'étaient pas légitimes. *Hubner* le met au même rang que ses frères, sans aucune distinction. Il est dit dans les *Annales de Fulde*, que la femme d'*Arnould* vécut mal avec son mari; qu'elle fut accusée d'adultère. Il est rapporté que dans l'assemblée de *Forkeim*, les seigneurs statuèrent qu'un de ces frères de *Louis l'enfant* ferait roi, s'il ne se trouvait point d'héritier né d'un mariage légitime.

Ces mêmes seigneurs, à la mort d'*Arnould*, produisirent *Louis*, âgé de sept ans. Il faut donc le regarder comme légitime; il faut donc dire dans les vers techniques : *Louis, le fils d'Arnould*, et non pas : *Louis, bâtard d'Arnould*.

I X.

L'histoire moderne, et sur-tout celle du moyen âge, est devenue une mer immense pleine d'écueils, où les plus habiles se brisent. Le très-savant auteur (*) de la méthode pour étudier l'histoire, répète encore la fable de

(*) L'abbé *Lenglet du Fresnoy*.

l'adultère et du supplice de *Marie d'Arragon*, et du miracle opéré par une comtesse de Modène; tandis que cette fable est traitée d'absurde par *Struvius*, et qu'elle est si bien réfutée par *Muratori*.

Est-il possible qu'on trouve encore dans ses Tablettes chronologiques, un archevêque de Maïence mangé par des rats! Mais ce ne sont pas-là aujourd'hui les plus dangereux écueils de l'histoire.

Les Grecs et les Romains écrivaient tout ce qu'ils voulaient : on n'a aucun document qui les justifie, aucun qui les réfute. On les croit sur leur parole. Mais il faut à présent s'appuyer toujours sur des pièces originales. Il est plus difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire d'une province, que de compiler toute l'histoire ancienne.

X.

C'est dans le choix de ces monumens que consiste le plus grand travail. Il n'y a que trop de matériaux à examiner, à employer, à rejeter.

Combien de fois nous a-t-on répété que le concile de Francfort, sous *Charlemagne*, avait mal interprété l'adoration des images ordonnée par le second concile de Nicée. Cependant, ce concile de Francfort condamne, au chapitre II,

non-seulement l'adoration , qui est un terme équivoque , mais *servitium* , le *service* , le *culte* , ce qui est la chose du monde la plus claire.

Que ce concile de Francfort ait été réformé depuis ; qu'on ait introduit dans le nord de l'empire de *Charlemagne* une discipline différente , des usages plus conformes à la piété éclairée ; ce n'est pas ce dont il s'agit. Il n'est question que de faire voir ici que c'est un point de fait , une vérité constante , que le concile de Francfort rejeta le culte des images.

X I.

Je trouve un diplôme d'*Othon III* , de l'an 998 , dans lequel il condamne *comme un mensonge* , la donation de *Constantin* et celle de *Charles le chauve* , sans daigner dire seulement un mot des donations de *Pepin* , de *Charlemagne* et de *Louis I*. Que doit-on en conclure ?

X I I.

Je vois dans le *Golstad* une constitution de *Frédéric Barberouffe* , en faveur d'*Aix-la-chapelle* : cette constitution rapporte tout au long une charte de *Charlemagne*.

Charlemagne s'y exprime ainsi : *Vous savez que chassant un jour auprès de cette ville , je trouvai les thermes et le palais que Granus , frère*

de Néron et d'Agrippa , avait autrefois bâtis.
Voilà , dit-on , pourquoi Aix est appelée *aquis grana*.

Ce diplôme de *Charlemagne* ressemble au discours de *Trimalcion* dans *Pétrone* , sur la guerre de Troye.

Le diplôme est-il faux ? ou doit-on seulement accuser celui qui fit parler *Charlemagne* ?

Combien d'anciennes pièces non moins fausses ! combien de suspects ! et qu'il est pardonnable de se tromper !

L E T T R E

A MADAME LA DUCHESSE

DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 8 mars 1754.

M A D A M E ,

VOTRE auguste nom a orné le commencement de ces annales : permettez qu'il en couronne la fin ; ce petit abrégé fut commencé dans votre palais avec le secours de l'ancien manuscrit de mon Essai sur l'histoire universelle, qu'elle possède depuis long-temps : et quoique ce manuscrit ne soit qu'un amas très-informe de matériaux, je ne laissai pas de m'en servir. J'avais déjà fait imprimer tout le premier volume des Annales de l'Empire, lorsque j'appris que quelques cahiers de cet ancien manuscrit étaient tombés dans les mains d'un libraire de la Haie.

Ces cahiers, sans ordre, sans suite, transcrits, sans doute, par une main ignorante,

défigurés et falsifiés, ont été, à mon grand regret, réimprimés plusieurs fois à Paris et ailleurs.

Votre altesse sérénissime m'en a marqué son indignation dans ses lettres; elle fait à quel point le véritable manuscrit, qui est en sa possession, diffère des fragmens qu'on a rendus publics. Je devais réprover et condamner hautement un tel abus; je m'acquittai de ce devoir, il y a quatre mois, dans la lettre à un professeur d'histoire, et je réitérè aujourd'hui sous vos auspices, Madame, cette juste protestation.

A l'égard de ce petit abrégé des Annales de l'Empire, entrepris par les ordres de votre altesse sérénissime, ces ordres mêmes, et l'envie de vous plaire m'auraient rendu la vérité encore plus chère et plus sacrée, si elle ne devait l'être uniquement par elle-même.

Cette vérité, à laquelle sacrifia notre illustre de *Thou*, qui lui attira tant de chagrins, et qui rend sa mémoire si précieuse, pourrait-elle me nuire dans un siècle beaucoup plus éclairé que le sien?

Quel fanatique imbécille pourrait me reprocher d'avoir respecté les trois religions autorisées dans l'Empire? quel insensé voudrait que j'eusse fait le controversiste, au lieu d'écrire

en historien ? je me suis borné aux faits ; ces faits sont avérés , sont authentiques ; mille plumes les ont écrits ; aucun homme juste ne peut s'en plaindre. Une grande reine disait à propos d'un historien : *En nous parlant des fautes de nos prédécesseurs , il nous montre nos devoirs. Ceux qui nous entourent nous cachent la vérité ; les seuls historiens nous la disent.*

Il y a eu des empereurs injustes et cruels , des papes et des évêques indignes de l'être : qui en doute ? la consolation du genre humain est d'avoir des annales fidelles qui , en exposant les crimes , excitent à la vertu. Qu'importe au sage empereur qui règne de nos jours , que *Henri V* et *Henri VI* aient été cruels ? qu'importe au pontife éclairé , juste , modéré , qui occupe aujourd'hui le trône de Rome , qu'*Alexandre VI* ait laissé une mémoire odieuse ? Les horreurs des siècles passés font l'éloge du siècle présent. Malheur à ceux qui , chargés de l'éducation des princes , leur cachent les antiques vérités ! ils les accoutument , dès leur enfance , à ne rien voir que de faux , et ils préparent , dans les berceaux des maîtres du monde , le poison du mensonge dont ils doivent être abreuvés toute leur vie.

Vous, Madame, qui aimez la vérité, et qui avez voulu que je la disse, recevez ce nouvel hommage que je rends à vous et à elle.

Je suis avec le plus profond respect, et
l'attachement le plus inviolable,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME;

Le très-humble & très-
obéissant serviteur.

V.

FIN.



[The main body of the page contains extremely faint and illegible text, likely due to low contrast or scanning quality. The text is scattered across the page and does not form any recognizable words or sentences.]

